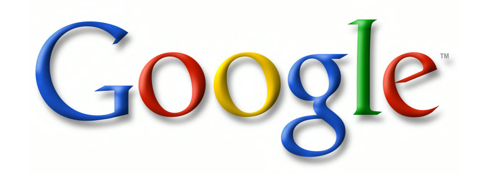


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

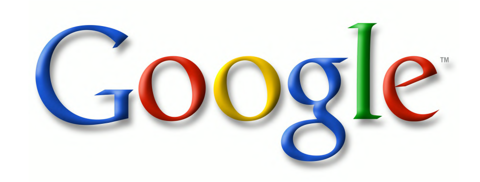
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06824771 1



HISTOIRE

DE

JÉSUS-CHRIST

APPROBATION

Nous autorisons et approuvons la publication de l'ouvrage intitulé : *Histoire de Jésus-Christ, etc.*, composé par M. l'abbé Bourassé, chanoine de notre église métropolitaine.

Ce livre, dont le fond est tiré des saints Évangiles, contient toute la vie de Notre-Seigneur, racontée avec un intérêt saisissant selon l'ordre chronologique. La suite et la liaison des faits sont partout indiquées avec la plus grande clarté, et les transitions naturellement ménagées. L'auteur a évité de mêler au récit les discussions scientifiques, qui rompent le fil de l'histoire; mais il est facile de voir que la saine critique, éclairée par la connaissance des lieux et l'étude sérieuse des meilleurs commentateurs, l'a constamment dirigé dans son travail.

La lecture de l'*Histoire de Jésus-Christ* sera utile à toutes les classes de fidèles. Le livre, écrit d'un style facile et grave, comme il convient dans un tel sujet, servira à fortifier dans la foi les lecteurs instruits, et à accroître l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les chrétiens pieux.

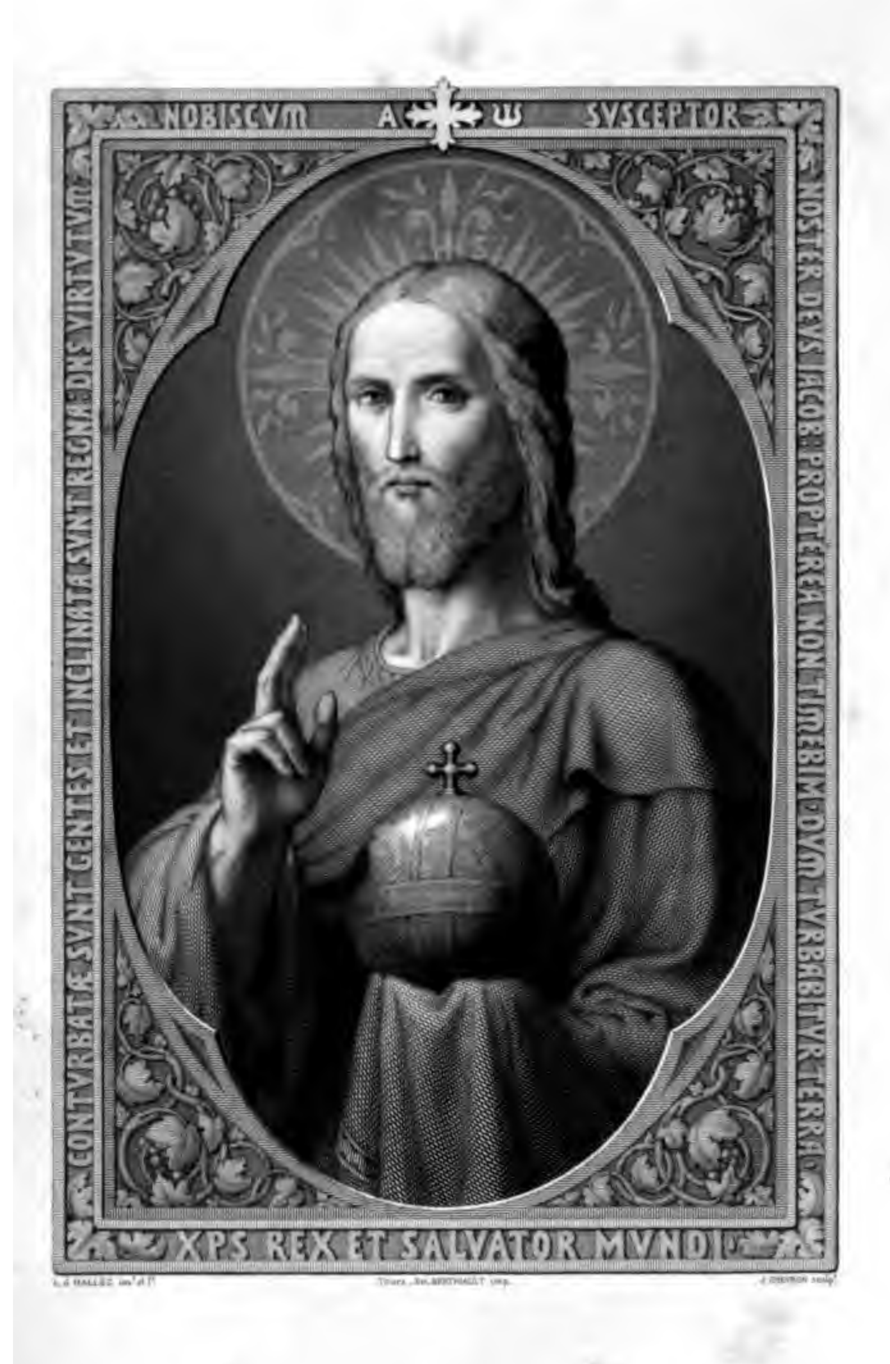
Donné à Tours, le 15 octobre 1861.

† J.-HIPPOLYTE,

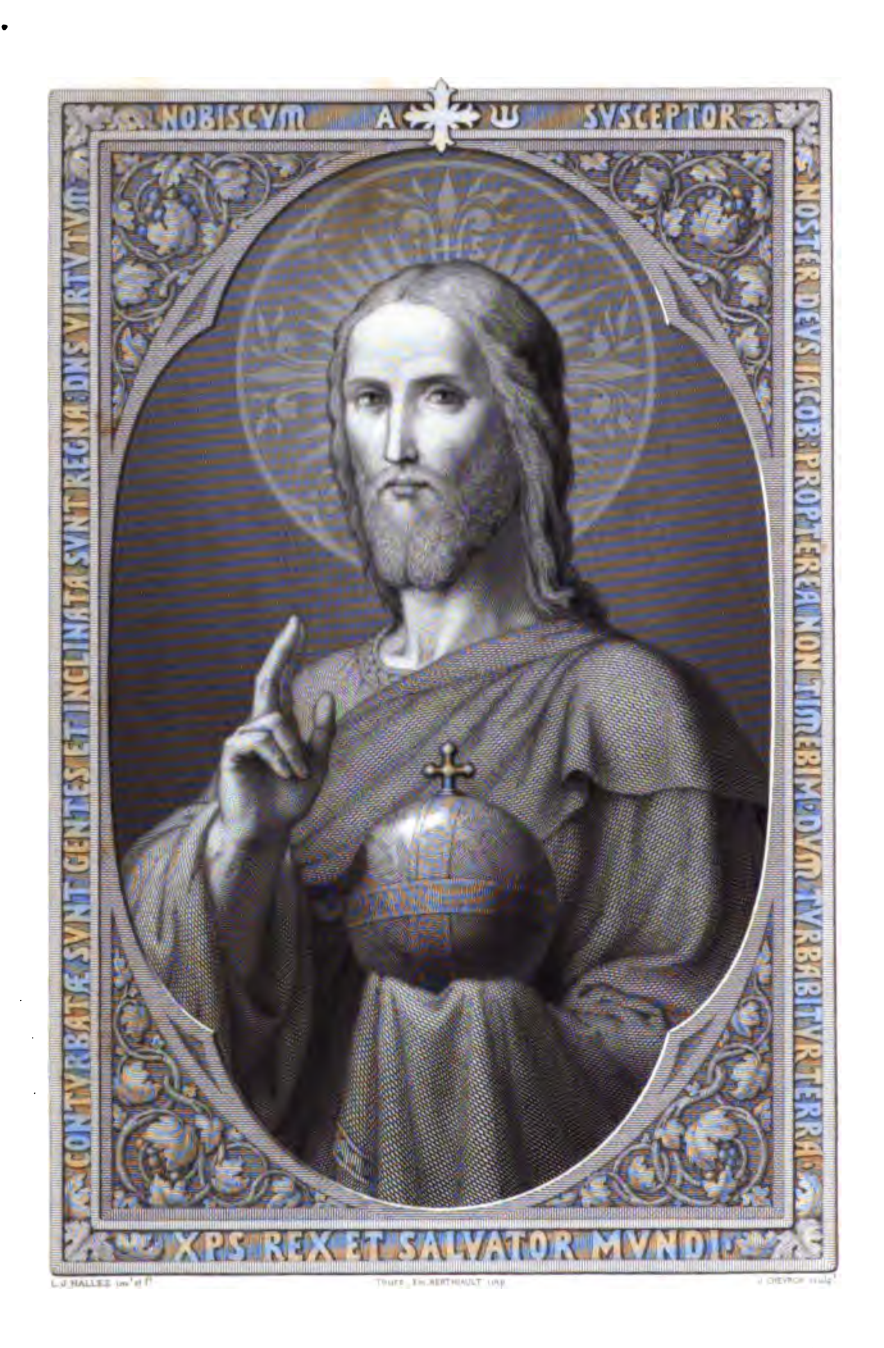
ARCHEVÊQUE DE TOURS.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L



TOURS, A^d MAME ET Cie EDITEURS



TOURS, Ad MAME ET Cie ÉDITEURS

HISTOIRE

DE

JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LES ÉVANGILES ET LA TRADITION

EXPLIQUÉE
A L'AIDE DES MONUMENTS
DE LA DESCRIPTION DES LIEUX
ET DE COMMENTAIRES DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES

PAR

M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ

CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS



TOURS

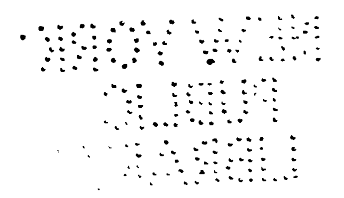


Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS - LIBRAIRES

M DCCC LXII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
811953 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



INTRODUCTION

I

Il n'y a pas au monde de livre plus authentique que celui qui renferme la vie et les enseignements de Jésus-Christ. La Providence a voulu, pour la consolation des chrétiens, que les Évangiles apparussent aux yeux de l'univers, à la fois comme l'ouvrage le plus vénérable sous le rapport religieux, et le plus inattaquable sous le rapport de la certitude historique. Ici la critique la plus exigeante n'a rien à reprendre. Tous les trésors de l'érudition ont été épuisés dans les questions sans

85X032

nombre relatives à ces textes importants. Chaque phrase, chaque mot, pour ainsi dire, ont été l'objet d'une étude approfondie.

Rien ne manque à la conviction du savant, ni à la sécurité des âmes simples. La vigilance de l'Église à garder ce dépôt précieux, le respect constant de la société chrétienne, la jalousie même des hérétiques et la haine de nos ennemis en ont assuré la parfaite intégrité. « Que d'obstacles se seraient opposés au dessein de corrompre ou d'altérer l'histoire de l'Évangile! Les copies en étaient répandues dans toute la terre; une multitude de nations diverses la respectaient comme un monument divin; elle était entre les mains de tous les fidèles; chacun y trouvait le titre fondamental de sa grandeur et de ses espérances: on la lisait sans cesse dans les familles, dans les maisons particulières, et dans les assemblées publiques de religion. Et ne résulte-t-il pas manifestement de la réunion de toutes ces circonstances, que les écritures du Nouveau Testament n'ont eu rien à redou-

ter, ni de la révolution des siècles, ni des entreprises de la nouveauté [1]. »

En lisant l'Évangile, nous sommes donc assurés de connaître les principaux traits de la vie de Jésus-Christ. Tous les faits sont rapportés par des témoins oculaires, dont la sincérité est à l'abri de tout soupçon. « Je crois volontiers, dit Pascal, des témoins qui se laissent égorger. » La narration évangélique présente un caractère de vérité qui frappe tout esprit juste et entraîne les plus rebelles. Écoutons ce qu'en dit un des coryphées de la philosophie moderne.

« Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne : la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des

1 Mgr l'Archevêque de Lyon, *Instruct. pastor.*, p. 96, éd. in-4°.

hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans affectation? Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple[1]? »

II

La religion n'a pas d'ennemi plus redoutable que l'ignorance. En tout temps, les hommes les plus éclairés ont été les plus religieux.

[1] J.-J. Rousseau, *Émile*, liv. IV.

Parmi ceux, trop nombreux aujourd'hui, qui affectent l'indifférence en matière de religion, combien y en a-t-il qui aient, je ne dirai pas étudié, mais lu attentivement l'Évangile?

Faut-il l'avouer? combien peu de chrétiens ont habituellement ce livre sacré entre les mains! Autrefois on commençait l'éducation des enfants en leur mettant sous les yeux le livre des Évangiles. Parvenus à l'adolescence, ils en nourrissaient leur esprit et enrichissaient leur mémoire des pages les plus intéressantes. Arrivés à l'âge mûr, ils ne cessaient pas de relire et de méditer les sublimes leçons qu'il contient. Tous, dans les différentes positions de la vie où les plaçait la divine providence, trouvaient l'occasion d'y cueillir, suivant un mot heureux de saint Jérôme, des fleurs célestes de vérité qui récréent et charment l'esprit.

Pourquoi cette excellente tradition serait-elle interrompue?

C'est pour aider à mieux comprendre l'Évan-

gile que nous avons composé cette *Histoire de Jésus-Christ*. Nous avons suivi fidèlement et pas à pas le récit des évangélistes, en nous aidant des meilleurs travaux publiés sous le titre de *Concordance* ou d'*Harmonie évangélique*. En racontant les faits historiques, nous avons donné une courte description des lieux où ils se sont passés. Le lecteur, ainsi, pourra aisément se transporter en imagination sur le théâtre de ces grands événements. Peut-être, grâce à ce moyen, retiendra-t-il plus facilement le souvenir des actions du Sauveur et des enseignements qui s'y rapportent. Si l'on attache communément tant d'importance à connaître les plaines où se livrèrent les luttes sanglantes qui plus d'une fois changèrent l'état des empires, à plus forte raison devons-nous désirer d'avoir sous les yeux ce tableau des villes, des bourgades, des montagnes, des vallées, des déserts, des rivages du Jourdain ou de la mer de Galilée si souvent visités par Notre-Seigneur.

En agissant ainsi, notre intention a été de placer à côté du texte sacré une espèce de commentaire, le plus simple et souvent le plus clair de tous. Nous avons plus d'une fois mis à profit les travaux des savants et pieux commentateurs qui ont éclairci quelques passages obscurs. Leurs recherches ont jeté beaucoup de lumière sur l'ordre chronologique des faits. A l'exemple de plusieurs de nos devanciers, nous leur avons fait de fréquents emprunts, sans citer les sources; comme eux, nous pensons que ces notions précieuses constituent un bien de famille, dont le premier fonds, venant des Pères, a été augmenté successivement par les écrivains ecclésiastiques de tous les âges.

Il est de notre devoir de déclarer ici que notre livre ne contient pas uniquement le texte des Évangiles. La rédaction de l'*Histoire de Jésus-Christ*, quand elle s'écarte de ces pages inspirées, ne mérite pas une confiance plus grande que d'autres ouvrages sérieux et dignes

de foi. L'œuvre divine ne doit jamais être confondue avec l'œuvre humaine. Nous avons eu soin de distinguer les expressions de l'écrivain sacré, en les plaçant entre guillemets. Pour le reste, nous nous sommes appliqué constamment à marcher sur les traces des docteurs catholiques, et nous soumettons humblement ces pages au jugement de l'Église.

III

Nous n'avons pas cru pouvoir faire entrer dans le corps de cette histoire, par respect pour la narration empruntée aux saints Évangiles, plusieurs questions curieuses relatives à la personne de Jésus-Christ, quoique en elles-mêmes fort intéressantes. Ces questions trouveront ici une place convenable. Nous tracerons d'abord le portrait de Notre-Seigneur, d'après les historiens et les monuments archéologiques les plus anciens. Viendront

ensuite des indications sur les parents de l'Homme-Dieu, et enfin une note sur sa double généalogie, donnée, l'une par saint Matthieu, et l'autre par saint Luc.

IV

Reproduisons, au début, le tableau dû à l'abbé Fleury. « Sous un extérieur simple, dit-il, et qui n'avait rien de singulier, Jésus-Christ conservait une merveilleuse dignité. Ses manières étaient aisées, naturelles et vives, son geste animé et expressif; sa présence imprimait le respect et commandait l'attention; son discours était simple, clair, sans autre ornement que des figures vives et naturelles qui ne manquent jamais à celui qui est bien persuadé, et qui sont les plus efficaces pour persuader les autres. Sa vie était dure et laborieuse, mais sans austérité particulière. Il mangeait comme les autres, buvait du vin,

et ne faisait point difficulté de se trouver à de grands repas, comme aux noces de Cana, au festin de saint Matthieu. Il était très-sérieux. On le voit pleurer en deux occasions : l'une, à la mort de Lazare, son ami; l'autre, en déplorant le sort qui attendait Jérusalem; mais il n'est pas dit qu'il ait ri, ni même souri. Il n'était point étranger aux sentiments naturels. Il était attaché, mais sans faiblesse, à ses parents et à ses amis; compatissant aux misères humaines et aux besoins de ses semblables. Il montrait de la tendresse aux petits enfants, les faisait approcher de lui, leur imposait les mains et les embrassait, pour recommander l'innocence, la simplicité et l'humilité. Il était de facile accès aux malades, indulgent pour les pécheurs disposés à se convertir. Il montrait pour ceux-ci de la condescendance jusqu'à se prêter à manger avec eux, jusqu'à souffrir qu'une femme lui parfumât les pieds, ce qui semblait une délicatesse fort opposée à sa vie pauvre et mortifiée. Sa modestie était ex-

trême, comme on le voit par l'étonnement que témoignèrent ses disciples de le trouver conversant avec la Samaritaine. Mais ses ennemis n'ont jamais osé inventer aucune calomnie qui attaquât sa pureté. Il regardait les gens en face, comme on le voit par ce jeune homme qu'il prit en affection pour la bonne volonté qu'il témoignait. Souvent il étendait la main en signe d'autorité, et faisait quelque autre geste marqué. Quelquefois, par ses regards et par ses paroles, il faisait paraître de l'étonnement, de l'indignation, de la peine à souffrir l'incrédulité des hommes; mais son caractère dominant était la douceur et l'indulgence. On en voit un exemple admirable dans l'histoire de la femme adultère. Il a éprouvé comme nous toutes les incommodités de la vie, la faim, la soif, la lassitude, la douleur; mais on ne voit pas qu'il ait été malade. Au jardin des Olives, il est sensible comme les autres hommes à la tristesse. Dans sa passion, il souffre avec une constance invincible, sans se défendre, sans

résister, sans rien refuser à ceux qui le tourmentent. Il demeure comme un rocher inébranlable, exposé aux coups et aux outrages. Son silence surtout est admirable. Enfin, sur la croix et dans les horreurs du supplice, il conserve la liberté d'esprit tout entière, et même la tranquillité. Il prie pour ses bourreaux; il récompense la foi du bon larron; il pourvoit à la consolation de sa mère; il achève d'accomplir les prophéties; il recommande son esprit à Dieu, et il expire. Tel fut Jésus-Christ comme homme [1]. »

V

Le portrait qui précède est plutôt moral que physique. Nous le compléterons par les lignes suivantes empruntées à l'un des traités pieux de saint Laurent Justinien, premier patriarche

[1] Fleury, *Mœurs des chrétiens.* — *Recherches hist. sur la personne de J.-C.*, p. 30.

de Venise. « Qui jamais a été plus beau que Jésus-Christ? Qui a été plus modeste ou plus sage? Il était admirable dans ses mœurs, grave dans sa démarche, éloquent dans ses discours, circonspect dans ses paroles, sévère dans ses corrections, persuasif dans ses exhortations, agréable dans sa conversation, vénérable dans toute sa conduite. Son regard était plein de bonté et de modestie; l'humilité, la douceur le rendaient aimable à tout le monde. Ses lèvres étaient comme des lis d'où coulaient le lait et le miel, et qui répandaient les paroles de la vie éternelle. Sa bouche proférait ce qui était caché au fond de son cœur. Il consolait les affligés, il embrasait les tièdes, il ressuscitait les morts, il instruisait les infidèles, il gagnait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient. Qui ne serait pénétré d'amour s'il avait le bonheur de voir marcher le Verbe fait chair, la Sagesse incarnée, le Fils unique du Père, conversant avec les pécheurs [1]! »

[1] *De Casto connubio.*

VI

Nicéphore Callixte donne une description détaillée de la personne de Jésus-Christ, au XLe chapitre du Ier livre de son *Histoire ecclésiastique*. « Voici, dit-il, le portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après ce que nous en ont appris les anciens, et tel à peu près qu'on peut le rendre dans une description par écrit et toujours imparfaite. Son visage était remarquable par sa beauté et par son expression. Sa taille était de sept palmes au moins (1 mètre 75 centimètres environ). Ses cheveux tiraient sur le blond; ils n'étaient pas fort épais, mais un peu crépus à l'extrémité. Ses sourcils étaient noirs, mais pas exactement arqués. Ses yeux, tirant sur le brun et pleins de vivacité, avaient un charme inexprimable. Il avait le nez long. Sa barbe était blonde et assez courte; mais il portait de longs cheveux. Jamais le ciseau n'a passé sur sa tête; nulle main d'homme ne l'a

touché, si ce n'est celle de sa mère, lorsqu'il était encore enfant. Il penchait un peu la tête, et cela lui faisait perdre quelque chose de sa taille. Son teint était à peu près de la couleur du froment. Son visage n'était ni rond, ni allongé; il tenait beaucoup de celui de sa mère, surtout pour la partie inférieure. Il était vermeil. La gravité, la prudence, la douceur et une clémence inaltérable se peignaient sur sa figure. Enfin, il ressemblait en tout à sa divine et chaste mère. »

VII

Il est aisé de comprendre que, dès les premiers temps du christianisme, le pinceau ait cherché à fixer par la peinture des traits que la tradition, récente encore, n'avait pas oubliés. On ne saurait douter que des images de ce genre aient circulé entre les mains des fidèles, puisque nous voyons, au commence-

VIII

On voit, d'après ce qui précède, que nous pouvons admettre, avec une probabilité voisine de la certitude, la ressemblance, quant aux traits principaux, du portrait de Notre-Seigneur. La piété, et non une simple curiosité, trouve dans ce fait une légitime satisfaction.

Nous sommes mieux renseignés encore sur les parents du Sauveur, quoique plus d'une difficulté n'ait pas été entièrement résolue en ce qui concerne le degré de parenté de quelques-uns de ces saints personnages. Les évangélistes, en effet, sont extrêmement concis dans leur récit. Ils ne prennent pas la peine de préciser des faits connus de tous en leur temps; leur langage, faute d'interprètes contemporains, laissera toujours une obscurité impossible à dissiper entièrement aujourd'hui.

Jésus, étant né de la Vierge Marie, a pour parents, dans son humanité, ceux de sa sainte

mère, sans parler de ceux de saint Joseph, son père adoptif, que la loi reconnaissait également comme ses proches.

Consultons les Évangiles. Sans mentionner les aïeux de Marie, fille de David, comme Joseph, sans nommer saint Joachim, père de Marie, et sainte Anne, sa mère, nous trouvons, avec la qualité de parents à différents degrés, les personnages suivants :

Sainte Élisabeth, épouse de Zacharie, était nièce de sainte Anne, mère de la Vierge, et par conséquent cousine germaine de Marie. Saint Jean-Baptiste, son fils, était cousin issu de germain du Sauveur.

Zébédée, père de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, épousa Marie Salomé, nièce de sainte Anne, ou de saint Joseph, suivant quelques auteurs. Il était donc comme le prêtre Zacharie, par sa femme, cousin germain de la sainte Vierge, et ses enfants étaient parents de Jésus au même degré que Jean-Baptiste. On sait que Jésus avait une

affection particulière pour Jean l'évangéliste, que les historiens sacrés appellent le disciple bien-aimé.

Saint Matthieu et saint Marc désignent comme frères de Jésus-Christ : Jacques le Mineur, Joseph ou José, Simon et Jude. Mais comme ces mêmes évangélistes nomment plusieurs fois la mère de ces quatre personnages[1], il ne saurait être douteux pour personne qu'ils n'étaient pas les frères proprement dits du Sauveur. Suivant une manière de parler usitée chez les Juifs, et même chez la plupart des peuples de l'antiquité, on traitait de frères les cousins germains. Ils étaient fils d'Alphée ou Cléophas et de Marie, sœur ou belle-sœur de saint Joseph, que l'Écriture désigne sous le nom de Marie Cléophé, c'est-à-dire Marie femme de Cléophas. Cette sainte femme est appelée sœur de la sainte Vierge par l'évan-

[1] Inter quas erat Maria Magdalene, Maria *Jacobi et Joseph mater*, et mater filiorum Zebedæi. (Matth., XXVII, 56.)

géliste [1]. Quand les Juifs donnent le nom de frères à des cousins germains, faut-il s'étonner qu'ils appellent sœur une belle-sœur? Dans le même endroit de l'Évangile où il est question des frères de Jésus, on parle aussi de ses sœurs; mais elles ne sont pas nommées. L'opinion la plus probable est qu'elles étaient au nombre de deux, filles de Cléophas et de Marie Cléophé. L'une serait devenue la femme de Zébédée, sous le nom de Salomé, et l'autre serait désignée vaguement dans l'Évangile sous le nom d'*altera Maria*, l'autre Marie.

Tous ces saints personnages étaient pauvres et gagnaient leur vie par le travail des mains. La science, pas plus que la richesse, ne leur donnait aucune considération parmi leurs com-

[1] Stabant autem juxta crucem Jesu, Mater ejus, et soror Matris ejus. — Plusieurs écrivains ecclésiastiques d'une haute antiquité indiquent Cléophas comme frère de saint Joseph. « Erat autem Clopas frater Josephi. » (Egesippus, Comment. lib. V.) — « Hic Joseph frater fuit Clopæ. » (S. Epiph., Hæres., 78.)

patriotes. Aussi les habitants de Nazareth, connaissant la famille de Jésus, dont tous les membres vivaient au milieu d'eux, étaient-ils étonnés, *scandalisés* même, suivant l'expression de l'Écriture, en écoutant les discours sublimes du Sauveur au sein de la synagogue. N'est-ce pas là, disaient-ils, le fils du charpentier, charpentier lui-même? Jésus leur répondit : Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents.

Nous devons ajouter, avant de finir, que tous les auteurs ne sont pas pleinement d'accord dans l'explication des faits que nous venons d'exposer. Sans entrer dans de longs détails au sujet des dissertations écrites sur cette matière, nous avons présenté l'opinion la plus vraisemblable, que nous adoptons à la suite des plus savants écrivains ecclésiastiques.

IX

Les évangélistes saint Matthieu et saint Luc rapportent deux généalogies différentes du Sauveur. Remarquons d'abord que les deux séries ont un point de départ commun à David, roi de Juda. Depuis ce prince jusqu'à la naissance de Jésus, elles se réunissent deux fois. Deux fois, par conséquent, elles montrent des ancêtres communs dans l'une et l'autre branche. La première série descend de David par Salomon; la seconde, du même David par Nathan, son fils aîné.

Comment concilier ces deux généalogies? Y a-t-il contradiction dans le récit des écrivains sacrés? La question est facile à résoudre, si l'on accepte l'opinion généralement reçue que la généalogie selon saint Matthieu regarde les ancêtres de saint Joseph; et celle selon saint Luc, les ancêtres de la sainte Vierge. Il est im-

possible de ne pas admettre cette opinion, si l'on fait attention aux expressions employées par les deux historiens. Les évangélistes sont parfaitement d'accord sur la naissance miraculeuse de Jésus. Ils professent l'un et l'autre la maternité virginale de Marie. Lorsque saint Luc reproduit la généalogie de Jésus, il nous prévient que le Sauveur *passait pour fils de Joseph.* Il ne va donc pas donner la liste des aïeux de celui qu'il avoue n'être pas le père : il fera connaître les ancêtres de Marie, mère de Jésus. Remarquez, en effet, de quelle manière il parle : « Et ipse Jesus..., ut putabatur, filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, etc. » En séparant chaque membre de phrase, comme elle l'a fait, la Vulgate détermine le sens du texte, en sorte qu'il faut traduire : Jésus, fils de Joseph (comme on le croyait), et qui le fut d'Héli, de Mathat, etc. Ce qui confirme cette manière d'entendre le passage de saint Luc, c'est que le père de Marie se nomme Héliachim, par abréviation Héli,

autrement Ioachim, Joachim, noms synonymes et différant seulement dans l'orthographe.

Ainsi nous savons que Jésus, par Marie, est de la race de David, selon la chair. Il descend directement de ce prince, selon la promesse de Dieu. En prenant naissance dans le chaste sein de la Vierge, l'Homme-Dieu a dans ses veines le sang de David; *il est l'héritier du trône de David, son père; il règnera sur la maison de Jacob dans l'éternité.* Ce sont les paroles de l'ange annonçant à Marie l'incarnation du Verbe.

Puisque la généalogie de Jésus, du côté maternel, le seul qui nous importe, est établie par un des évangélistes, à quoi bon un autre évangéliste donne-t-il la généalogie de saint Joseph?

Il est aisé de répondre à cette question. C'est que, chez les Hébreux, on n'avait pas coutume d'écrire la généalogie des femmes. Comme chef de la famille, Joseph en possède les prérogatives. En sa qualité de père nourricier du

Sauveur, il lui transmet ses priviléges. Chez les Juifs, comme chez la plupart des peuples, le fils adoptif jouit des mêmes droits que le fils selon la nature. Ainsi, aux yeux des Juifs, Jésus est bien fils de David. Il est descendant de David selon le titre légal, qu'il tient de Joseph ; il l'est réellement par sa mère, laquelle appartient à la race royale. Joseph et Marie sont de la tribu de Juda ; ils sont également de la famille du roi-prophète. L'évangéliste le déclare ouvertement quand il dit, à l'occasion du recensement général de l'empire romain, que les deux époux allèrent ensemble à Bethléhem de Juda pour faire leur déclaration, attendu, ajoute-t-il, qu'ils étaient tous deux de la maison et de la famille de David.

Ainsi les prophéties trouvent manifestement en Jésus-Christ leur dernier accomplissement. La généalogie légale comme la généalogie naturelle démontrent qu'il est le descendant d'Abraham et de David. Cette constatation était importante ; aussi ne laisse-t-elle rien à

désirer. Nul doute ne subsistait dans la pensée des Juifs contemporains du Sauveur. Souvent nous entendons retentir ces paroles : Jésus, fils de David, ayez pitié de nous!

Admirons les desseins du Saint-Esprit, lorsqu'il inspirait à saint Matthieu la pensée d'écrire la généalogie de saint Joseph, et à saint Luc celle d'établir la généalogie de Marie! L'état du Sauveur ne peut être sujet à la moindre incertitude. En sa personne finissent les deux branches dont David est la tige. Jésus est par excellence le FILS DE DAVID.

HISTOIRE

DE

JÉSUS-CHRIST

LIVRE I

I

L'avénement d'Hérode au trône de Judée, grâce à la protection des Romains, annonçait le prochain accomplissement de la célèbre prophétie de Jacob. Le sceptre était sorti des mains de Juda pour passer entre celles d'un étranger : l'attente des nations allait enfin être réalisée. Jaloux d'un pouvoir qu'il devait à la faveur, le tyran inaugura son règne par la cruauté. Il résolut d'anéantir tous les descen-

dants des Machabées, qui avaient gouverné les Juifs durant plus d'un siècle et demi. Justement alarmés, les derniers rejetons de la famille de David, fixés à Bethléhem depuis le retour de la captivité, se réfugièrent en Galilée, sur les confins de la Syrie. Ils choisirent la contrée la plus paisible de cette fertile province, sur les pentes adoucies des montagnes du Liban et du Carmel, au pied du Thabor. Joachim et Anne résidaient à Nazareth ou à Séphoris, autrefois capitale de la basse Galilée; mais ils possédaient à titre de patrimoine une petite maison à Jérusalem, près de la piscine Probatique. Là, selon le témoignage de saint Jean Damascène et l'opinion la plus commune, naquit Marie, le 8 septembre, l'an 738 de la fondation de Rome, quatorze ans avant l'ère vulgaire. La pauvre maison témoin de cette nativité glorieuse fut transformée plus tard en une église dédiée à sainte Anne. Ce sanctuaire vénérable appartient aujourd'hui à la France [1]. Des auteurs, cependant, ont indiqué Séphoris ou

[1] Le 1er novembre 1856, le consul de France à Jérusalem en a pris possession au nom de l'empereur Napoléon III.

Nazareth et même Bethléhem comme le lieu de la naissance de la sainte Vierge. Cet événement, prélude de tant de grâces pour le monde, arriva, d'après le calcul de quelques astronomes, le même jour que Noé, 2334 ans auparavant, quitta l'arche et posá le pied sur la terre purifiée par les eaux du déluge. Issue de parents inconnus dans le monde, quoique d'une illustre noblesse et du sang des rois, préservée de la tache originelle par un privilége insigne, Marie apparut comme l'*aurore* qui précède le *soleil de justice*. Elle descendait de David par Héli, Héliachim ou Joachim, son père; elle appartenait à la race d'Aaron par Anne, sa mère.

Dès l'âge le plus tendre, Marie fut présentée au temple, où elle fut élevée, sous les yeux de Zacharie, parmi les vierges et les veuves consacrées au service du lieu saint. Ces pieuses femmes étaient en grand nombre, au rapport de l'historien Josèphe, et l'Écriture nous apprend que plusieurs se consacraient à Dieu par la pratique de la chasteté. Elles veillaient devant la porte du tabernacle, et mêlaient leurs prières à celles des prêtres et des lévites qui

venaient chaque semaine, suivant leur tour, à Jérusalem remplir les fonctions sacerdotales et les autres obligations imposées à la tribu de Lévi.

Lorsque Marie eut atteint l'âge de douze ans, époque de la majorité des femmes chez les Juifs, elle fut remise à son parent le prêtre Zacharie. La jeune Vierge resta peu de temps sous ce toit protecteur. Étant fille de David, elle devait, suivant la loi, devenir l'épouse de Joseph, son plus proche parent, fils de Jacob et frère de Cléophas. Joseph, comme Marie, était de la famille royale de David, avec cette différence que Marie était issue de l'ancienne ligne de Bethléhem par Nathan, et que Joseph descendait de la même ligne par Salomon. Elle fut donc fiancée ou mariée à Joseph, le 23 janvier, dans la ville de Jérusalem, et elle ne tarda guère à se rendre à Nazareth, où elle établit sa demeure.

II

Cette alliance réunit pour la dernière fois les deux lignes principales de la race de David.

L'héritier des promesses allait bientôt descendre sur la terre. Le nom de Nazareth en hébreu signifie *fleurie* ou *la ville des fleurs*. C'est dans ce jardin béni du Ciel que devait s'épanouir la fleur de la tige de Jessé.

Marie vivait modestement dans l'humble maison de Nazareth, se livrant chaque jour au travail et à la prière, attendant en silence qu'il plût au Seigneur de relever la royale famille de David depuis longtemps tombée dans la pauvreté. Joseph exerçait le métier de charpentier, et exécutait toute espèce d'ouvrages en bois. Son atelier était situé à quelque distance du logis commun. Comme beaucoup d'habitations de Nazareth, celle de la sainte famille était composée de deux chambres : l'une extérieure, qu'une pieuse tradition tient avoir été transportée à Lorette, en Italie ; l'autre creusée dans le roc et assez spacieuse. C'est dans cette partie la plus retirée de sa maison que Marie aimait, loin du bruit et des conversations de la rue, à se livrer aux exercices de la prière et de la méditation.

Quoique engagés dans les liens du mariage, Joseph et Marie vivaient ensemble dans une

continence parfaite. Au moment où la Vierge était unie à Dieu, dans l'extase de l'oraison, elle vit apparaître l'ange Gabriel, le même qui avait annoncé au prophète Daniel que l'œuvre de la rédemption des hommes s'accomplirait après soixante-dix semaines d'années, et qui, six mois auparavant, était descendu au milieu du temple de Jérusalem pour annoncer à Zacharie la naissance de Jean, précurseur du Messie. Se tenant à une distance respectueuse de Marie, l'ange lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » A ces paroles, Marie se troubla. Elle se demandait à elle-même quel était le sens de cette salutation extraordinaire. Alors l'Ange la rassura : « Ne craignez pas, dit-il, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous deviendrez la mère d'un fils que vous nommerez Jésus ; il sera grand et s'appellera le fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son empire n'aura pas de fin. »

Marie répondit : « Comment ce que vous annoncez pourra-t-il arriver? J'ai résolu de

rester vierge. — L'Esprit-Saint, reprit l'ange, viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi votre fils s'appellera Fils de Dieu. Et pour vous montrer que rien n'est impossible au Seigneur, sachez que votre cousine Élisabeth, quoique avancée en âge, est enceinte depuis six mois. — Voici la servante du Seigneur, répondit la Vierge; qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt l'ange s'éloigna.

Et elle conçut du Saint-Esprit, ajoute l'Évangile. Le mystère de la Rédemption ne devait pas commencer avant que Marie eût donné son libre assentiment au message céleste. Alors s'accomplit le mystère de l'Incarnation. Le Verbe éternel se revêtit de la forme humaine dans le sein de la plus pure des vierges. Ainsi se réalisa l'antique promesse faite à nos pères, que la femme écraserait la tête du serpent. Ce grand fait eut lieu, le 25 mars, selon la chronologie de l'Église romaine; c'était au commencement du printemps, symbole d'une nouvelle vie, un mercredi, le jour anniversaire de la sortie d'Égypte et de la délivrance du peuple de Dieu.

III

Impatiente de féliciter sa cousine, et de reconnaître, d'après l'indication de l'ange, dans la bénédiction accordée à Élisabeth, le signe et la confirmation de l'ineffable mystère qui s'était opéré en elle, Marie s'en alla en toute hâte, à travers les montagnes de la Judée, vers la maison de Zacharie. *Elle se hâta,* dit l'Évangile; car il était défendu aux vierges et aux jeunes femmes, chez les Juifs, d'aller lentement ou de s'arrêter sur les places publiques.

La tradition rapporte que Zacharie demeurait dans un village, à deux lieues environ de Jérusalem, où il possédait deux maisons : la première au milieu des autres habitations; la seconde en un endroit plus solitaire. Ce village s'appelle aujourd'hui Saint-Jean *in montana.* C'était une des résidences sacerdotales concédées aux vingt-quatre ordres de prêtres chargés du service religieux dans le temple de Jérusalem. Chaque ordre devait exercer, pen-

dant une semaine, les fonctions du sacerdoce; il se subdivisait en sept compagnies, dont chacune avait un jour de service. Le sort désignait le prêtre qui devait pénétrer dans le sanctuaire et faire brûler l'encens sur l'autel des parfums.

Zacharie, de l'ordre d'Abia, étant à Jérusalem suivant le tour de sa famille, fut indiqué par le sort pour offrir l'encens. C'était un homme juste, menant une vie exemplaire avec sa femme Élisabeth, de la race d'Aaron. Ils étaient tous les deux avancés en âge, et ils n'avaient pas d'enfants.

Tandis que le peuple priait au dehors, Zacharie entra dans le temple et aperçut avec frayeur un ange debout à côté de l'autel d'or, sur lequel le prêtre offrait l'encens. L'esprit bienheureux le rassura et lui dit que ses vœux avaient été exaucés, et que sa femme donnerait le jour à un fils, dont la naissance serait pour beaucoup la cause d'une grande joie. Il ajouta qu'il aurait à l'appeler *Jean*; ce nom, dans la langue hébraïque, signifie *donné de Dieu et plein de grâces.* « Cet enfant, continua-t-il, sera grand devant Dieu. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante. Dès le sein de sa mère, il

sera rempli du Saint-Esprit, et il convertira au Seigneur beaucoup des fils d'Israël. Il précèdera le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin de préparer à Dieu un peuple parfait. » Il était impossible de désigner plus clairement la venue du précurseur du Messie. Zacharie allait devenir le père du prophète qui devait crier : « Préparez la voie du Seigneur. » Jean sera le premier des évangélistes et le dernier des prophètes [1].

L'heureux vieillard n'osait croire à tant de merveilles. « Comment, dit-il, serai-je assuré de la vérité de ce que vous m'annoncez : ma femme et moi, nous sommes avancés en âge.

— Parce que tu as douté, répliqua l'envoyé céleste, tu resteras muet jusqu'au jour où mes promesses seront accomplies. Je suis Gabriel, un des anges qui se tiennent constamment en présence de Dieu; j'ai reçu mission de venir t'annoncer cette bonne nouvelle. »

Le peuple attendait Zacharie sur le parvis du temple, et il s'étonnait d'un si long retard. Mais quand on aperçut le prêtre qui ne pou-

1 Expression empruntée de l'antique liturgie gallicane.

vait se faire entendre autrement qu'à l'aide de signes, tous comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple.

Lorsque le temps de son ministère fut expiré, Zacharie retourna dans sa maison, où la promesse du Seigneur reçut son accomplissement. Élisabeth était au comble de la joie, car la stérilité était une espèce de déshonneur chez les Juifs; néanmoins, éprouvant quelque confusion d'être mère dans sa vieillesse, elle se cacha durant cinq mois, se contentant de rendre grâces à Dieu dans le secret de son âme. Quoique liée de parenté avec Élisabeth, la Vierge ne connut la grâce accordée à sa cousine que par une révélation céleste.

IV

Marie vint donc vers Élisabeth, qui, comme une autre Sara, avait obtenu la fécondité dans sa vieillesse.

A peine la voix de Marie a-t-elle retenti doucement à l'oreille de l'épouse fortunée de Zacharie, qu'Élisabeth sentit son enfant tres-

saillir dans son sein. Elle fut remplie du Saint-Esprit, et dans un ravissement prophétique elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni! D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi? A peine ai-je entendu votre salutation, que l'enfant que je porte a tressailli de joie. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car les choses que Dieu vous a manifestées seront accomplies. »

Qui peut exprimer les saints transports de ces deux femmes, objet des faveurs les plus insignes? Quelles magnifiques paroles sortent de leur cœur, au milieu de leurs pieux embrassements! Spectacle digne de fixer les regards du ciel et de la terre. A ce moment, Marie exhale les sentiments de sa reconnaissance dans ce sublime cantique, où elle loue Dieu du prodige de miséricorde qu'il a daigné opérer en elle, *malgré la bassesse de sa servante*. Transportée d'un enthousiasme prophétique, elle sait que toutes les générations la proclameront bienheureuse. « Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon âme a tressailli d'allégresse en Dieu, mon Sau-

veur, parce qu'il a abaissé son regard sur son humble servante; et voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses : son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a signalé la force de son bras; il a confondu les orgueilleux dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a comblé de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé les mains vides ceux qui étaient dans l'abondance. Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde et de la parole donnée à nos pères; à Abraham et à sa postérité, à jamais. »

Marie resta trois mois environ dans la maison d'Élisabeth, probablement jusqu'à la naissance de saint Jean.

On montre encore dans le village où demeurait Zacharie, au milieu d'un charmant bouquet de térébinthes, de platanes et d'oliviers, les ruines d'une petite église, ouvrage des chrétiens, élevée sur l'emplacement de la maison des champs où vécut Marie en compagnie

d'Élisabeth. Les croisés avaient établi au même endroit un monastère de pieuses filles, afin que, de ce lieu sanctifié, la prière s'élevât sans cesse vers le Ciel. La source abondante qui donne à cette vallée un peu de fraîcheur et de fertilité s'appelle toujours *la Fontaine de Marie.*

V

Le 24 juin, l'an 752 de la fondation de Rome, Élisabeth donna naissance à un fils. Aussitôt ses parents, ses amis et ses voisins, suivant la coutume, accoururent la féliciter. Tous complimentèrent l'heureuse mère, et louaient Dieu du bienfait qu'il venait de lui accorder. Le huitième jour, ils se réunirent de nouveau pour assister à la cérémonie de la circoncision. Ils s'accordaient à donner à l'enfant le nom de Zacharie, qui était celui de son père. Élisabeth s'y opposa, et l'appela JEAN. Personne dans votre famille, disait-on, ne s'appelle ainsi. Alors on demanda au père de manifester sa volonté. Zacharie demanda des tablettes, et écrivit : *Jean est son nom.*

Tous étaient dans l'étonnement; mais en ce moment la langue du vieillard se délia, et il publiait les merveilles de Dieu à haute voix. Prenant entre ses bras le fils de la grâce, et levant les yeux au ciel, il s'écria : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple. » Puis, contemplant son fils, il continua : « Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut; car tu marcheras devant la face du Seigneur, pour lui préparer ses voies. »

Les témoins de cette scène touchante éprouvaient les plus vifs sentiments d'admiration. Ils se demandaient les uns aux autres ce qu'ils pensaient de cet enfant : la main de Dieu était visible. Le bruit de ces merveilles se répandit dans les montagnes de la Judée; et tous ceux qui en entendirent parler les gravèrent dans leur mémoire.

Chacun alors était dans l'attente. On savait que les temps prédits par les prophètes étaient venus, et que la Judée allait devenir le théâtre des plus grands événements. Tous les cœurs s'ouvraient à l'espérance; sur toutes les lèvres on entendait répéter les promesses adressées

à Abraham et aux patriarches. L'heure était solennelle. *Dieu élevait le signe du salut dans la maison de David son serviteur*, avait dit Zacharie; et l'époux d'Élisabeth n'ignorait sans doute aucun des détails de la visitation de Marie, aucune des merveilles qui bientôt allaient étonner et sauver le monde.

Jean grandit en âge et en sainteté, et jusqu'au moment où il devait commencer ses prédications il vécut dans le désert.

Les pèlerins ne manquent pas d'aller visiter la grotte sauvage, à quatre kilomètres environ du village dont nous avons parlé, où saint Jean se prépara, dans la solitude et les austérités, à prêcher la pénitence et l'approche du royaume de Dieu. C'est une caverne creusée par la nature, près d'une petite source qui suinte à travers les pierres, à l'ombre d'un caroubier. La tradition n'a jamais varié touchant cette grotte, comme l'attestent des monuments de la plus haute antiquité chrétienne.

VI

Après trois mois d'absence, les signes de la maternité de Marie étaient apparents. Joseph, le gardien de la virginité de sa jeune fiancée, en fut vivement attristé. Sa conscience lui faisait un devoir de la quitter; mais, comme il était juste, il résolut de lui donner une lettre de séparation, en présence de deux témoins, conformément aux coutumes des Juifs, et de la congédier sans bruit. C'était un acte d'indulgence, dans lequel le motif de la séparation n'était pas toujours exprimé. La conduite de Joseph est l'interprétation naturelle du passage de l'Évangile, attestant le genre de vie parfait que les deux époux pratiquaient dans l'état du mariage. La Providence dissipa promptement ces nuages. Un ange fit connaître à Joseph le mystère opéré dans la personne de sa chaste épouse, en accomplissement de la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils à qui l'on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, *Dieu avec nous.*

L'envoyé céleste lui ordonna en même temps d'appeler le fils de Marie Jésus ou *Sauveur*, car il doit sauver son peuple et le racheter de ses péchés. « Ne craignez pas, dit-il, de recevoir Marie en votre demeure : ce qui est en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. »

Consolé par cette vision et cet avertissement d'en haut, Joseph accueillit avec honneur la fille de David, la mère de Jésus, en qui toutes les promesses faites aux patriarches trouvaient un terme d'une manière si admirable.

Six mois après le retour de la Vierge, le roi Hérode publia en Judée, au nom de l'empereur Auguste, un édit qui ordonnait à tous les Juifs de se faire inscrire dans les registres publics, chacun dans sa tribu ou dans la ville de ses pères, afin de savoir le nombre des habitants du royaume. Ce recensement était une mesure générale dont l'application embrassait toutes les provinces du vaste empire de Rome.

Chacun sait que chez les Juifs la classification du peuple par tribus et familles formait la base de la constitution publique. On ne doit donc pas s'étonner de cet ordre qui d'abord

semble rigoureux. Si l'on consulte uniquement les coutumes judaïques, les prescriptions relatives au dénombrement de la population ne devaient pas atteindre les femmes; mais chez les Romains, au témoignage de Denys d'Halicarnasse [1], le recensement comprenait aussi les femmes; Lactance nous apprend que dans les provinces on exigea la présence des femmes, et même des filles et des enfants [2].

Joseph et Marie vinrent à Bethléhem, ville de David, surnommée Ephrata, à cause de sa position dans une contrée des plus fertiles de la Judée. La ville était alors florissante et peuplée. En ce moment elle regorgait d'étrangers que la loi du recensement y avait rassemblés, de sorte que Joseph et Marie ne purent trouver où s'y loger. Le *Diversorium* ou Caravansérai, espèce d'hôtellerie publique, commune en Orient, mais qui ne ressemble en rien à nos hôtelleries d'Europe, était encombré de voyageurs et de bêtes de somme. La colline sur laquelle s'étagent les maisons de Bethléhem,

1 *Antiq. rom.*, IV, xv.
2 *De morte persecutorum*, cap. XXIII.

est percée, hors des remparts, de cavernes plus ou moins profondes où les bergers avaient coutume de mettre leurs troupeaux à l'abri, durant l'hiver et la saison des pluies. Déjà, de son temps, David y pouvait conduire ses troupeaux; et en plus d'une occasion les hommes eux-mêmes y trouvaient un asile. C'est dans une de ces étables que les deux époux furent obligés de chercher un refuge. A minuit, le 25 décembre, l'an 752 de la fondation de Rome, l'an 4004 depuis la création du monde, 1921 ans depuis la vocation d'Abraham, 1491 ans après la sortie d'Égypte, Marie, âgée de quatorze ans, au fond d'une grotte obscure, donna naissance au Fils de Dieu, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Ainsi naquit le descendant des rois, l'héritier de David, le Fils unique de Dieu, le Messie! Quelle grandeur et quels abaissements!

L'amour et la reconnaissance guidèrent les premiers fidèles vers cette grotte témoin de tant de merveilles. L'empereur Adrien la fit profaner et ordonna de planter alentour un bois consacré aux cérémonies impures d'Adonis, fils de Vénus. Cette profanation dura

cent quatre-vingts ans, jusqu'au règne de Constantin. A cette époque, la pieuse mère du premier empereur chrétien, sainte Hélène, fit purifier ce lieu vénérable, brisa l'idole, arracha le bois consacré à des fêtes païennes, et jeta les fondements d'une superbe basilique qui subsiste encore, après avoir traversé quinze siècles. Aujourd'hui comme au temps de saint Justin, d'Origène, de saint Épiphane, de saint Jérôme, de la pieuse Paule et de la vierge Eustochie, derniers rejetons des Gracques et des Scipions, les pèlerins descendent dans la grotte souterraine de Bethléhem et s'y agenouillent dévotement. Des lampes y entretiennent sans cesse une douce lumière, et à l'endroit même où Marie, *mère de la divine grâce*, occupée des premiers soins de la maternité, prodiguait à Jésus ses caresses et ses adorations, la piété respectueuse des chrétiens a placé un pavé de marbre incrusté de jaspe et de porphyre, où se lit l'inscription suivante :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Ici de la Vierge Marie naquit Jésus-Christ.

De savants et pieux écrivains ont remarqué que Jésus est né durant la *sainte nuit* des Juifs, et la *fête des lumières* qui se célébrait depuis cent soixante-quatre ans en mémoire de la consécration de l'autel ou de la purification du temple par Judas Machabée. Le monde jouissait d'une paix profonde, et le temple de Janus était fermé pour la seconde fois sous le règne d'Auguste. Au moment où l'auteur de la pure et sublime morale de l'Évangile paraissait au monde, les Romains célébraient les saturnales, désordres affreux, l'éternel déshonneur de la civilisation païenne.

VII

Il y avait aux environs de Bethléhem des bergers qui gardaient tour à tour leurs troupeaux durant les veilles de la nuit. Une vive lumière les enveloppa subitement, et un ange leur annonça que le Sauveur venait de naître dans la cité de David. Au même instant, ils entendirent un concert de voix célestes disant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix*

sur la terre aux hommes de bonne volonté. Éblouis de ces clartés surnaturelles, émus des paroles angéliques, les bergers se dirigèrent aussitôt vers la ville de Bethléhem. Suivant les instructions de l'ange, ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé, et, se prosternant humblement, ils adorèrent le nouveau-né, depuis si longtemps attendu, tant de fois prédit par les prophètes.

Le bruit de ce prodige se répandit promptement. Les bergers en racontèrent les détails à tous ceux qui attendaient prochainement la venue du Messie. Elle combla de joie les pieux Israélites du pays de Bethléhem, et trouva un écho dans toutes les montagnes de la Judée. Beaucoup s'étonnaient du récit des pasteurs; ceux-ci se retirèrent louant le Seigneur, qui avait daigné leur manifester sa gloire et les conduire miraculeusement au berceau de son Fils. Quant à Marie, « elle gardait fidèlement toutes ces choses, les méditant en son cœur. »

D'après une tradition conservée par saint Jérôme, le message céleste eut lieu dans la

campagne à mille pas environ de la tour des Troupeaux. On bâtit dans la suite une église et un monastère sur ce même emplacement; les ruines en sont encore apparentes.

VIII

L'heure de la délivrance était venue; le nouveau-né allait recevoir le nom de Jésus ou Sauveur, que l'ange avait commandé à Marie et à Joseph de lui donner. La cérémonie de la circoncision se pratiquait huit jours après la naissance, et c'était en cette circonstance qu'on imposait le nom aux fils nouvellement nés. Depuis le temps d'Abraham, l'opération douloureuse de la circoncision était faite par le père, en présence de dix témoins. Il est donc probable que Joseph, le père nourricier du Fils de Dieu, circoncit Jésus, en présence de sa bienheureuse mère, versant ainsi les premières gouttes du sang précieux qui devait un jour couler en entier sur la croix pour le salut des hommes. La chair de Jésus était exempte de la souillure du péché; mais le

Sauveur avait pris sur lui tous les péchés du genre humain. Joseph, sans aucun doute, exécuta toutes les prescriptions de la loi et suivit le cérémonial consacré par la tradition pour l'accomplissement de cet acte important; d'autant plus que la prière récitée en cette occasion était, jusqu'à ce jour, la figure de ce qui devait se réaliser dans le Messie. Le ministre de la circoncision disait à haute voix : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a imprimé sa loi dans notre chair, et qui marque ses enfants du signe de sa sainte alliance, pour les rendre participants des bénédictions d'Abraham notre père. » Les assistants répondaient : « Salut à celui que vous avez choisi pour votre fils. » On avait coutume de placer alors l'enfant sur un siége d'honneur, en disant : « Voici le siége du prophète Élie. » C'était un signe d'espérance dans la venue du précurseur du Messie.

Il y avait déjà six mois que le siége d'Élie avait été occupé par Jean, le Précurseur. L'enfant qui venait d'être mis sur le siége d'honneur n'était pas le fils adoptif de Dieu: c'était le Verbe, Fils unique de Dieu, consub-

stantiel à son Père. S'il acceptait en son corps la marque de l'alliance contractée avec le peuple juif, c'était pour unir l'ancienne loi à la nouvelle, qui en est la fin et la perfection.

IX

En vertu de la circoncision, la plénitude des droits et des priviléges accordés au peuple choisi de Dieu était acquise à celui qui portait ce signe de l'alliance. Son nom était inscrit dans les registres publics; il entrait dans la série généalogique de la famille. Chacun sait combien les Juifs étaient jaloux de conserver leurs généalogies. L'intérêt leur en faisait un devoir, surtout avant la captivité de Babylone, puisque le patrimoine de chaque famille était inaliénable. Le Juif, d'ailleurs, comme les autres peuples de l'antiquité, était plein du sentiment de sa personnalité; voulant garder dans leur intégrité les droits qu'il tenait de ses ancêtres, il regardait sa généalogie comme ses lettres de noblesse.

Les évangélistes ont publié la double généalogie de Jésus-Christ, par Joseph et par Marie, afin que personne ne pût mettre en doute sa descendance de David. La généalogie suivant saint Luc donne les ancêtres de la Vierge : c'est le véritable arbre généalogique du Sauveur. Par surabondance, saint Matthieu a tracé celui de saint Joseph : c'est l'arbre généalogique légal. L'origine de Jésus, comme descendant de David, d'Isaï et de Juda, est ainsi établie par des actes incontestables : ce qui suffit à établir l'accomplissement des prophéties. Le peuple lui-même la connaissait, et nous entendons l'aveugle de Jéricho la constater publiquement lorsqu'il criait : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi [1].

La Providence avait ses desseins lorsqu'elle permit que le premier maître de Rome ordonnât un recensement général de tous les habitants de l'empire. Les noms de Joseph, de Marie et de Jésus furent inscrits dans un acte authentique, parmi ceux qui appartenaient

[1] Nous avons donné dans l'Introduction une note détaillée sur la double généalogie de Jésus-Christ.

à la postérité du roi David. Les registres du dénombrement existaient à Rome du temps de Tertullien et de saint Jean Chrysostome, qui invoquent ce fait comme étant de notoriété publique. La main de la Providence n'est pas moins apparente dans un événement arrivé peu de temps après la naissance de Jésus. Hérode réunit dans le temple et fit brûler, avec toutes les archives, toutes les anciennes généalogies et tous les diplômes de famille du peuple juif. Cette mesure odieuse avait pour but d'effacer les titres légaux de la race qui avait de légitimes prétentions à la royauté et des espérances certaines pour l'avénement du Messie. Le tyran était de basse extraction; son père ou son grand-père, originaire d'Ascalon, n'était pas du sang d'Abraham. C'était un serviteur étranger employé aux fonctions les plus humbles du temple de Jérusalem, et qui, lors du pillage du sanctuaire, avait été emmené par des brigands iduméens. Jules l'Africain, né à Emmaüs, en Palestine, au commencement du IIIᵉ siècle de l'ère chrétienne, nous fait connaître cet acte d'Hérode qui souleva le peuple entier. Quel-

ques Juifs, grâce à la fidélité de leurs souvenirs, réussirent à rétablir des lambeaux de leurs généalogies. Peut-être de rares documents échappèrent-ils au désastre commun; plusieurs Israélites, au témoignage du même auteur, étaient regardés de son temps comme *parents du Sauveur*. Mais le grand coup avait été frappé; un trouble irrémédiable était jeté dans les généalogies judaïques. Le but principal de la conservation fidèle des traditions généalogiques était atteint : il demeurait constant que Jésus est de la race royale de David. Les autres documents de famille pouvaient être livrés aux flammes, sans grave inconvénient; Hérode fut le ministre du jugement de Dieu.

X

Quelques jours après la Circoncision, des mages vinrent de l'Orient guidés par une étoile merveilleuse. La tradition les appelle *les trois rois*, quoiqu'elle ne nous apprenne rien de précis sur leur condition et leur patrie. L'opinion commune les fait venir de l'Arabie

et de la Mésopotamie. C'étaient, sans doute, des sages ou des savants appartenant à la caste sacerdotale, des princes ou émirs, comme on dit aujourd'hui en Orient. Saint Jérôme les regarde comme les successeurs de Balaam qui, dans un transport prophétique, avait dit : « Une Étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera du milieu d'Israël. »

Dès les temps les plus reculés et dans les contrées les plus civilisées de l'Asie, circulaient des traditions propres à frapper vivement l'imagination; elles étaient relatives à l'apparition d'une étoile extraordinaire, signe précurseur de la venue du Sauveur du monde. Les Chaldéens, versés dans la connaissance de l'astronomie, enseignaient, par suite de leur contact avec les Juifs, qu'on verrait briller au firmament, à l'arrivée du Messie, les mêmes constellations qui jadis annoncèrent le grand déluge, et signalèrent la délivrance du peuple de Dieu de la servitude de l'Égypte. Toutes ces rumeurs mystérieuses étaient tellement accréditées, qu'on les trouve mentionnées dans les plus anciens écrits. Un livre apocryphe intitulé *Livre de Seth*, où se trouvaient consi-

gnées les observations astronomiques des patriarches, auxquelles l'historien Josèphe fait allusion dans ses Antiquités judaïques, nous apprend que l'étoile du Messie devait avoir la forme d'un petit enfant, portant une croix dans sa main. L'auteur inconnu d'une homélie attribuée à saint Jean Chrysostome rapporte la même croyance dans des termes identiques [1].

Quoi qu'il en soit de la nature du phénomène céleste que l'Évangile désigne sous le nom général d'étoile, les mages comprirent l'avertissement que le Ciel leur donnait. Arrivés à Jérusalem, ils s'enquirent d'Hérode, du lieu où se trouvait le roi des Juifs nouveau-né. A cette question, le monarque étranger se troubla. Il n'ignorait pas, de même que tous les Juifs, qu'une étoile devait luire au ciel à la naissance du Messie. Aussi fut-il rempli de crainte, et toute la ville de Jérusalem fut-elle vivement émue.

On consulta les princes des prêtres, les

[1] *Op. imperfectum in Matth. Homil. II, inter opp.* S. Joannis Chrysost.

scribes et les anciens du peuple. Le sanhédrin n'hésita pas un seul instant; il désigna Bethléhem de Juda. Le prophète avait dit : « Et toi, Bethléhem, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir mon peuple d'Israël[1]. »

La frayeur d'Hérode était à son comble, comme s'il eût senti trembler son trône sous lui. Il dissimula cependant, et fit venir en secret les mages pour les interroger sur l'époque précise de l'apparition de l'étoile. Un projet criminel surgit aussitôt dans le cœur du tyran. Afin de frapper plus sûrement sa victime, il recommanda soigneusement aux mages de lui faire connaître le roi nouveau-né; j'irai moi-même l'adorer, dit le fourbe.

En sortant de Jérusalem, les mages virent de nouveau le météore miraculeux, et furent remplis d'une grande joie et d'une nouvelle ardeur. La distance de Jérusalem à Bethléhem est d'environ huit kilomètres, et le chemin qui conduit d'une ville à l'autre est un des plus agréables de la Judée. L'étoile s'arrêta

[1] Michée, v, 2.

au-dessus de l'humble demeure où la charité d'un Dieu n'avait pas dédaigné de descendre. Les rois mages, malgré la pauvreté de la sainte famille, reconnurent aussitôt Celui qu'ils cherchaient. Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent. Ils ouvrirent leurs trésors et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Hommage symbolique par lequel ils le saluaient Dieu, roi et mortel. Les mages, prémices des gentils, se présentèrent devant le berceau de Jésus douze jours après sa naissance, le 6 janvier.

Le Seigneur déjoua les perfides desseins d'Hérode. Un ange avertit les mages de regagner leur pays en prenant un autre chemin que celui qu'ils avaient suivi en allant à Jérusalem.

Nous venons de voir réunis autour du berceau de Jésus les éléments de l'Église naissante : les Israélites, enfants de la promesse, dans la personne des bergers, et les nations dispersées sur toute la face de la terre, dans la personne des mages. A ces deux premières manifestations, la grotte de Bethléhem servit de sanctuaire. Ne reconnaît-on pas déjà dans ces

scènes touchantes le caractère du christianisme : charité, douceur, humilité?

XI

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la nativité du Sauveur; et, suivant les ordonnances de la loi mosaïque, Marie devait venir au temple recevoir la bénédiction du prêtre, et son fils devait être présenté au Seigneur selon cette prescription : « Tout fils premier-né sera consacré à Jéhovah. » Joseph et Marie allèrent à Jérusalem, portant l'offrande des pauvres, un couple de tourterelles.

Il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait *la consolation d'Israël.* L'Esprit de Dieu l'attira vers le temple au moment où la sainte famille en franchissait le seuil. Ce saint vieillard avait reçu du Ciel l'espérance de ne point mourir sans avoir vu le Messie. A la vue de Jésus il fut profondément ému, et, dans un ravissement prophétique, il le proclama le Messie. « Maintenant, Seigneur, dit-il, laissez

aller votre serviteur en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont contemplé le SAUVEUR, que vous avez préparé pour être devant tous les peuples LA LUMIÈRE QUI ÉCLAIRERA LES NATIONS, et la gloire d'Israël, votre peuple. »

Joseph et Marie étaient dans l'admiration. Siméon les bénit. Le cœur maternel de Marie débordait de joie et de reconnaissance. Le saint vieillard lui prédit alors que ce cœur serait un jour transpercé d'un glaive de douleur. L'avenir fut dévoilé à ses regards : le douloureux mystère de la Rédemption s'offrit à sa vue avec ses humiliations, ses souffrances, et la sanglante expiation du Calvaire.

Quelques écrivains affirment que le vénérable vieillard eut sa prière exaucée sur-le-champ, et qu'il expira dans le temple aux pieds du Sauveur. L'histoire n'en dit rien. Si ce fait était vrai, saint Luc aurait-il omis une circonstance aussi mémorable?

Pendant que cette scène se passait, arriva la vieille prophétesse Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Cette pieuse femme, âgée de quatre-vingt-quatre ans, avait vécu sept années seulement dans le mariage, et, depuis

la mort de son époux, elle était restée dans le temple, servant Dieu nuit et jour. Pénétrée d'un saint enthousiasme, elle louait le Seigneur, et publiait la venue du Messie. La ville de Jérusalem retentit des accents de sa joie, qui trouvèrent écho dans l'âme de ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. La prophétesse Anne, suivant une tradition respectable, avait pris soin de l'éducation de Marie dans le temple. De quels trésors de grâces son cœur ne s'était-il pas enrichi près de la bienheureuse Vierge, objet de tant de faveurs célestes! Comme elle dut tressaillir de bonheur en saluant, dans sa jeune et chaste amie, la mère du Fils de Dieu!

Les paroles de la prophétesse et du vieillard étaient bien propres à causer une vive impression. Un demi-siècle s'était écoulé depuis qu'une voix avait annoncé que la venue du Messie ne tarderait pas au delà de cinquante ans. Chacun savait que le règne de Dieu était proche. La vision du prêtre dans le temple, son mutisme temporaire, les merveilles de la nativité de saint Jean, le cantique de Zacharie, les récits des bergers, le passage des mages, l'apparition

de l'étoile, tout concourait à remplir la Judée des plus douces espérances.

Après avoir accompli tous les devoirs que la loi leur imposait, Joseph et Marie retournèrent à Nazareth.

XII

Irrité de voir que les mages n'étaient pas tombés dans le piége qu'il leur avait tendu, Hérode fut saisi d'une violente colère. Ses appréhensions se réveillèrent, et sa fureur ne connut plus de bornes. Il ordonna de faire mourir impitoyablement, et sans distinction, tous les enfants à la mamelle, dans le pays de Bethléhem. En Judée, les mères avaient l'habitude de sevrer leurs enfants seulement dans la troisième année après leur naissance. Instruit par les mages du temps précis auquel l'étoile avait brillé au ciel, le tyran se croyait sûr d'envelopper dans cette horrible boucherie la tendre victime qui lui portait ombrage. Alors la ville et les champs de Bethléhem furent inondés du sang innocent : un deuil immense enve-

à celle de Léontopolis, lorsque celle-ci fut fermée par ordre de l'empereur Vespasien.

Une tradition respectable rapporte qu'à l'entrée de Jésus en Égypte les idoles furent renversées et brisées. Isaïe avait dit: « Le Seigneur entre en Égypte; à sa présence les idoles sont ébranlées, et tous les cœurs sont dans l'effroi. »

La tradition qui rapporte que Joseph habita la ville de Mataréa est assez vraisemblable. Le père nourricier de Jésus y trouva aisément à exercer son industrie parmi ses compatriotes, et il évita le contact des adorateurs d'idoles, que les Juifs avaient justement en horreur. Jésus passa sur la terre d'Égypte les deux premières années de sa vie. A la mort d'Hérode, Joseph reçut ordre d'un ange de retourner en Palestine; il obéit sur-le-champ. Ainsi, dit l'Évangéliste, s'accomplit la parole du Seigneur, qui avait dit par la bouche du prophète Osée : « Je rappellerai mon Fils de l'Égypte. » En entrant dans sa patrie, Joseph, apprenant qu'Archélaüs régnait à la place d'Hérode, son père, ne s'arrêta pas en Judée, mais alla droit à Nazareth, en Galilée. Ses craintes n'étaient pas mal fondées, comme l'événement ne tarda

pas à le démontrer. Le nouveau roi continua la politique cruelle de son prédécesseur; il inaugura son règne en ordonnant le massacre de trois mille Juifs. Le peuple, tremblant et indigné, eut recours directement à l'intervention de l'empereur, demandant à grands cris d'être délivré de la tyrannie de la famille d'Hérode. Ces réclamations d'abord furent sans effet; la Judée continua de gémir sous le joug intolérable des étrangers. C'en était fait : le sceptre de Juda était tombé; il avait été remplacé par une verge de fer dans la main des tyrans.

Nous n'omettrons pas ici de faire connaître comment la main de Dieu s'appesantit sur le cruel Hérode, et les tortures morales et physiques au milieu desquelles il rendit le dernier soupir. Ce prince barbare, qui n'épargna ni sa femme ni ses propres enfants, qui répandit des torrents de sang humain, éprouva le sort que la justice divine réserva dans la suite aux persécuteurs de l'Église. La maladie dont il était atteint allait toujours empirant. Il se sentait brûlé d'un feu intérieur, et tourmenté de démangeaisons insupportables sur tout le corps.

Une faim insatiable stimulait encore les douleurs intérieures et aggravait l'inflammation des entrailles. Ses pieds étaient enflés, et des vers lui sortaient du corps; l'air était infecté de l'odeur de son haleine et de ses plaies. Malgré les remèdes des médecins, le mal faisait de rapides progrès. Transporté à Jéricho, ce monstre, sûr que sa dernière heure approchait, fit tuer son fils Antipater, et convoqua l'assemblée des principaux de la nation dans l'amphithéâtre de cette ville. Il avait donné ordre de massacrer les chefs d'Israël dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, voulant, disait-il, que ses funérailles fussent accompagnées de larmes sincères. Heureusement ce commandement inique ne reçut pas d'exécution. Ainsi mourut misérablement ce prince, de mœurs dépravées, d'un caractère farouche, dont la mémoire restera toujours en exécration, qu'une ambition démesurée entraîna aux plus grands excès et aux crimes les plus affreux.

XIII

Pendant que Jésus passait tranquillement à Nazareth les années de son enfance, la Palestine était agitée de soulèvements sans cesse renaissants, et même de luttes sanglantes. Archélaüs, que l'expérience des premiers jours de son règne aurait dû rendre plus circonspect, irrita le peuple de toutes les manières. Son autorité avait des formes despotiques que rien ne tempérait. A la fin, exaspérés, les Juifs et les Samaritains se décidèrent à le dénoncer à Auguste, la dixième année de son règne. L'empereur manda le fils d'Hérode à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Le messager trouva le prince à table avec ses amis, et lui signifia l'ordre du maître. Archélaüs obéit. Il comparut devant le tribunal de l'empereur en présence de ses dénonciateurs. Ne pouvant se justifier, il fut exilé à Vienne en Dauphiné, où il mourut peu de temps après.

Décidément la Judée était une province romaine. L'impôt fut établi sur chacun des habi-

tants, à la suite d'un second dénombrement de la population, qui eut lieu, comme le premier, sous la surveillance de Cyrinus ou Quirinius, gouverneur de Syrie. Les membres de la famille d'Hérode furent dès lors privés du pouvoir suprême en Judée ; ils ne gardèrent, sous la domination jalouse des Romains et sous la juridiction des préfets, qu'une ombre d'autorité, qui elle-même ne tarda pas à diminuer et à disparaître.

Les Juifs montrèrent d'abord plus de soumission dans le paiement de l'impôt qu'on n'avait osé l'espérer. L'influence du grand prêtre Joazar les poussait à la modération. Rien ne semblait devoir troubler l'ordre et la tranquillité, lorsqu'une insurrection folle, qui eut de fâcheuses conséquences, s'organisa sous la direction d'un certain Judas, natif de Gamala, province de Gaulon, sur la rive orientale du Jourdain, et d'un pharisien nommé Sadoc. Les passions de la multitude sont faciles à enflammer, surtout si l'on met en avant l'intérêt de la religion et de la patrie : deux causes propres à faire palpiter tous les cœurs.

Cette révolte fut réprimée avec une extrême

rigueur. Beaucoup de malheureux périrent les armes à la main ou de misère. Le gouverneur de Syrie enleva la dignité de grand prêtre à Joazar, pour en revêtir Ananus, ou Anne, dont l'Évangile fait mention à l'époque de la passion du Sauveur.

Cette même année, à la fête de Pâque, le temple de Jérusalem fut glorifié. Jésus avait atteint sa douzième année; à ce moment s'ouvrait pour les Juifs la période de l'adolescence; celle de l'enfance était finie. Dès lors on était tenu aux obligations imposées par la loi, et tous les jeunes gens devaient aller à Jérusalem aux trois grandes fêtes : les femmes seules pouvaient être dispensées de ce voyage. Joseph et Marie, fidèles observateurs de tous les préceptes de la loi mosaïque, ne manquaient pas d'aller tous les ans à Jérusalem, célébrer la grande fête de Pâque. Jésus les y accompagnait ordinairement. Les huit jours de la fête écoulés, Joseph et Marie reprirent le chemin de la Galilée. Arrivés à la première station, à El-Bir, distante de dix kilomètres environ de Jérusalem, lieu où se reposent encore les caravanes qui se dirigent de la

Judée vers la Samarie et la Galilée, ils s'aperçurent que Jésus n'était pas avec eux. Cette disparition les inquiéta peu d'abord, à cause de la multitude qui se pressait en pareille circonstance sur les chemins de Jérusalem. Mais quand ils l'eurent cherché parmi leurs parents et leurs amis sans le trouver, ils commencèrent à craindre, et sur-le-champ ils se mirent en route pour retourner à Jérusalem. C'était le 1er mai, les fêtes de Pâque de cette année-là durant du 24 avril au 1er mai. Ils ne le rencontrèrent ni sur le chemin, ni parmi leurs connaissances. Leurs angoisses étaient vives, car en ce moment les bruits les plus alarmants circulaient dans le peuple à cause de l'insurrection de Judas le Gaulonite. Enfin, le troisième jour, ils le trouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs, interrogeant les plus habiles, et répondant à leurs questions. Tous étaient saisis d'admiration en voyant tant de sagesse et de science briller dans un si jeune enfant. « Pourquoi, mon fils, lui dit Marie, en avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchons, le cœur plein de tristesse et d'alarmes. — Ne saviez-vous pas, répondit

Jésus, que je dois être occupé aux choses de mon Père? » Joseph et Marie ne comprirent pas alors toute la portée de ces paroles. Mais Jésus sortit avec eux, et leur demeura soumis durant tout le temps de sa jeunesse. Ils revinrent à Nazareth, où Jésus grandit en âge, en grâce et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes.

Les années de l'enfance et de l'adolescence du Sauveur sont couvertes d'un voile qui nous en dérobe la connaissance. Les évangélistes gardent le plus profond silence sur ce long temps, sans indiquer le moindre trait propre à satisfaire une pieuse et légitime curiosité. Nous savons seulement que Jésus menait une vie humble, et qu'il ne dédaigna pas de partager le travail quotidien de son père nourricier. « D'où lui vient cette sagesse? disaient ses compatriotes; n'est-ce pas le charpentier, fils de Marie? » (S. Marc, VI.) Le païen Celse et Julien l'Apostat reprochaient aux chrétiens la modeste profession de Jésus-Christ. Saint Justin, le martyr, natif de Sichem ou Naplouse, qui vécut au commencement du second siècle de notre ère, et beaucoup d'au-

tres Pères, croient qu'il a exercé le métier de charpentier, qui alors se confondait avec celui de menuisier. Ajoutons que c'était une coutume chez les Juifs, et un devoir pour les parents, de former leurs fils au travail des mains et de leur apprendre un métier, quand bien même ils eussent été destinés à des occupations plus élevées. La conduite de Jésus donne une leçon frappante à tous les hommes. Le travail fut ainsi sanctifié; l'atelier de Nazareth devint un sanctuaire.

Le pèlerin qui traverse aujourd'hui la Palestine ne manque pas, en passant à Nazareth, d'aller visiter l'atelier de Joseph, où Jésus travailla sous les ordres de son père nourricier. Il est situé à quelques pas de l'église de l'Annonciation, et les chrétiens y ont bâti une modeste chapelle.

XIV

Traçons ici rapidement le tableau de la situation de la Judée durant les années qui

précédèrent immédiatement la vie publique de Jésus.

A la mort d'Hérode, son fils Archélaüs s'empara du pouvoir; mais, comme le trône lui était disputé par ses frères, il s'embarqua pour Rome, afin d'obtenir de l'empereur Auguste la confirmation du testament de son père, et l'investiture de l'autorité royale. Antipas faisait valoir en sa faveur le premier testament d'Hérode. Salomé, leur sœur, mêlait ses intrigues aux prétentions de ses deux frères, tandis que Philippe, de son côté, et même Antipater, fils de Salomé, présentaient leurs requêtes à l'empereur, demandant que le royaume du vieil Hérode fût partagé entre tous les membres de sa famille.

Si les Juifs avaient été consultés, ils auraient desservi les intérêts d'Archélaüs, dont ils avaient déjà à se plaindre. Ils ne perdirent pas de temps: et, dès que les troubles sanglants suscités après le départ d'Archélaüs furent calmés, ils envoyèrent à Rome cinquante députés, pour solliciter la faveur d'être soumis à la juridiction du gouverneur de Syrie, ou d'avoir un gouverneur particulier pour la Judée. Telle était

leur haine pour le joug odieux que le prince iduméen avait fait peser sur la nation juive, qu'ils préféraient le gouvernement des proconsuls. Le souvenir présent des maux qu'ils avaient endurés les poussait à cette démarche; mais ils ignoraient encore la rapacité des agents romains, si habiles à exploiter à leur profit les provinces de l'empire. Les Juifs mettaient une seule condition à leur soumission entière au nouveau régime : c'était la liberté d'observer la religion et la loi de leurs pères. Jamais le peuple de Dieu n'avait subi pareille humiliation : au milieu des plus terribles désastres, il n'avait pas renoncé à l'espoir de rendre sa patrie indépendante; aujourd'hui il est l'artisan de sa propre honte.

Auguste fit comparaître devant lui tous ces solliciteurs à tête couronnée, et écouta patiemment les harangues qui lui furent adressées. A la fin, il rendit la sentence. Sachant depuis longtemps qu'il faut diviser pour régner, il déclara Archélaüs non roi, mais ethnarque de la moitié des provinces gouvernées naguère par Hérode. Le titre d'ethnarque était d'invention récente; il était supérieur à celui

de tétrarque, mais inférieur à celui de roi, quoique dans le langage vulgaire ces deux titres fussent souvent confondus. L'empereur, cependant, lui promit la concession officielle de la dignité de roi, dès qu'il l'aurait méritée. L'autre moitié fut partagée entre les deux autres fils d'Hérode; Antipas reçut la Pérée et la Galilée, et Philippe l'Iturée, la Trachonite et l'Auranie. La Judée proprement dite, la Samarie et l'Idumée constituèrent la part d'Archélaüs. L'empereur se réserva les villes de Gaza, de Gadara et d'Hippos, habitées par des Grecs, et les assujettit au gouvernement de Syrie. Salomé eut pour lot les villes que son père lui avait données, et l'empereur lui fit présent du palais royal d'Ascalon. Ainsi fut démembrée la Palestine, et à côté de ces fantômes de princes l'autorité du maître fut représentée par un préfet ou procurateur, lequel posséda, en réalité, le pouvoir suprême.

Hérode-Antipas, souvent appelé Hérode, et Philippe bâtirent différentes villes dans leurs tétrarchies. Le premier fortifia Séphoris et en fit une des places principales de la

Galilée. Un peu plus tard, il fonda, sur les bords du lac de Génésareth, une ville considérable qu'il dédia à l'empereur Tibère, et qui, du nom de ce prince, s'appela Tibériade; cette ville donna son nom au lac, qui est appelé en outre la mer de Galilée. Philippe construisit Panéas, près des sources du Jourdain, dans un pays délicieux, et par une basse flatterie il la nomma Césarée. Pour la distinguer d'une autre Césarée, située sur les rivages de la Méditerranée, appelée autrement Ptolémaïde, on ajouta le nom du fondateur : c'est Césarée de Philippe, *Cæsarea Philippi.* Au modeste village de Bethsaïde, situé sur la rive orientale du Jourdain, au point où ce fleuve entre dans le lac de Génésareth, succéda une ville superbe, nommée Julias, parce qu'elle fut consacrée à Julie, fille d'Auguste. Il ne faut pas confondre cette bourgade, qui perdit alors son nom, avec Bethsaïda, patrie de saint Pierre, placée sur la rive occidentale de la même rivière. C'est cet Hérode-Antipas qui se rendit coupable d'union adultère avec Hérodiade, femme de son frère Philippe, encore vivant. Il fut le meurtrier de saint Jean-Baptiste

et insulta Jésus-Christ durant sa passion; il mourut misérablement dans les Gaules, où il fut exilé.

Nous ne donnerons point la liste complète des préfets de Judée, attendu que ces magistrats civils et militaires ne figurent aucunement dans l'histoire sacrée, jusqu'au cinquième dont nous allons parler tout à l'heure. Tandis qu'Annius Rufus était procurateur de la Judée, Auguste mourut à Nole, en Campanie, âgé de soixante-seize ans. Ce fut le plus puissant prince du monde. Se sentant mourir, il demanda à ceux qui l'entouraient s'il n'avait pas bien joué son rôle sur le théâtre de la vie. Pour arriver au trône, il versa des torrents de sang; parvenu au rang suprême, il fit preuve de modération et de sagesse. Jésus-Christ naquit sous le règne de ce prince, et souffrit sous celui de Tibère, son successeur.

Valérius Gratus remplaça Annius Rufus, et conserva onze ans les fonctions de procurateur de la Judée. Après lui vint Ponce-Pilate, cinquième préfet et le plus connu de tous. A peine installé, il s'attira la haine univer-

selle. C'était un homme ambitieux et arrogant, un de ces dignitaires de basse extraction, avares, jaloux, hautains et timides à la fois, comme on en trouve beaucoup dans les pays conquis. Il poussait l'estime de son droit et de sa personne jusqu'à la susceptibilité et au mépris des autres. Les soldats qu'il envoya à Jérusalem portaient sur leurs étendards l'image de l'empereur. Jusque-là les Romains avaient tenu à ménager les habitudes religieuses des Juifs : leurs troupes ne se montraient à Jérusalem qu'avec des étendards simples et sans figure humaine. Le culte des Romains pour les aigles de l'empire et le génie de l'empereur était idolâtrique. Le peuple, à cette nouvelle, se souleva, et se porta en masse à Césarée, où se trouvait Pilate, pour le prier de ne point blesser les usages de ses pères. Pilate resta sourd à de si justes réclamations, et demeura inflexible. A la fin, fatigué des importunités de la multitude, il convoqua le peuple le sixième jour dans l'amphithéâtre, où il le fit entourer d'une triple haie de soldats. Il le menaça de mort, s'il refusait obstinément de recevoir avec honneur l'image de l'empe-

reur; en même temps il commanda aux soldats de tirer l'épée. A cette vue, les Juifs, d'un même mouvement, se jetèrent à terre, criant qu'ils aimaient mieux mourir que de violer la loi. Le Romain fut ému de ce spectacle et de cette abnégation : il ordonna de retirer les étendards.

Des exactions de tout genre accrurent encore l'animosité publique contre lui. Ayant choqué une seconde fois l'esprit religieux des Juifs, il repoussait avec dédain leur demande, quand la crainte le rendit plus souple. Des plaintes furent portées jusqu'au tribunal de l'empereur. Pilate fut réprimandé; mais il dissimula, sans changer de conduite. Ainsi il prit dans le trésor du temple l'argent nécessaire à la construction et à la restauration des aqueducs. A cette occasion, la foule accourut devant lui pour exposer ses doléances. Le procurateur avait fait déguiser ses satellites; au signal donné, ceux-ci se précipitèrent sur des gens sans défense et en tuèrent un grand nombre. Tel est le personnage que nous verrons présider au jugement qui condamna Jésus à mort.

On peut juger d'après ce tableau, quelque imparfait qu'il soit, de l'état dans lequel se trouvait la Palestine à l'époque où s'écoulaient les premières années de la vie de Jésus, et au moment où il allait entrer dans sa vie publique.

XV

Du temps de Notre-Seigneur, la Palestine ne présentait plus la même division territoriale qu'aux siècles précédents. La terre promise avait d'abord été partagée entre les tribus, à l'exception de celle de Lévi, consacrée au service du temple, laquelle avait obtenu, comme lieux d'habitation, quarante-huit villes disséminées sur toute la surface du pays.

A l'époque où Jésus-Christ parcourait la Palestine, la région située en deçà du Jourdain, c'est-à-dire entre ce fleuve et la Méditerranée, était divisée en trois provinces :

1° La Galilée, bornée par la Phénicie, la Syrie, le Jourdain, la mer de Tibériade et la plaine d'Esdrelon, comprenait la basse Galilée

et la haute Galilée. La première s'étendait au couchant de la mer de Génésareth, et comprenait les tribus de Zabulon, d'Aser et de Nephthali : là s'élevaient les villes de Séphoris, Nazareth, Cana, Naïm, et le mont Thabor. La seconde, aussi appelée *la Galilée des Gentils*, parce qu'elle était habitée par des païens mêlés aux Juifs, était située au delà du Jourdain, et confinait à la Trachonite et au Liban.

La Galilée est une région naturellement beaucoup plus fertile que la Judée proprement dite. Elle était jadis couverte d'une population innombrable, industrieuse et laborieuse.

2° La Samarie s'étendait entre la Galilée et la Judée, depuis Scythopolis jusqu'aux montagnes d'Éphraïm, sans atteindre cependant aux rives de la Méditerranée. Sichem, ou Sichar, et Samarie en étaient les deux villes principales. C'est une province dont le sol est facile à cultiver et très-productif. Les campagnes se couvrent de moissons de tout genre, et sur les collines on remarque l'olivier, le figuier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, ainsi que la vigne et cent autres arbres à

fruit. Le sommet des montagnes est couronné de bois.

Lorsque les tribus d'Israël furent emmenées en captivité par Salmanazar, les rois assyriens repeuplèrent la Samarie en y envoyant des Cuthéens et autres peuples de la Médie. Des familles juives y étaient restées; d'autres y revinrent dans la suite. Il en résulta une race mélangée, où les étrangers dominaient, avec laquelle les vrais Israélites ne voulurent jamais avoir de communication. Les antipathies étaient encore vivaces au temps de Notre-Seigneur, et cette parole de la Samaritaine : « Les Juifs n'ont pas de relation avec les Samaritains, *non coutuntur Judæi Samaritanis,* » est un écho fidèle de l'état des esprits.

3° La Judée, qui comprenait l'Idumée jusqu'à Jardan, ville de l'Arabie Pétrée, renfermait les montagnes de Juda, et s'étendait de la Méditerranée au Jourdain et à la mer Morte. Ses villes sont Hébron, Jérusalem, Bethléhem, etc. Souvent on confond sous le nom de Judée tout le pays jadis occupé par la postérité d'Abraham. Ce nom commença de prévaloir après la captivité de Babylone,

à cause de l'importance de la tribu de Juda, et surtout par suite de l'influence religieuse et prépondérante de la ville de Jérusalem.

Le pays situé au delà du Jourdain, sur la rive gauche ou orientale de ce fleuve, sous le nom général de Pérée, comprenait huit provinces d'une étendue inégale : *la Pérée* proprement dite; le pays de *Gilead; la Décapole*, ou le district des Dix villes, dont les habitants pour la plupart étaient païens; *la Gaulonite*, placée entre les rives orientales du lac de Génésareth, le Jourdain et le mont Hermon; *la Batanée*, dont la circonscription embrassait le territoire placé à l'est de la Gaulonite, et au nord du pays de Gilead; *l'Auranite* ou *Hauran*, appelé aussi *l'Iturée*; *la Trachonite*, qui se prolongeait jusque dans le voisinage de Panéas, ou Césarée de Philippe; de ce côté elle touchait aux frontières de la Galilée : il y avait, dans la partie montagneuse, des grottes nombreuses et profondes, recélant, du temps d'Hérode, une population considérable, remuante et indisciplinée; enfin *l'Abylène*, entre Damas et Balbeck, que l'on désignait alors sous le nom d'*Abylène de Lysanias*,

parce qu'elle reconnaissait comme gouverneur un certain Lysanias, qui, de chef de voleurs, avait réussi à faire reconnaître son titre et son autorité par les Romains.

LIVRE II

I

Jésus va bientôt commencer l'œuvre pour laquelle il est descendu sur la terre. Le signal de la bonne nouvelle part des montagnes de la Judée. Jean avait grandi dans le désert, comblé de grâces, formé à l'école du Saint-Esprit. Il se produit en public pour exercer ses nobles fonctions de Précurseur du Christ. Alors retentit aux oreilles des Israélites cette parole mystérieuse : « Le royaume de Dieu est proche. »

Jean quitta la solitude et ouvrit sa mission la quinzième année du règne de Tibère, Ponce-Pilate étant procurateur de la Judée, Hérode

étant tétrarque de la Galilée, et Philippe, son frère, ayant le même titre dans l'Iturée et la Trachonite. L'Évangéliste a eu soin de bien fixer cette date importante. Le prophète parut dans le désert, sur les bords du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence. Sa vie mortifiée, son aspect austère, ses exemples, non moins que ses discours, étaient une exhortation éloquente à la pénitence. Il était couvert d'un vêtement grossier, tissu de poils de chameau; il portait autour des reins une ceinture de cuir, comme autrefois le prophète Élie. Sa nourriture était le miel sauvage que les abeilles déposaient dans les fentes des rochers, des herbes amères et des sauterelles. C'étaient des aliments peu propres à flatter le goût; les Arabes modernes mangent, dit-on, les sauterelles en les faisant bouillir comme des écrevisses ou rôtir au feu. Jamais les ciseaux ni le rasoir n'avaient touché sa chevelure ni sa barbe; il était nazaréen. Ses lèvres ne goûtèrent jamais au vin, ni à nulle autre liqueur fermentée.

La parole de celui en qui reposait l'esprit d'Élie retentissait dans le désert en éclats

propres à émouvoir la multitude et à toucher les consciences. « Préparez la voie du Seigneur, criait-il ; rendez droits ses sentiers. Toute chair verra le SAUVEUR. »

Au bruit de ces ardentes prédications, tout le peuple fut ébranlé. L'attente du Messie devenait de plus en plus vive. C'était une conviction générale que le Messie allait paraître d'un moment à l'autre. Les habitants de Jérusalem, de la Judée, et du pays situé au delà du Jourdain, se pressaient autour de lui ; il en vint même de la Galilée. Tous manifestaient le repentir de leurs fautes, confessaient leurs péchés, et recevaient le baptême dans les eaux du Jourdain. Jean-Baptiste se tenait près de Béthanie, au delà du Jourdain, non loin de l'endroit où les Israélites, sous la conduite de Josué, passèrent le fleuve à pied sec, et posèrent les douze pierres à Galgala, comme monument éternel du miracle dont Dieu avait favorisé son peuple. A peu de distance le mont Nébo dresse sa tête, d'où Moïse contempla la terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Ce même lieu avait été le témoin de la fuite de David devant Absalon révolté. Là un

char de feu avait emporté Élie dans le ciel. Ce village de Béthanie, situé sur la rive gauche du Jourdain, au-dessous de Jéricho, ne doit pas être confondu avec la bourgade du même nom située près de Jérusalem.

L'entraînement qui menait la population à Jean-Baptiste exerçait son influence sur toutes les classes indistinctement. Beaucoup de pharisiens et de sadducéens accouraient avec les autres. Contre ces derniers, qui étaient pétris d'orgueil, Jean déclamait avec véhémence. « Race de vipères, dit-il, qui vous a appris à fuir la colère qui va éclater? Faites de dignes fruits de pénitence; et ne mettez pas une confiance insensée dans votre titre d'enfants d'Abraham. Déjà la cognée est à la racine de l'arbre : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Confondu en entendant ces reproches et ces menaces, le peuple dit à Jean : « Que devons-nous faire? » Le prophète exigeait d'eux la pratique des œuvres de charité. « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui est nu; que celui qui a de quoi manger partage avec celui qui a faim. »

Les publicains, collecteurs de l'impôt, gens avides, abusant de leur position pour commettre mille exactions, se présentèrent aussi au baptême. « N'exigez rien, leur disait le prophète, au delà de ce qui est juste. » Aux soldats, alors trop souvent indisciplinés, usant de violence envers les faibles, vivant de rapines et s'enrichissant des dépouilles d'autrui, Jean prêchait la modération. « N'usez de fraude ni de violence envers personne, leur disait-il, et contentez-vous de votre solde. »

Quel spectacle nous montrent les rives du Jourdain! L'émotion est universelle. Les pécheurs se frappent la poitrine et implorent le pardon. La voix de Jean répète sans cesse : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » A cette vue, les Juifs, qui soupiraient après la venue du Libérateur, pensèrent en leur cœur que Jean pourrait bien être le Christ. Mais le prophète les désabusa. « Pour moi, dit-il, je vous baptise dans l'eau; mais un plus puissant que moi viendra; je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. Celui-là vous baptisera dans le Saint-Esprit, et vous purifiera par le feu. »

Ainsi se développait et se fortifiait la croyance dans l'arrivée prochaine du Sauveur. Les montagnes de Judée ont répété d'échos en échos le cantique de Zacharie, les concerts des anges, les propos joyeux des bergers, les questions mystérieuses des mages, les accents prophétiques de Siméon, les paroles émues d'Anne la prophétesse, la prédication de Jean-Baptiste : le Libérateur va paraître en public!

II

Jésus, âgé de trente ans, quitte Nazareth, et descend dans la vallée du Jourdain. Confondu parmi la foule, il se présente pour recevoir le baptême des mains de son précurseur. Quoiqu'ils fussent parents, Jean ne le connaissait pas, à cause de la vie solitaire qu'il avait menée jusque-là. A l'aspect du Sauveur, le prophète est éclairé intérieurement, comme il avait été sanctifié avant sa naissance au moment où Marie salua Élisabeth, sa mère. Il refuse de le baptiser, en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez

à moi! » Jésus lui répond : « Il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Alors Jean ne résiste plus, et Jésus est plongé dans le Jourdain. En ce moment fut manifestée ouvertement la divinité de Jésus-Christ, et sa mission fut inaugurée solennellement. A peine a-t-il reçu le baptême et a-t-il quitté l'eau, que le ciel s'ouvre au-dessus de sa tête; l'Esprit de Dieu descend sur lui sous la forme d'une colombe, et au même instant on entend une voix qui dit : « Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » Ainsi fut révélé, sans la moindre obscurité, pour la première fois, l'auguste mystère de la Trinité.

Jésus n'avait pas besoin du baptême de Jean : pur et sans tache, il venait effacer tous les péchés du monde; mais, par humilité, il n'hésita pas à se ranger parmi les pécheurs, et se mêla à la multitude coupable et repentante. Il voulait aussi rendre témoignage à la vérité de la mission de son précurseur, et consacrer l'usage du baptême de pénitence destiné à préparer les âmes au règne spirituel du Messie. C'est au milieu de cet acte d'abaissement que le Ciel fait éclater le mystère d'un Dieu fait

homme. Une foule considérable assiégeait les rives du Jourdain, avide d'entendre la parole du prophète, empressée à se plonger dans les eaux du fleuve en signe de purification. Pendant que les nuées s'ouvraient, les flots du Jourdain parurent sillonnés de lumières resplendissantes, au rapport de plusieurs Pères de l'Église. La majesté divine, comme jadis sur le Sinaï, mais sans le même appareil de terreur, apparaissait au milieu d'éclairs étincelants. C'était, disent les mêmes Pères, le symbole du baptême de feu que Jean avait prédit comme devant être institué par le Sauveur. Ces circonstances extraordinaires expliquent et justifient jusqu'à un certain point le récit de quelques écrivains anciens; ce fut seulement, disent-ils, à la vue de tant de prodiges que Jean reconnut le caractère divin de Celui qui lui demandait à être baptisé, et lui dit : « C'est à moi de vous demander le baptême. »

III

Le baptême de Jean, bien différent des ablutions si fréquemment usitées dans la loi mosaïque et chez tous les peuples de l'Orient, était une sorte d'initiation à une vie pénitente. Au sortir du Jourdain, Jésus se retire dans le désert, et se prépare à l'œuvre de la Rédemption par la prière, la retraite, et un jeûne de quarante jours. La solitude témoin des austérités du Sauveur n'est pas éloignée du théâtre où il venait d'être glorifié. La montagne de la Quarantaine se dresse à pic le long de la vallée du Jourdain, tournée vers le soleil levant. En mémoire du séjour qu'y fit Jésus-Christ, la roche calcaire est percée de grottes sans nombre, où des anachorètes, durant de longs siècles, se livrèrent aux rudes exercices de la mortification. De nos jours encore, des chrétiens s'y enferment pendant le carême, se contentant, pour toute nourriture, de racines et de fruits secs.

Afin de nous laisser un modèle complet dans

toutes les actions de notre vie, Jésus-Christ consent à être tenté du démon. Après une longue abstinence de quarante jours, il sent les aiguillons de la faim. Le tentateur s'approche, essayant de séduire le second Adam, comme il avait surpris le premier dans le paradis terrestre, par la satisfaction des sens. Il lui présente des pierres, le seul objet qui se rencontre dans ce désert, en lui disant : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres soient changées en pain. » Jésus repousse la tentation en ces termes : « Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui émane de Dieu. »

Le sommet de la montagne de la Quarantaine est presque inaccessible. En ces derniers temps, quelques voyageurs européens en ont tenté l'ascension, au milieu de difficultés et de périls sans nombre. Il faut gravir des pentes escarpées et se tenir sur des sentiers étroits, d'où le moindre faux pas peut vous précipiter en bas. Plus d'un voyageur imprudent y a perdu la vie. Mais quand on est arrivé à la cime de la montagne, on jouit d'une des plus belles perspectives du monde. Le regard em-

brasse un immense horizon, et se promène sur la vallée du Jourdain, le bassin de la mer Morte, les vastes plaines de Moab, le désert de Thécué, depuis les montagnes de l'Arabie Pétrée jusqu'à celles de la Judée et de la Galilée, les montagnes d'Ephraïm, le Liban et l'Anti-Liban. Lorsque la lumière inonde cet immense panorama, sous le ciel ardent de l'Asie, on a comme une vision magique.

La tradition rapporte que le démon transporta Jésus en cet endroit pour lui montrer les royaumes de la terre, et lui dit : « Si tu m'adores, je te donnerai toute cette puissance et cette gloire. » Satan cherchait à faire naître des rêves d'ambition, en proposant à Jésus l'établissement d'un empire temporel. Il n'ignorait pas que le nouveau royaume de Dieu serait une domination toute spirituelle sur les cœurs et sur les âmes; à l'avénement du Christ, le règne du mal devait subir le plus rude échec qu'il eût encore éprouvé. Il voulait découvrir si Jésus était réellement le Fils de Dieu; peut-être, dans son orgueil diabolique, ne désespérait-il pas d'enivrer le Messie lui-même de la fumée de la gloire et du désir des honneurs

811953 A

mondains. Jésus se contente de lui répondre : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »

Sur le pinacle du temple rebâti par Hérode, on se trouvait à une si grande hauteur, qu'un historien contemporain assure qu'on ne pouvait jeter les yeux en bas sans avoir le vertige. Le démon y transporte Jésus, et l'engage à se jeter en bas, en lui disant : « Si tu es le Fils de Dieu, précipite-toi en bas; car David a écrit qu'il t'a confié à ses anges, et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre. » Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »

Alors le démon se retira; les anges s'approchèrent de Jésus et le servirent. Une triple épreuve avait échoué : l'ange de ténèbres était vaincu. Jésus venait de remporter une triple victoire sur les trois grandes convoitises de la nature humaine déchue : la tyrannie des sens, la présomption de l'esprit, l'enivrement de la volonté. Si le Fils de Dieu a consenti à souffrir la tentation, ce n'est pas que son âme ait pu être ébranlée par les suggestions du tenta-

teur; il voulait nous instruire à remporter la victoire, et nous précéder dans la voie du triomphe.

Les circonstances frappantes de la tentation du Sauveur nous donnent plus d'un enseignement. L'esprit mauvais emploie divers passages de l'Écriture pour déguiser ses perfides insinuations. Jésus fait évanouir ces artifices en ramenant les textes à leur vrai sens. N'est-ce pas ainsi que les novateurs dans la foi ont agi de tout temps? Ils ont invoqué le témoignage de l'Écriture à l'appui de leurs erreurs; mais c'était un voile sous lequel ils cachaient les inventions de leur propre esprit. L'Église a confondu leurs vains systèmes, à l'exemple de son divin fondateur; elle a dissipé ces nuages trompeurs en manifestant simplement les vérités révélées.

IV

La prédication de Jean-Baptiste avait un retentissement extraordinaire. Les prodiges qui venaient d'éclater sur les bords du Jour-

dain en propagèrent la renommée plus rapidement encore. Alors les membres du grand conseil des Juifs commencèrent à s'en inquiéter. C'était, en outre, leur devoir de connaître des choses religieuses, et ils avaient droit d'inspection sur tous ceux qui enseignaient publiquement. Ils choisirent donc une députation parmi les docteurs de la loi et les lévites, chargée de l'interroger sur sa doctrine et sur sa personne. Les envoyés étaient de la secte des pharisiens. Arrivés à Béthanie, au delà du Jourdain, ils procédèrent sur-le-champ à l'exécution de leur mandat. Jean leur déclara nettement qu'il n'était pas le Christ. Les envoyés insistèrent, et lui dirent : « Qui es-tu donc? N'es-tu pas Élie?

— Non, répondit-il.

— N'es-tu pas le Prophète?

— Je ne le suis pas, dit-il.

— Mais, reprirent-ils, qui es-tu donc? Quelle réponse rendrons-nous à ceux qui nous ont donné commission de t'interroger? Quel témoignage rends-tu de toi-même? Pour qui te donnes-tu? »

Alors Jean, d'un ton grave, leur dit : « Je

suis la voix de celui qui crie dans le désert, suivant la prédiction du prophète Isaïe : Préparez la voie du Seigneur, et aplanissez ses sentiers; car tout homme verra le Sauveur. »

En citant Isaïe, l'un des prophètes les plus célèbres parmi les Hébreux, et qui avait annoncé en termes admirables la venue du Messie, Jean piquait vivement la curiosité des pharisiens. Aussi lui demandent-ils s'il n'est pas le Prophète. Ils désignaient ainsi le prophète Élie, attendu comme le précurseur du Messie.

Déconcertés par ces réponses, les députés poussent plus loin leurs questions; ils lui demandent de quelle autorité il baptise, puisqu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète. Jean reprit : « Je baptise seulement dans l'eau; mais il y a quelqu'un au milieu de vous, que vous ne connaissez point; c'est lui qui doit venir après moi, quoiqu'il existe avant moi. Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. »

Jean pouvait-il exprimer plus clairement la mission que Dieu lui avait confiée? Nul sentiment d'orgueil n'a d'accès dans son âme. Il pu-

blie hautement qu'il n'est point Celui que tous attendent. « Je suis seulement, dit-il, la voix qui retentit dans le désert. » Quelle révélation il fait entendre aux chefs du grand conseil : Toute chair verra LE SALUT DE DIEU ; c'est-à-dire : Tout homme va voir le Sauveur envoyé de Dieu ! Ce Sauveur est déjà parmi vous, quoique vous l'ignoriez. Je suis son précurseur, je le précède ; mais il existe avant moi, dans sa génération éternelle. Il est plus grand que moi ; je ne suis pas digne de remplir à son égard l'humble ministère des esclaves, et de délier la courroie de sa chaussure !

En employant cette expression, Jean faisait allusion à une pratique connue de tout le monde. Chez les Hébreux, lorsqu'on vendait un esclave, celui-ci déliait, puis attachait la chaussure de son nouveau maître : c'était le symbole de sa servitude et de sa soumission. Au moment où le maître se mettait à table, l'esclave lui ôtait ses chaussures, qu'il lui remettait après le repas. Les paroles de Jean étaient encore entendues des Juifs dans un autre sens. C'était une allusion, non moins naturelle que la première, à l'attente des Israélites. Ceux-ci

espéraient bientôt s'asseoir au banquet mystique du Messie, après la restauration du royaume de Dieu.

V

Le lendemain, Jean rendit un nouveau témoignage à la divinité de Jésus-Christ et à sa qualité de Messie. Jésus, revenant du désert, passait sur les rives du Jourdain, quarante jours après son baptême. Le Précurseur était accompagné de deux disciples, qui lui servaient de témoins dans l'administration du baptême. C'était sans doute vers le soir, au moment où s'offrait le sacrifice dans le temple de Jérusalem. En apercevant Jésus qui s'avançait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu ; voici celui qui enlève le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : Après moi est venu un homme qui existait avant moi, et qui a précédé ma naissance. Je ne le connaissais pas moi-même ; mais j'ai reçu ordre de venir baptiser dans l'eau, afin qu'il fût manifesté au milieu d'Israël. Celui qui m'a donné mission m'a dit : L'homme

sur qui tu verras descendre et se reposer l'Esprit, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint. Or j'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous la forme d'une colombe, et demeurer en lui. J'ai vu, et j'atteste que cet homme est le Fils de Dieu. »

VI

Le jour suivant, Jésus parut encore au même lieu. Dès que Jean le vit, il répéta les mêmes paroles que la veille : « Voici l'Agneau de Dieu. » A ces mots, les deux disciples de Jean qui se trouvaient présents abandonnèrent leur maître, et s'attachèrent à Jésus. Celui-ci se détourna, et, remarquant qu'ils le suivaient, il leur dit : « Que cherchez-vous? — Maître, répondirent-ils, où demeurez-vous? — Venez, et voyez, leur dit Jésus. » Ils allèrent, et restèrent ce jour-là avec lui. Ces deux disciples se nommaient Jean et André.

C'étaient deux pêcheurs de Galilée, à l'âme pleine de foi et d'énergie, qui s'étaient attachés au nouveau prédicateur. Dès qu'ils con-

nurent le Messie, ils n'hésitèrent pas un instant à le suivre. Ce furent les deux premiers disciples de Jésus-Christ.

André alla aussitôt chercher Simon, son frère, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Il le conduisit vers Jésus, qui le choisit sur-le-champ d'un choix de prédilection. « Désormais, dit-il, Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Ce changement de nom est mystérieux. Simon reçoit le nom de *Pierre,* ou de *Rocher,* parce qu'il est destiné à devenir la pierre fondamentale de l'Église, le prince des apôtres, le chef des croyants. A partir de ce moment, l'Évangéliste le placera toujours en tête du collége apostolique. Quand saint Matthieu fait l'énumération des apôtres, il dit que Pierre est *le premier*. Chaque mot de l'Écriture, selon le sentiment d'Origène, est littéralement vrai, et d'une signification aussi étendue que profonde. Cette primauté, reconnue constamment par l'antiquité ecclésiastique, n'a été niée que des schismatiques et des hérétiques.

Depuis que le vrai Docteur en Israël a été

nommé par les deux premiers disciples de ce titre, qui lui convient essentiellement, les autres disciples ne tarderont pas à être appelés. Le lendemain de la vocation de Pierre, Jésus, se disposant à retourner en Galilée, rencontra Philippe, et lui dit : « Suis-moi. » Avant de quitter la vallée du Jourdain, celui-ci courut vers un de ses amis, Nathanaël, qui se tenait à l'écart, priant avec ferveur, dans l'attente du Messie. Philippe lui annonce la bonne nouvelle, sans autre préparation. « Nous avons trouvé, dit-il, celui dont Moïse et les prophètes ont écrit : c'est Jésus de Nazareth. »

Nathanaël répondit : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? — Viens et vois, » répliqua Philippe.

En le voyant, Jésus dit : « Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a nul déguisement. » Nathanaël, étonné, lui demanda comment il le connaissait. Entendant manifester les pensées secrètes qui occupaient son esprit sous le figuier où Philippe le trouva, il s'écria, avec un élan de foi admirable : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël. »

Ce personnage vénérable, auquel le Sau-

veur lui-même rend un si beau témoignage, ne reparaît plus dans l'Évangile sous le nom de Nathanaël. Il était originaire de Cana en Galilée, et pêcheur de profession. La plupart des commentateurs croient qu'il n'est pas autre que Barthélemi : ce dernier mot, en effet, n'est pas un nom propre d'homme ; il signifie, dans la langue parlée alors en Judée, *fils de Ptolémée*. Il est probable qu'il s'appelait Nathanaël Bar-Thélemi, comme saint Pierre se nommait Simon Bar-Jona. On a remarqué que les évangélistes placent toujours le nom de Barthélemi à la suite de celui de Philippe, ami de Nathanaël.

VII

Trois jours après le retour de Jésus en Galilée, on célébrait à Cana, bourgade voisine de Nazareth, des noces auxquelles Marie, sa mère, assistait ; il y fut également invité, avec ses disciples. La cérémonie et les fêtes du mariage étaient très-solennelles chez les Juifs. C'était une occasion de réjouissances pour les

familles, et les jeunes époux ne manquaient pas d'y appeler leurs parents et leurs amis. Rien n'avait été laissé à l'arbitraire dans cette occasion importante. Le mariage avait lieu le mercredi, si la fiancée était vierge, et le jeudi, si elle était veuve. Les festins et les réjouissances duraient sept jours. Avant la fin des sept jours, les époux de Cana n'avaient plus de vin. Craignant de les voir humiliés devant leurs convives, Marie, toujours compatissante aux besoins des autres, dit à son fils, en lui suggérant de venir à leur secours : « Ils n'ont plus de vin. » Marie connaissait la charité et la toute-puissance de son divin fils. Elle ne douta point que sa requête ne fût exaucée, quoique Jésus lui eût répondu : « Femme, qu'est-ce que cela vous fait, à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Elle ordonna aux serviteurs d'exécuter tout ce que Jésus leur commanderait.

Il y avait dans la maison six grands vases en pierre ou en terre cuite, servant aux ablutions, si fréquentes chez les Juifs; chacun pouvait contenir deux à trois mesures d'eau. Cette mesure, *metreta*, empruntée des Grecs,

était plus grande d'un tiers que l'amphore romaine : elle avait en longueur, en largeur et en hauteur, seize pouces du pied romain. Condescendant au vœu de sa mère, Jésus dit aux serviteurs : « Emplissez ces vases d'eau ; » et ils les emplirent jusqu'aux bords. « Versez maintenant, continua-t-il, et portez-en au maître de la table. » Celui-ci, en ayant goûté, fut très-surpris. Il fit part de son étonnement au jeune époux, lui reprochant de ne s'être pas conformé à la coutume en vertu de laquelle on servait d'abord le meilleur vin et l'on gardait le médiocre pour la fin. Les habitudes des anciens étaient différentes des nôtres sous ce rapport ; ils prolongeaient souvent leurs festins outre mesure, et offraient en commençant leurs vins les plus délicats, avant que le palais des convives fût blasé. Les vins de Galilée, rares aujourd'hui, sont excellents ; les coteaux plantés de vignes sont exposés aux rayons d'un soleil ardent. On pourrait les comparer aux vins d'or du Liban, encore estimés de nos jours. Leur seul défaut est d'être trop violents : aussi les Juifs avaient-ils l'usage de les mêler d'eau avant de les verser à table. De là cette

expression, si souvent répétée dans nos saints livres : « Mes amis, buvez le vin que j'ai mêlé pour vous. » En Judée, et dans tout l'Orient, on conserve le vin dans des cruches de terre, ou dans des outres de peau de chèvre enduites de résine à l'intérieur. Ce mode primitif et imparfait de conservation communique à la liqueur un goût amer et une odeur forte. Les convives de Cana durent être tous agréablement surpris en goûtant du vin délicieux qu'on leur offrait. Le maître du festin en ignorait l'origine ; mais, remarque le narrateur, les serviteurs qui avaient puisé l'eau la connaissaient bien.

Jésus commença par ce miracle à manifester sa puissance. Ses disciples crurent en lui : c'était le but qu'il se proposait. Quelques auteurs ont pensé que Susanne, que nous rencontrerons plus tard dans la société du Sauveur avec d'autres pieuses femmes, est la fiancée de Cana. Quant à l'époque où s'opéra le miracle de la conversion de l'eau en vin, il eut lieu cinquante jours environ après le baptême de Jésus.

Le premier miracle que Jésus-Christ fit en

public est dû à l'intercession de Marie. Nous nous contentons de noter ici ce fait, si consolant pour la piété catholique.

De Cana Jésus se rendit à Capharnaüm, avec sa mère, ses cousins germains, que, suivant une coutume orientale, l'Écriture appelle ses frères. C'étaient Jacques, Joseph, Jude et Simon, fils de Marie, femme de Cléophas, et belle-sœur de la sainte Vierge. Capharnaüm, ville considérable et bien bâtie, était située au milieu d'un pays fertile, aux confins des terres données aux tribus de Zabulon et de Nephthali. Elle était près du lac de Génésareth, et les riches Galiléens y avaient leurs maisons de plaisance, où ils venaient respirer la fraîcheur durant les chaleurs de l'été. L'historien Josèphe nous a laissé de cette partie de la Galilée un tableau ravissant. Là, entre les maisons de campagne et au milieu de jardins enchantés, croissaient le noyer, le palmier, le mûrier, le figuier, le grenadier et l'olivier. La nature y réunit les productions du Nord et celles du Midi. Les myrtes, les amandiers, les citronniers, les orangers, les pistachiers, y formaient une forêt où l'air était embaumé du

parfum des fleurs, et où se récoltaient les fruits les plus savoureux. Les raisins y parvenaient à une grosseur extraordinaire. Telles étaient la douceur et l'égalité de la température, que les fruits s'y conservaient sans altération jusqu'à la saison suivante. Aujourd'hui les voyageurs que la dévotion attire sur les ruines de Capharnaüm, et qui visitent les rives désolées de la mer de Tibériade, admirent encore la fécondité du sol, malgré les révolutions qui l'ont bouleversé si profondément.

C'est dans ce pays charmant que l'Homme-Dieu établit son séjour pendant les années de sa vie publique. Il était plus en sûreté à Capharnaüm qu'en toute autre province de la Judée. Une barque, en quelques instants, pouvait le transporter de l'autre côté du lac, et, en traversant le Jourdain, il se trouvait en Syrie. Il lui suffisait de passer une montagne pour être en Phénicie, dans le pays de Tyr et de Sidon. En outre, cette ville était alors la demeure de saint Pierre, et la tradition rapporte que Jésus-Christ habita dans la maison de cet apôtre.

LIVRE III

I

Jésus ne fit pas alors un long séjour à Capharnaüm. La fête de Pâque était proche. C'était la solennité par excellence chez les Hébreux. De tous les coins du monde, les enfants d'Abraham s'assemblaient à Jérusalem, dans le temple unique où le sacrifice fût offert au vrai Dieu. Jésus choisit cette fête, établie en mémoire de la délivrance de la servitude d'Égypte, pour annoncer à tous que le temps était venu où Dieu allait délivrer son peuple d'une servitude plus affreuse que la première. Ici fut inaugurée la prédication évangélique, au milieu d'une multitude innom-

brable. Dès lors se multiplient les prodiges; la vertu de Dieu éclate à chaque instant. La nouvelle doctrine se propage, les témoignages deviendront de jour en jour plus frappants, la vérité étendra de plus en plus son doux empire; mais la haine va jeter en même temps ses premières racines, jusqu'au moment où elle portera des fruits de mort.

A la suite des désordres occasionnés par les dernières guerres, le respect pour les lois et les pratiques religieuses avait sensiblement diminué. L'esprit étranger s'était infiltré dans plusieurs classes de la nation juive : l'amour de l'argent et la soif des plaisirs attestaient l'influence évidente des doctrines païennes. En même temps que les mœurs, on voit alors baisser les caractères. Jadis les Israélites entouraient le temple de Jérusalem d'une vénération profonde, et une sorte de terreur religieuse en éloignait l'exercice de certaines professions. Maintenant on y voit des boutiques et des échoppes presque adossées aux murailles du sanctuaire. Les changeurs de monnaies avaient établi leurs comptoirs vis-à-vis des portes du vestibule des Juifs. Ils chan-

geaient, moyennant une retenue plus ou moins considérable à leur profit, les monnaies grecques, romaines et autres, soit pour la commodité des acheteurs, soit pour procurer aux étrangers le demi-sicle d'argent que tous les Juifs payaient annuellement pour l'entretien du culte divin. L'usure s'était vite introduite dans ces banques de bas étage; aussi le métier de changeur était-il fortement décrié, de même que la charge de collecteur d'impôts.

Sous le règne d'Hérode, prince sans conscience, toujours prêt à sacrifier les intérêts de la religion à ceux de son ambition, un courtisan en faveur entreprit d'établir dans les portiques du temple un marché, où il faisait vendre des bœufs, des brebis, et tous les animaux propres aux sacrifices; ce négoce lui procura de grandes richesses. Les lévites se plaignaient de voir un tel trafic déshonorer le lieu saint; les cris des animaux retentissaient jusque dans le sanctuaire. On ne prêta aucune attention à leurs réclamations; les abords du temple, les parvis, les portiques, les premières enceintes réservées, l'intérieur même du temple, se transformèrent en un marché

public, où l'on étalait toutes les productions du monde. Nous n'osons ajouter ici que les galeries du plus auguste sanctuaire furent envahies par le libertinage, et servirent à un trafic infâme.

A la vue de cette profanation, Jésus se fait un fouet avec des cordes, chasse les marchands, pousse au dehors les bœufs et les brebis, renverse les tables et l'argent des changeurs, abat les siéges des vendeurs de colombes, en criant : « Emportez tout cela d'ici; ma maison doit être une maison de prière, et vous en faites une maison de trafic! »

Tel fut le trouble qui s'empara de la foule, que personne ne songea à lui opposer la moindre résistance. Tous étaient convaincus de leur culpabilité; en outre, dit saint Jérôme, une majesté souveraine et divine rayonnait dans les traits de Jésus.

Quelques-uns cependant, plus hardis que les autres, prirent courage, et lui dirent : « De quelle autorité agissez-vous? A quel signe devons-nous vous reconnaître? »

Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. »

A cette parole, les Juifs branlèrent la tête, en s'écriant : « Que voulez-vous dire ? On a travaillé quarante-six ans à la construction de ce temple, et vous pourriez le rétablir en trois jours ! »

Le Sauveur faisait allusion à sa mort et à sa résurrection. Les disciples le comprirent clairement plus tard, et cette prédiction, lorsqu'ils la virent réalisée, affermit leur foi. Cette parole mémorable fut prononcée le jour même où, trois ans après, il ressuscita d'entre les morts.

Il est à remarquer que l'abus contre lequel Jésus s'éleva si vivement ne se renouvela pas durant trois ans. Le grand conseil des prêtres déploya sans doute plus d'énergie, et ne laissa plus de sitôt les marchands s'approcher du temple.

II

Pendant tout le temps des solennités pascales, qui duraient huit jours, Jésus resta à Jérusalem, prêchant au peuple, et confirmant sa doctrine de l'autorité des miracles. Témoins

de ces prodiges, qui surpassent la puissance humaine et doivent être regardés comme l'œuvre de Dieu, beaucoup crurent à sa parole, et reconnurent sa mission.

Frappé, comme tout le monde, de l'éclat de ces merveilles, un pharisien nommé Nicodème, homme riche et puissant, membre du grand conseil des Juifs et docteur de la loi, vint trouver Jésus afin de se faire mieux instruire. A cause de l'envie des Juifs et par crainte du sanhédrin, dont il connaissait bien les sentiments, il fit cette démarche durant la nuit. « Maître, dit-il, nous savons que vous êtes le Docteur envoyé de Dieu; car personne ne peut opérer les signes que nous voyons, si Dieu n'est avec lui. »

Jésus lui manifeste alors les principaux mystères de la religion qui va succéder à la loi mosaïque : la renaissance spirituelle par le baptême, la rédemption par le Fils de Dieu, la pratique des bonnes œuvres.

Aveuglé par les préjugés de sa nation et l'orgueil de la secte à laquelle il appartient, Nicodème ne comprend rien à la révélation qui lui est faite. Il prend les paroles de Jésus

à la lettre, et il demande comment un vieillard avancé en âge, ayant déjà, pour ainsi dire, épuisé la vie, peut naître une seconde fois. « Comment, dit-il, peut-il rentrer dans le sein maternel? » Jésus a pitié de cette intelligence droite, mais remplie d'idées charnelles. « En vérité, lui répond-il aussitôt, personne, à moins qu'il n'ait une nouvelle naissance dans l'eau et l'Esprit-Saint, n'entrera dans le royaume des cieux. »

Le Sauveur ne pouvait enseigner d'une manière plus formelle la nécessité d'une régénération spirituelle, dont le baptême de la nouvelle alliance est le principe et le symbole. De même que, sous l'empire de l'ancienne loi, la circoncision imprime dans la chair le signe de l'alliance avec Dieu, ainsi, sous la loi de grâce, le baptême dans l'eau et dans l'Esprit est la condition essentielle pour rendre l'homme héritier des promesses, et l'introduire dans le royaume spirituel de Jésus-Christ.

Voilà un dogme précis. Il servira de signe aux vrais enfants de Dieu jusqu'à la fin des siècles. Comment reconnaîtra-t-on cette régénération opérée au moyen d'un signe sensible,

mais grâce surtout à un principe invisible? Par les œuvres. « Ce qui naît du Saint-Esprit est esprit », dit le Sauveur.

Le pharisien, étonné, ne saisit pas le sens profond de cette doctrine. « Comment cela se peut-il faire? » réplique-t-il avec embarras. A ce moment, Jésus soulève le voile des mystères. Il révèle son origine divine et le grand mystère de l'Incarnation. Cette doctrine vient du ciel; mais « AUCUN HOMME N'A ÉTÉ AU CIEL, SINON CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, LE FILS DE L'HOMME, QUI EST DESCENDU DU CIEL. » En sa qualité de Verbe et de seconde personne de la Trinité, le Fils est toujours au ciel, bien que par un prodige d'amour et d'humilité il ait consenti à devenir le Fils de l'homme dans le sein virginal de Marie. Si le Christ a voulu quitter les splendeurs du ciel et descendre sur cette terre de mort, c'est pour éclairer les hommes, et leur montrer le chemin qui conduit à la vie.

Jésus continue; il va dévoiler d'autres abaissements de la Divinité plus extraordinaires encore. Le serpent d'airain, élevé par Moïse au milieu du désert, était la figure de la rédemp-

tion par la croix. « De même que Moïse, dit le Sauveur, éleva le serpent dans le désert, ainsi le Fils de l'homme doit être élevé; afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il possède la vie éternelle. » Dieu a aimé le monde d'un amour assez fort pour lui donner son Fils unique. S'il envoie son Fils dans le monde, ce n'est pas pour condamner le monde, mais pour le sauver. Celui qui croit en lui ne sera pas jugé.

Quels seront ceux qui subiront le jugement? Les aveugles volontaires qui refuseront de reconnaître la divinité de Celui qui est la lumière du monde; préférant les ténèbres à la lumière, et se livrant aux œuvres de ténèbres.

Quel sublime enseignement! Depuis cet entretien, Nicodème resta disciple de Jésus. L'Évangile ne nous fait pas connaître autre chose touchant sa personne. La tradition des Juifs nous apprend qu'outre son nom grec il portait celui de Bonai-ben-Gorion; qu'il était prêtre, et jouissait d'une grande fortune. Telle était son opulence, s'il faut l'en croire, que, se rendant à la synagogue, il faisait étendre sur le pavé des tapis précieux, dont les pauvres

s'emparaient ensuite. Sa famille, originaire de Jéricho, était d'une race illustre et ancienne.

III

Plusieurs auteurs racontent que Judas Iscariote se réunit à la compagnie du Sauveur durant son voyage à Jérusalem, et qu'à partir de cette époque ce disciple, dont la lâche trahison devait attacher à son nom une tache ineffaçable, continua de le suivre dans toutes ses courses évangéliques. Judas, fils de Simon, emprunta son surnom au pays de sa naissance. Karioth était une petite ville de la tribu de Juda, située sur les rives occidentales de la mer Morte, non loin des ruines de la cité maudite de Gomorrhe. Josèphe en fait mention dans ses Antiquités judaïques. Une autre bourgade du même nom s'élevait dans le pays de Moab, sur le bord oriental de l'étang du Dragon; les prophètes Jérémie et Amos en ont parlé. Les commentateurs, recherchant la signification littérale du nom d'Iscariote, y ont trouvé un présage funeste pour celui qui le

portait : on peut le traduire par *l'homme de l'usure, du mensonge, le traître.*

La pratique de l'aumône est recommandée dans l'ancienne loi; Jésus-Christ en fit un devoir sous la nouvelle, et il joignit l'exemple au précepte. Judas fut établi le dispensateur des aumônes, et l'économe de la petite communauté réunie autour du Sauveur : il portait la bourse. Cette fonction était honorable, et toute de confiance. L'âme basse du Juif y trouva une épreuve au-dessus de ses forces, et une occasion de chute. D'avare qu'il était, Judas devint voleur, et la cupidité le conduisit au plus noir des forfaits; il vendit son maître !

IV

Au sortir de Jérusalem, Jésus se mit à parcourir la Judée, et ses disciples, qui l'accompagnaient, administraient le baptême en son nom. Jean-Baptiste se trouvait alors à Aënon, près de Salim, continuant à prêcher la pénitence. L'Évangéliste fait observer que le prophète avait choisi ce lieu, sur la rive droite

du Jourdain, *parce que l'eau y était profonde.* Ne pourrait-on pas conclure de cette remarque, avec quelques commentateurs, que Jean donnait le baptême par immersion, et que les disciples de Jésus agissaient autrement, c'est-à-dire baptisaient par infusion, comme l'Église latine le fait aujourd'hui, ce qui leur permettait de baptiser en tous lieux indistinctement? Telle était l'efficacité des prédications du Sauveur, que la foule se pressait derrière lui, et accourait à son baptême. Les disciples de Jean s'en inquiétaient. « Voilà, dirent-ils à leur maître, que celui auquel vous avez rendu témoignage au delà du Jourdain baptise lui-même, et tout le monde court à lui. » Jean répondit : « Vous n'avez pas oublié que je lui ai rendu témoignage. Je ne suis pas le Christ. Ma joie et ma mission sont remplies ; il faut maintenant qu'il croisse, et que je diminue. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. L'envoyé de Dieu annonce les paroles de Dieu ; car Dieu lui communique son Esprit sans mesure. Le Père aime le Fils, et il a mis toutes choses en sa main. Celui qui croit dans le Fils a la vie éternelle : tandis que celui

qui refuse de croire n'aura pas la vie, mais sera justement atteint de l'indignation de Dieu. »

Nous venons d'entendre un nouveau témoignage du Précurseur à l'égard du Messie, non moins frappant que les autres. Jean accomplit son devoir avec fidélité. Quoiqu'il ne soit point cette fois en présence de Jésus, il n'hésite pas à le proclamer Fils de Dieu, l'envoyé de Dieu. Jadis le Seigneur accorda les dons de l'Esprit-Saint aux prophètes suivant une certaine mesure. L'Homme-Dieu a reçu la plénitude de l'Esprit; en lui l'effusion de l'Esprit est sans mesure.

Si les disciples de Jean sont inquiets et même jaloux en voyant la multitude se précipiter sur les pas de Jésus, leur maître reste inaccessible à tout sentiment de faiblesse. Il n'ignore pas que Jésus doit être glorifié, lorsque lui-même doit demeurer dans l'humilité du second rang. Il publie sa joie d'avoir entendu la voix de l'Époux, employant ici une comparaison empruntée aux mœurs juives. Le Christ est l'époux mystique de l'Église; Jean est le paranymphe et l'ami de

l'Époux. Son rôle est fini; celui du Messie reçoit son accomplissement.

V

Jésus ayant appris que les pharisiens avaient entendu dire qu'il avait un plus grand nombre de disciples que Jean et qu'il baptisait plus que ce dernier, quoiqu'il n'administrât pas lui-même le baptême, ses disciples le faisant en sa place et en son nom, quitta la Judée pour retourner en Galilée. Connaissant les desseins perfides des Juifs et la jalousie des pharisiens, Jésus était loin d'avoir confiance en eux; il n'ignorait pas leurs intentions. Mais, comme il venait seulement d'inaugurer sa mission, il résolut de fuir une province où l'influence de ses ennemis était toute-puissante, et de se retirer dans un pays où il était déjà connu, pays soumis à l'autorité d'un prince qui poussait la douceur jusqu'à la faiblesse. L'historien Josèphe nous apprend que Philippe, tétrarque de Galilée, était un homme paisible et d'une modération à toute épreuve.

Un des chemins les plus fréquentés pour aller de Jérusalem en Galilée, aujourd'hui encore suivi par les pèlerins et les caravanes, passe à Sichem, que les Juifs appelaient alors Sichar; les modernes, à la suite de diverses révolutions, connaissent la même ville sous le nom de Naplouse.

C'est un pays célèbre par des souvenirs de plus d'un genre. Là se trouve le champ où dormit Jacob en route vers la Mésopotamie, où Dieu se manifesta à lui dans un songe prophétique. Le champ de Jacob fut donné à Joseph, lequel y reçut la sépulture, suivant sa demande. Ses descendants, en quittant l'Égypte, apportèrent ses ossements dans la terre promise, et les ensevelirent dans une caverne, où ils reposent depuis près de trente-quatre siècles, entourés de la vénération des Juifs, des chrétiens et des Arabes.

Après la ruine de Samarie, capitale du royaume d'Israël, par Salmanasar, roi de Babylone, Sichem devint la ville principale de la province de Samarie. Située entre le mont Hébal et le mont Garizim, cette cité était le centre de la secte des Samaritains,

qui, après tant d'années, tant de révolutions, tant de désastres, y conservent toujours les espérances de leur religion à demi éteinte. Sichem était à peu près à moitié chemin de Jérusalem à Nazareth. Les Juifs, afin de ne point communiquer avec les Samaritains, se gardaient bien d'entrer dans la ville; ils s'arrêtaient dans la campagne, où ils dressaient leurs tentes pour passer la nuit. Maintenant encore les haines religieuses ne sont pas calmées dans cette contrée, et les pèlerins venus d'Europe, mal vus et mal reçus à Naplouse, aiment mieux se reposer sous les arbres du voisinage que de s'aventurer au milieu des rues de cette ville inhospitalière.

Les habitants de Sichem descendaient d'une colonie assyrienne envoyée par Salmanasar dans cette région fertile, que les malheurs de la guerre semblaient avoir condamnée à l'abandon et à la stérilité. Ces étrangers avaient été instruits dans la loi de Moïse; mais ils ne reconnaissaient que les cinq livres du législateur des Juifs, ou le Pentateuque, et ils avaient érigé sur le mont Garizim un temple où ils offraient des sacrifices, au lieu

d'aller à Jérusalem, le seul endroit du monde, selon la loi des Juifs, où il fût permis d'offrir des sacrifices à Dieu. Aussi la secte des Samaritains était-elle détestée des Hébreux, d'autant plus qu'ils avaient admis dans leur culte et leurs habitudes quantité de coutumes superstitieuses empruntées à la religion des Chaldéens idolâtres. Il faut ajouter que les Samaritains rendaient aux Juifs haine pour haine; leur funeste rivalité éclata en mainte circonstance, et occasionna les plus grands malheurs. Aux yeux des Juifs attachés à la loi, les Samaritains étaient excommuniés. Aucune relation légale ne pouvait exister entre les deux peuples. Les Juifs n'admettaient pas en justice le témoignage des Samaritains; ils réprouvaient tout mariage contracté avec ceux-ci; ils repoussaient leurs offrandes, et, quoiqu'on accueillît à Jérusalem les présents des païens eux-mêmes, on rejetait avec horreur les dons qu'ils présentaient. Ajoutons que les Samaritains savaient bien se venger du mépris que les Juifs leur témoignaient. Ils ne laissaient jamais passer une occasion favorable sans leur faire subir toutes sortes

d'avanies. Il suffit d'ouvrir l'histoire des Israélites pour découvrir les tristes effets de cette hostilité permanente.

Lorsque Jésus, après l'expiration des fêtes, reprit le chemin de la Galilée, les chaleurs de l'été commençaient à se faire sentir. Chacun sait combien en Orient les chaleurs sont pénibles. Après une marche fatigante, Jésus, accompagné de ses disciples, arriva, vers midi, près du puits de Jacob, à un kilomètre environ de Sichem. Les disciples étaient allés chercher des vivres; le Sauveur s'assit en les attendant. Une femme vint de la ville puiser de l'eau à ce puits. Jésus n'hésite pas à adresser la parole à la Samaritaine; il savait que le temps était venu de rompre avec les préjugés et les antipathies judaïques. La religion qu'il vient inaugurer sur la terre n'est pas nationale et exclusive. Le moment est accompli où, selon la prophétie de Malachie, *une oblation pure pourra être offerte en tout pays du monde*. Jésus lui dit : « Femme, donnez-moi à boire. » Étonnée, la Samaritaine lui répond : « Comment me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine, vous

qui êtes Juif? Les Juifs n'ont aucune communication avec les Samaritains. »

Si le Sauveur a voulu engager un entretien avec cette femme de Samarie, il a un but plus élevé que ses premières paroles ne le font supposer. Il a soif surtout de la conversion des âmes. « Si vous connaissiez, dit-il, le don de Dieu; si vous saviez quel est celui qui vous demande à boire, peut-être lui en demanderiez-vous, et il vous donnerait une eau vive. »

Frappée de ces paroles et de l'accent avec lequel elles sont prononcées, la femme réplique : « Maître, vous n'avez pas avec quoi puiser; comment pourriez-vous avoir de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits où il s'est désaltéré, lui et ses fils, où il a puisé de quoi rafraîchir ses troupeaux? »

Jésus reprend: « Celui qui boit de l'eau de ce puits aura encore soif; mais quiconque boit de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle. »

Peu à peu le Sauveur élève les pensées de la Samaritaine. Il lui promet une source de bénédiction dont les effets ne sont pas de courte durée, mais doivent se prolonger jusque dans l'éternité. La Samaritaine n'a pas encore les yeux ouverts; elle ne saurait penser à autre chose qu'aux besoins de la vie terrestre, plongée qu'elle est dans les habitudes d'une vie toute sensuelle. « Seigneur, dit-elle, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif, et que je ne sois pas obligée à l'avenir d'en venir puiser ici. »

C'était, en effet, une grande fatigue pou cette femme de venir à plusieurs reprises chaque jour, à un puits situé à un quar d'heure de distance de la ville. La conver sation qui vient d'avoir lieu entre une femm pécheresse et l'auteur de toute sainteté n'e que le prélude à une manifestation plus écla tante, et à une explosion de la divine misé ricorde. « Allez, lui dit Jésus; appelez votr mari, et revenez ici. » A cette parole, q éclate comme un reproche, la femme, co fuse, répond : « Je n'ai point de mari. — C'e vrai, réplique Jésus, vous avez raison de di

que vous n'avez pas de mari; car vous en avez eu cinq, et l'homme avec lequel vous vivez à présent n'est pas votre mari. »

A ces mots, la Samaritaine est saisie d'effroi. Le mariage alors n'était pas très-respecté chez les Juifs; il l'était encore moins chez les Samaritains et chez les infidèles. Le divorce était devenu si facile et si fréquent, que le relâchement des mœurs était à son comble. Il n'était pas rare de rencontrer des personnes qui avaient fait usage cinq ou six fois de cette déplorable facilité, et l'histoire nous apprend que la polygamie n'était pas un remède à cette plaie honteuse. Voyant sa conduite dévoilée, la Samaritaine s'écrie : « Seigneur, vous êtes un prophète! » En effet, un des caractères reconnus du Messie attendu était de découvrir les pensées les plus secrètes, et de pénétrer jusque dans les replis les plus cachés des consciences. La Samaritaine cherche alors à forcer le Prophète de s'expliquer sur les divisions profondes qui séparent les Juifs des Samaritains. « Nos pères, dit-elle, ont sacrifié sur cette montagne (elle désigne le mont Garizim), et vous autres Juifs vous dites

que Jérusalem est l'unique lieu où il faille sacrifier. »

Ayant pitié de cette femme, Jésus lui dit : « Vous ignorez quel est le motif et le but de vos prières ; mais nous, nous le savons ; car le salut vient des Juifs. Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez Dieu le Père ni sur le Garizim, ni à Jérusalem. Oui, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : ce sont là les seuls adorateurs qui conviennent à Dieu. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent le doivent adorer en esprit et en vérité.

— Je sais, répond la femme, que le Messie, qui s'appelle Christ, doit venir ; et, lorsqu'il viendra, il nous apprendra toutes choses. » Le moment de la manifestation était arrivé : « C'EST MOI, lui dit Jésus, MOI QUI VOUS PARLE, QUI SUIS LE MESSIE. »

En ce moment les disciples rejoignent leur maître. Ils sont surpris de le voir parler avec une femme ; mais aucun n'ose lui adresser de question à ce sujet.

Les siècles chrétiens comprirent sans peine

la conduite de Jésus. Les Juifs, sous un vain prétexte de dignité personnelle, refusaient d'adresser la parole en public à aucune femme, et beaucoup d'entre eux, même à l'intérieur de leurs maisons, traitaient leur épouse avec hauteur et une sorte de mépris. Partout en Orient la femme a été humiliée; aussi la reconnaissance donna-t-elle naissance plus tard, à l'endroit où Jésus causait familièrement avec la Samaritaine, à un monastère de pieuses filles, occupées à célébrer jour et nuit les louanges de Celui qui a rendu à la femme chrétienne sa véritable dignité. Aujourd'hui, dans ce même pays de Samarie, où les familles chrétiennes sont rares, où la compagne de l'homme est dégradée par la jalousie fanatique des Juifs, des Arabes et des Turcs, on découvre encore, près du puits de Jacob, à la porte de Naplouse, les débris du monument érigé sous les douces influences de la morale évangélique.

La femme alors laisse là sa cruche, et retourne en hâte à la ville raconter ce qui vient de lui arriver. A tous ceux qu'elle rencontre, elle dit : « Venez voir un homme qui m'a dit

tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point l
Messie? »

Cette femme était fort connue à Sichen
Entendant ces paroles, et frappés de l'ét
extraordinaire dans lequel elle se trouvai
beaucoup d'habitants de Sichem coururе
vers le puits de Jacob.

Les disciples cependant priaient Jésus d
prendre de la nourriture; mais il leur dit
« J'ai une nourriture que vous ne connaiss
pas. » Les disciples se demandaient entre e
si quelqu'un lui avait apporté à manger. Jés
reprit: « Ma nourriture est de faire la volon
de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir s
œuvre. » Apercevant les Sichémites qui appı
chaient, il ajouta, en les désignant: « Lev
les yeux, et voyez les champs qui déjà bl
chissent pour la moisson. Préparez-vous dc
au travail, et vous recevrez votre salai
Dans la moisson dont je vous parle, on récc
pour l'éternité, en sorte que celui qui sè
se réjouira avec celui qui moissonne. Ici s'
plique le proverbe: *Autre est le semeur, au*
le moissonneur; je vous ai envoyés moisson
dans des champs que vous n'avez pas cultivé

Dès que les habitants de Sichem se furent approchés du Sauveur, ils le prièrent de rester chez eux. Plusieurs crurent en lui, sur le témoignage de la femme affirmant qu'*il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait*. Le Sauveur ne refusa pas de condescendre à leur désir; il demeura chez eux deux jours entiers. Après avoir entendu ses prédications, beaucoup crurent en lui, et dirent à la femme : « Ce n'est plus sur ta parole que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Christ, le Sauveur du monde. »

Ainsi nous voyons Jésus constamment occupé de la grande œuvre du salut des hommes. Dès l'âge de douze ans, il commence à Jérusalem la mission que son Père lui a confiée. Au début de sa vie publique, il prêche en Galilée; il reparaît à Jérusalem et sur les bords du Jourdain. Sa parole est pleine de puissance, et les miracles en augmentent l'autorité. Après la Judée, il ne dédaigne pas de s'adresser à la Samarie; bientôt il parcourra les environs de Tyr et de Sidon, et les campagnes de la Galilée des Gentils. *La moisson blanchit; la récolte est prête.*

Les disciples, accablés de fatigue et
faim, s'occupaient uniquement de la nour
ture du corps, sans rien comprendre enc
à cette nourriture céleste qui consiste à fa
la volonté de Dieu. Comme le Maître les
struit doucement, et ouvre leur intelligen
Il leur fait lever les yeux de la moisson t
restre vers la récolte spirituelle. Les prophè
et Jean-Baptiste ont semé, les apôtres fer
la récolte, et la joie sera grande parmi
serviteurs qui auront semé et ceux qui mo
sonneront. Quelle belle image des prédicati
apostoliques, et des fruits qu'elles doiv
produire : les épis jaunissants n'attendent p
que la faucille du moissonneur; les ger
vont être liées, et placées dans les greni
du père de famille !

VI

Après avoir séjourné deux jours à Sich
Jésus revint en Galilée, prêchant parto
« Les temps sont accomplis; le royaume
Dieu est proche; faites pénitence, et cro

à l'Évangile. » La population était très-émue au souvenir des événements qui venaient de se passer à Jérusalem. La réputation de Jésus se répandait de tous côtés, et le bruit de ses miracles le faisait regarder comme un prophète.

Jésus se rendit d'abord à Nazareth, où il avait été élevé, et où il avait passé sa jeunesse au milieu de ses parents et de ses connaissances. Il était accompagné de ses disciples. Lorsque le jour du sabbat fut venu, Jésus vint à la synagogue, suivant une habitude d'enfance, et selon la coutume des Juifs fervents, qui s'y réunissaient pour prier en commun, et entendre l'interprétation de quelque passage de l'Écriture. A peine entré, le président de l'assemblée, gardien des livres sacrés, lui présenta le livre du prophète Isaïe. Le Sauveur ouvrit le livre à l'endroit où il est écrit : « L'esprit de Jéhova est sur moi, car il m'a consacré par son onction; il m'a envoyé prêcher la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la délivrance aux captifs, rendre la lumière aux aveugles, publier le jubilé du Seigneur, l'année de grâce et le jour de justice. »

Cette lecture achevée, il ferma le livre, remit au président, et s'assit. Selon la c tume, on ne devait jamais lire assis en publ et le commentaire du texte ne se faisait debout. L'assemblée était dans l'attente, tous avaient les yeux fixés sur Jésus. C'é la première fois qu'il allait prendre la pa en public comme *docteur de la loi* et *ma en Israël.* « Aujourd'hui même, dit-il à compatriotes, ce que vous venez d'enten a été accompli. »

Comme il développait cette pensée, t étaient dans l'étonnement. Les paroles sortaient de sa bouche les ravissaient d' miration. Chacun disait : « Comment sa les lettres sans les avoir apprises? N'es pas le fils de Joseph? Sa mère ne s'app t-elle pas Marie? N'est-ce pas le frère Jacques, de Joseph, de Jude et de Sim Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? »

Au premier sentiment de surprise suc promptement, comme on le voit, un senti de jalousie. A l'élévation de sa doctrine, sublimité de sa mission, les Nazaréens

posent l'humilité de sa naissance et la pauvreté de sa famille. Connaissant ce qui se passe en leur cœur, Jésus leur dit : « Nul prophète n'est bien accueilli dans sa patrie. Aux jours d'Élie, il y eut plusieurs veuves en Israël, lorsque le ciel resta fermé, sans pleuvoir, durant trois ans et demi, et qu'il en résulta une grande famine dans toute cette terre d'Israël; et pourtant Élie ne fut envoyé vers aucune de ces veuves, mais vers une pauvre femme de Sarepta, dans le pays de Sidon. Et, du temps du prophète Élisée, les lépreux étaient nombreux au pays d'Israël; aucun cependant de ces lépreux ne fut guéri, mais Naaman, qui était de Syrie. »

Entendant ces paroles, les Nazaréens furent enflammés de colère. Ils poussèrent Jésus hors de l'enceinte de la synagogue, et le menèrent hors de la ville, au sommet de la montagne, pour le précipiter en bas; mais Jésus passa au milieu d'eux, et s'en alla.

Le caractère de la mission évangélique se dévoile de plus en plus. Le Sauveur s'adresse d'abord aux enfants d'Abraham, *fils de la promesse*. Voyant leur incrédulité, il leur

annonce que les gentils seront mis en l
place. La conduite des deux grands prophè
qu'il vient de nommer est l'image de ce
doit arriver. La Synagogue un jour sera
prouvée, et l'Église recueillera dans son s
les enfants de la gentilité venus de tous
coins du monde.

Le pèlerin chrétien que la piété attire
jourd'hui à Nazareth, après avoir prié d
l'humble grotte de l'Annonciation, ne man
pas de visiter l'église des Arméniens, b
sur l'emplacement de la synagogue judaïq
et, en allant au haut de la montagne d
Jésus s'échappa, par sa vertu divine, d'en
les mains de ses ennemis, il fait une sta
au petit oratoire de *Notre-Dame-de-l'Eff*
construit à l'endroit où, selon la tradit
s'arrêta la sainte Vierge, en proie à la
vive frayeur pour les jours de son fils.

VII

Jésus quitte alors Nazareth; Capharn
sera le lieu ordinaire de sa résidence

comme le centre de ses courses évangéliques à travers la Galilée. En passant par le bourg de Cana, où il avait changé l'eau en vin, il récompensa la foi simple et ferme d'un officier de Capharnaüm. Celui-ci, ayant appris le retour de Jésus en Galilée, courut à sa rencontre. Il le priait avec instance de venir, et de guérir son fils, qui était sur le point de mourir. « Vous autres, disait Jésus, vous ne croyez point, à moins que vous ne soyez témoins de prodiges. » Le Sauveur ne négligeait aucune occasion favorable d'insister sur la nécessité de la foi. « Maître, reprit le père, je vous en supplie, venez avant que mon fils meure. — Allez, reprit Jésus, votre fils est plein de vie. »

A cette parole, l'officier s'en alla, rempli de confiance. Il trouva en chemin ses serviteurs accourant au-devant de lui pour lui annoncer la bonne nouvelle de la guérison de son fils. S'étant informé de l'heure à laquelle le malade s'était trouvé mieux, il apprit de ses serviteurs que la fièvre l'avait quitté la veille à la septième heure du jour : c'était précisément l'heure où Jésus lui avait dit : « Allez,

votre fils se porte bien. » L'officier crut e
Jésus, ainsi que toute sa maison. C'est le se
cond miracle que fit Jésus quand il vint
Judée en Galilée.

LIVRE IV

I

Si Jésus fixe sa demeure à Capharnaüm pendant le temps de sa prédication publique, c'est pour éviter les persécutions de ses ennemis. Rien n'était plus aisé à la puissance divine que de briser tous les obstacles, et de faire triompher en toute occasion sa mission sublime au moyen des miracles; mais les miracles ne doivent-ils pas rester une exception? Les voies ordinaires de la Providence peuvent-elles être interverties sans cesse? Jésus fera éclater sa divinité aux yeux de la multitude, en opérant quantité de prodiges; il n'a pas voulu cependant que le cours de sa vie sortît

des circonstances communes, afin de ménag la liberté humaine, et pour nous servir modèle. La vérité se montre aux homme: travers un voile, et la foi, comme la vert est une épreuve et une victoire. Jésus éclai notre intelligence de clartés assez vives po qu'elle soit à l'abri de toute incertitude, m pas assez éblouissantes pour qu'elle se so mette presque malgré elle. Dieu nous éclai abondamment; il nous accorde en outre grâce, qui incline l'esprit à recevoir la l mière; mais il exige notre coopération : prodigue ses dons, et il exige en même tem de notre part gratitude et soumission volo taire.

« Dans sa vie ordinaire, Jésus a dû suiv par choix les voies ordinaires, dit Bossu et il convenait d'autant mieux qu'il en fût ain que la vie mortelle du Sauveur devait être jamais le modèle de notre vie à tous, une leç vivante pour la vie ordinaire et pour les chr tiens de tous les siècles. »

La ville de Capharnaüm, quoique située Galilée, dépendait de la tétrarchie de Ph lippe : c'était donc un terrain plus libre q

celui qui subissait la domination du tétrarque Hérode-Antipas; plus libre surtout que la Judée, où les pharisiens exerçaient une influence considérable.

« Dans le mystère de la prédication du Sauveur, ajoute l'évêque de Meaux, il y avait des lieux, il y avait des temps à prendre, il y avait des manières, et tout était réglé par la Sagesse éternelle. »

Aujourd'hui, de la ville de Capharnaüm, que Jésus a bien voulu appeler *sa ville*, comme Nazareth, il ne reste que des débris informes. A quelques pas du rivage de la mer de Galilée, des ruines d'édifices publics, des fragments de colonnes, de rares sculptures à moitié grecques, à moitié romaines, quelques masures habitées par des Arabes fanatiques, voilà tout ce qui a survécu de cette opulente cité. Au milieu des décombres, le pèlerin, jaloux de parcourir une contrée où passa le Fils de Dieu, ne jouit d'aucune sécurité. Ici les lois ne protégent personne. Les musulmans, maîtres du pays, détestent les chrétiens, et plus d'une fois ils eurent recours aux plus odieuses violences pour éloigner les voyageurs visitant

pieusement les lieux sanctifiés par la préser du Sauveur.

II

Se promenant le long du lac de Génésare qu'on appelle aussi la mer de Galilée ou Tibériade, Jésus aperçut deux pêcheurs oc pés à jeter leurs filets : c'étaient Simon-Pie et André, son frère. Il leur dit : « Suivez-m et je vous ferai devenir pêcheurs d'homme: Sur-le-champ les deux frères laissèrent leurs filets, et se mirent à sa suite. Déjà Sauveur les avait choisis sur le bord du Jo dain, et se les était attachés; mais ils ne l' compagnaient pas habituellement.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent d autres frères, Jacques et Jean, fils de Zébéc dans une barque, où ils raccommodaient le filets en compagnie de leur père et d'ouvr mercenaires. Jésus les appela. A sa voix, abandonnèrent leur père et leurs filets, e suivirent.

Si nous ajoutons à ces noms ceux des au

apôtres, nous dirons qu'ils étaient douze, selon le nombre des tribus d'Israël. Outre les deux fils de Jean ou Jonas, Simon-Pierre et André, et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, Jésus avait dans sa compagnie trois frères, fils d'Alphée : Jacques (surnommé le Mineur, pour le distinguer du précédent), Jude et Simon. Alphée portait également le nom de Clopas ou Cléophas. Au rapport d'Hégésippe, cité par Eusèbe, il était frère ou plutôt beau-frère de saint Joseph, dont il avait épousé la sœur. C'est pour cela que ces trois disciples, cousins germains de Jésus, sont appelés *les frères du Seigneur*. D'autres auteurs soutiennent qu'ils étaient fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge; mais ces derniers écrivains, mal informés, voulaient dire que Marie, femme d'Alphée ou Cléophas, était belle-sœur de Marie, mère de Jésus [1], puisqu'il paraît constant que la Vierge fut fille unique de Joachim et d'Anne.

Jésus choisit encore Thomas, surnommé Didyme, c'est-à-dire *le jumeau* ; mais nous ne

[1] Voyez le § VIII de l'Introduction.

connaissons pas le nom de son frère; noı ignorons également le lieu de sa naissance il est probable qu'il était Galiléen, comme toı les autres, à l'exception de Judas Iscariot qui était Juif d'origine.

Les trois autres apôtres sont Matthieu, do nous raconterons plus bas la vocation, Philip et Barthélemi.

III

A peine de retour à Capharnaüm, Jé entra dans la synagogue le jour du sabbat enseignait la foule, et tous étaient dans l'a miration de sa doctrine; car il parlait a autorité, bien différent en cela des scril et des autres docteurs de la loi.

Or il y avait dans la synagogue un hom possédé de l'esprit impur. Il se mit à cri « Qu'avons-nous affaire à vous, Jésus de zareth? vous êtes venu pour nous détruire vous connais, vous êtes le Saint de Dieı Mais Jésus, le menaçant, lui dit : « Tais - et sors de cet homme. » L'esprit impur se

à agiter celui-ci d'étranges convulsions, et il sortit enfin de son corps sans lui faire aucun mal, en poussant de grands cris. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et dans leur étonnement ils se demandaient les uns aux autres : « Qu'est ceci ? quel est ce nouvel enseignement ? quelles sont cette puissance et cette vertu qui commandent aux esprits impurs et se font obéir ? »

A la vue du miracle opéré dans des circonstances aussi saisissantes, l'assemblée ne put taire son admiration. Le bruit de ce prodige se répandit promptement dans le voisinage et dans toute la Galilée. L'exercice d'un pouvoir si extraordinaire remplissait la multitude à la fois de surprise et de crainte.

IV

Il est souvent question dans notre récit des synagogues des Juifs ; c'est pourquoi il ne paraîtra pas hors de propos d'en dire ici quelques mots. Les synagogues servaient aux réunions publiques pour la prière et pour l'in-

terprétation de la loi. D'abord en petit nomb
elles furent érigées hors de l'enceinte
villes, au milieu des champs, afin de les pr
server de toute espèce de souillure et de p
fanation. Plus tard on les bâtit à l'intérie
des villes, et on se plut à les multiplier. Part
où il y avait dix hommes savants dans la l
et où cent vingt personnes pouvaient se réu
au nom de Jéhovah, on construisait une syn
gogue, et l'endroit prenait le titre de ville.
qui explique comment un territoire aussi r
serré que la Palestine était couvert d'un p
grand nombre de villes que beaucoup d'en
pires célèbres. Depuis le temps des Machabé
il n'y eut pas un village, pour ainsi dire,
n'eût une synagogue. A Jérusalem on
compta jusqu'à quatre cent soixante ou qua
cent quatre-vingts; chaque corps de mét
avait la sienne, et les étrangers mêmes
fondèrent pour ceux de leur nation.

Trois fois la semaine il y avait convocat
à la synagogue, le lundi, le jeudi et le jour
sabbat; l'assemblée de ce dernier jour é
plus solennelle que les deux autres.

La synagogue était gouvernée par dix

ciens du peuple, à la tête desquels étaient placés trois administrateurs chargés de défendre les intérêts communs et d'exercer la justice. Ils constituaient une espèce de tribunal, dont les sentences étaient fort respectées; leur juridiction embrassait les causes matrimoniales, les cas de restitution, les fautes qui méritaient la punition corporelle, les débats soulevés au sujet des limites des propriétés particulières, etc. Les assemblées de la synagogue étaient sous la direction du président, *archisynagogus,* qui récitait les prières à haute voix, et veillait à ce qu'on lût exactement la loi. Il lui appartenait d'inviter les Juifs capables de prendre la parole en public; c'était la coutume de faire cet honneur aux étrangers. Tout membre honorable de la communauté juive pouvait être appelé à expliquer la Bible, dès qu'il avait atteint sa treizième année, à plus forte raison quand il avait mérité le titre de docteur de la loi.

Le président était assisté de trois assesseurs chargés de recueillir et de distribuer les aumônes. Enfin il avait à ses ordres un messager destiné à mettre la synagogue en com-

munication avec les autres établissements
même nature. Le prince de la synagogue p(
vait donner des lettres de recommandati
aux voyageurs de distinction, ou de reconn
sance à ceux qui étaient chargés de missic
confidentielles.

Au milieu de la salle s'élevait une tribu
ou pupitre, où l'on mettait le livre dans leq
devait se faire la lecture en cérémonie. Là
plaçait l'orateur, à portée de l'auditoire. .
fond, du côté de l'orient, se dressait l'armo
où l'on déposait avec respect le livre sac
enveloppé d'étoffes précieuses.

Les femmes pouvaient entrer dans
synagogues; mais elles étaient séparées (
hommes. Elles occupaient des galeries ferm(
au moyen de rideaux ou de jalousies, en so
qu'elles pouvaient entendre sans être vu

Telle était l'organisation de toutes les sy
gogues judaïques. Quelques historiens, et,
leur suite, plus d'un antiquaire, ne font
difficulté de reconnaître que l'Église naissa
emprunta quelques dispositions aux édifi(
religieux des Israélites.

Ces faits nous expliquent la manière d'a

des apôtres au début de la prédication de l'Évangile, comment ils pénétraient dans les synagogues, et adressaient la parole à leurs compatriotes assemblés, et comment surtout nous voyons si fréquemment Jésus entrer et enseigner dans les synagogues.

V

Au sortir de la synagogue de Capharnaüm, Jésus entra dans la maison de Simon-Pierre et d'André, accompagné de Jacques et de Jean, fils de Zébédée. La belle-mère de Simon était retenue au lit, en proie à des fièvres violentes. Les disciples firent connaître sa maladie à Jésus, et le prièrent de la guérir. Leur prière fut aussitôt exaucée; Jésus s'approcha de la malade, la prit par la main, et la délivra de la fièvre. Cette femme se leva sur-le-champ, et se mit à les servir.

La tradition donne le nom de Jeanne à la belle-mère de saint Pierre, et à sa femme celui de Concordia; mais aucun document authentique n'en fait mention. Clément d'Alexandrie,

écrivain du IIIe siècle, dit dans ses *Stroma*
que cette dernière souffrit le martyre à Ror
comme son mari, ainsi que leur fille Pétroni

La guérison du possédé avait eu lieu d
la synagogue de Capharnaüm, à la réun
du matin. Attirés au bruit de ce miracle, ce
qui avaient chez eux des infirmes les an
nèrent au soir, après le coucher du soleil.
habitants de la ville étaient accourus en fo
à la porte de la maison de Simon et d'And
Jésus guérit tous les malades par l'imposit
des mains. D'un seul mot il chassait les
mons du corps des possédés. En se retira
les démons poussaient de grands cris
disaient : « Vous êtes le Fils de Dieu. » M
Jésus les réprimandait et leur imposait
lence. Ainsi s'accomplit la prophétie d'Isa
« Il a pris sur lui nos faiblesses et guéri
maladies. »

VI

Le lendemain, de grand matin, Jésus qu
la ville et se retira en un lieu désert pou
prier. La tradition rapporte que cette s

tude n'est autre que le pied d'une montagne située au nord de Capharnaüm : il y passa dans la suite bien des jours et des nuits en prière. Simon, et ceux qui étaient avec lui, c'est-à-dire André, Jacques et Jean, se mirent à sa recherche. Dès qu'ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : « Tout le monde vous cherche. — Allons, dit Jésus, dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche. En ce moment la foule, accourant sur les pas des disciples, l'entoura, pour qu'il ne pût s'échapper, le priant de ne pas les abandonner. « Ne faut-il pas, ajouta-t-il, que j'évangélise aussi le royaume de Dieu aux autres villes, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. »

Les habitants de Capharnaüm, plus heureux que ceux de Nazareth, gardèrent Jésus longtemps parmi eux, et furent comblés de bienfaits. Combien de prodiges de charité, en effet, s'opérèrent sur les bords du lac de Génésareth ? Le pays de Capharnaüm fut vraiment privilégié. Heureux si tous eussent su apprécier la faveur dont ils étaient l'objet, et eussent correspondu à la grâce qui venait si tendrement les solliciter !

Voyant donc la multitude qui grossi sans cesse, Jésus se fit passer sur l'autre du lac. Il parcourut toute la Galilée, e gnant au milieu des synagogues, annor la bonne nouvelle, prêchant la doctrine, rissant toute espèce de maladies, chassa démons. Sa renommée s'étendit jusq extrémités de la Syrie, en sorte qu'il suivi d'une immense multitude accouru la Galilée, de la Décapole, de Jérusalen la Judée et d'au delà du Jourdain.

VII

La foule se pressait de plus en plus a de lui, afin d'ouïr la parole de Dieu; serré outre mesure sur les bords du l Génésareth, il aperçut deux barques ar le long du rivage, pendant que les pêc s'occupaient à terre à nettoyer leurs fil entra dans une des barques, qui appar à Simon-Pierre, et pria celui-ci de l'élo un peu du rivage. Assis dans cette barq adressa ses instructions au peuple.

Lorsqu'il eut fini son discours, il dit à Simon : « Vogue au large, et jette tes filets pour la pêche. — Maître, répondit le disciple, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai les filets. » Cela fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que les filets menaçaient de se rompre. Ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Les deux barques étaient tellement pleines, qu'elles paraissaient sur le point de couler à fond. Alors Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme de péché; » car il était dans la stupeur, ainsi que ceux qui se trouvaient avec lui, à la vue de cette pêche merveilleuse. Jacques et Jean, fils de Zébédée, ne furent pas moins étonnés. Mais Jésus dit à Simon : « Ne crains rien; désormais tu seras pêcheur d'hommes. »

En ce moment les barques touchèrent à la rive. Les disciples quittèrent tout pour s'attacher au Sauveur.

Toutes les fois que les apôtres se trouvaient

à Capharnaüm, ils vaquaient à l'exercic leur profession. Ils jetaient leurs filets le et le matin, et vivaient du produit de la pê Cette industrie était alors lucrative: ca lac de Tibériade, à cette époque comn présent, fournit en abondance d'exce poisson. Les barques de pêcheurs qui si naient en grand nombre les eaux de ce magnifique, sont rares aujourd'hui. Les volutions ont diminué considérablemer population, et le manque de sécurité en élc les pêcheurs.

Dans le fait que nous venons de raco une circonstance remarquée de tous les l de l'Église a été l'objet de commentaire mirables. Notre-Seigneur, voulant ensei le peuple, monte sur la barque de Pi Telle est la chaire modeste d'où décou pure doctrine. Dans la suite des siècles, J Christ continuera de parler de cette ba mystérieuse de Pierre, et il se servir ministère du chef des apôtres et de ses cesseurs, pour prendre les âmes dans les symboliques du royaume des cieux.

VIII

Non loin de la mer de Galilée, au pied des derniers contre-forts de l'Anti-Liban, s'élève le mont Hittin, dominant une plaine où l'histoire vit s'accomplir des événements fameux. C'est là que la tradition nous montre Jésus développant les articles les plus sublimes du code évangélique, et révélant cette doctrine admirable, à côté de laquelle l'enseignement des philosophes pâlit et s'efface. La *montagne des béatitudes* est stérile et couverte de pierres. Elle porte les traces de l'action des feux souterrains, comme tout le pays situé autour du lac de Génésareth, où le naturaliste reconnaît à chaque pas les signes évidents de la terrible influence des volcans. Le lac lui-même, comme il est facile de le constater d'après la forme et la nature des roches qui le bordent, n'est pas autre chose que le cratère d'un volcan; des sources d'eau chaude et sulfureuse indiquent la même origine, ainsi que les pierres noirâtres semées alentour sur le sol. Ajoutons que le mont

Hittin est sur la limite de la Galilée, de
Syrie et de la Phénicie. De là on décou
la ville de Safed et cent villages plus ou mo
populeux, disséminés sur les collines ou d
la plaine d'Esdrelon.

Tel est le magnifique théâtre du *sern
sur la montagne*. Ici Jésus s'assied entou
d'une multitude innombrable, et va faire
tendre le résumé de la morale chrétienne :

« Bienheureux les pauvres en esprit (c'e
à-dire les pauvres volontaires), car le royau
des cieux est à eux !

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu
possèderont la terre ! (Allusion à la terre p
mise, figure du paradis.)

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu
seront consolés !

« Heureux ceux qui ont faim et soif de
justice, parce qu'ils seront rassasiés !

« Heureux ceux qui font miséricorde, pa
qu'eux-mêmes obtiendront miséricorde !

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, pa
qu'ils verront Dieu !

« Heureux les pacifiques, parce qu'ils ser
appelés les enfants de Dieu !

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient !

« Vous êtes heureux lorsque les hommes vous haïssent, vous maudissent, vous persécutent et disent du mal de vous, faussement et à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel ! C'est ainsi que vos pères en ont agi envers les prophètes, qui ont existé avant vous.

« Mais malheur à vous, riches; car vous avez eu votre consolation en ce monde !

« Malheur à vous, qui êtes rassasiés; car un jour viendra que vous serez affamés !

« Malheur à vous, qui riez; car viendra le moment où vous pleurerez et serez dans la tristesse !

« Malheur à vous, qui êtes l'objet de la louange des hommes du siècle; car vos pères agissaient de même envers les faux prophètes ! »

IX

S'adressant à ses disciples, Jésus leur d
« Vous êtes le sel de la terre. Si le
s'affadit, comment lui rendra-t-on sa ver
Il n'est bon à rien qu'à être jeté dehors
foulé aux pieds des passants.

« Vous êtes la lumière du monde. La v
située sur la montagne ne peut être cachée
ajouta le Sauveur en montrant, suivant
ancienne tradition, la ville de Saphed, b
au sommet d'une montagne élevée.

« Si on allume un flambeau, ce n'est p
pour le cacher sous un boisseau, mais p
le placer sur un candélabre, afin que
lumière éclaire tous ceux qui sont dans
maison.

« Que votre lumière brille devant
hommes, de manière qu'ils voient vos bo
œuvres, afin qu'ils rendent gloire à v
Père qui est dans les cieux. »

X

La doctrine de Jésus était plus parfaite que la doctrine manifestée à Moïse et aux prophètes. La nouvelle loi devait succéder à l'ancienne, non par voie d'abrogation, mais par voie de perfectionnement. Aussi le Sauveur ajoute-t-il :

« Ne croyez pas que je sois venu détruire la loi et les prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. En vérité, je vous le dis, le ciel et la terre ne passeront pas sans que la loi soit accomplie entièrement, jusqu'à la moindre lettre et au moindre point. Quiconque violera la loi, même dans le moindre des commandements, et enseignera aux autres à la violer, sera réputé le moindre des hommes; celui, au contraire, qui les observera tous, et qui apprendra aux autres à les garder, sera appelé grand dans le royaume des cieux. »

L'Évangile nous apprend comment, par de vaines subtilités, les Juifs qui s'estimaient

habiles dans la connaissance de la loi et piquaient d'une grande fidélité à en sui extérieurement les ordonnances, violaient réalité les préceptes essentiels de la loi divi Jésus-Christ, la douceur même, se mon toujours très-sévère contre les pharisiens les autres hypocrites qui pratiquaient a ostentation certaines prescriptions légal mais qui, à l'aide de prétendues traditio négligeaient, dédaignaient même les co mandements les plus importants.

« En vérité, je vous le déclare, dit-il votre justice n'est pas plus parfaite que c des scribes et des pharisiens, vous n'entre pas dans le royaume des cieux.

« Vous savez qu'il a été dit aux ancie Vous ne tuerez point; et quiconque com le crime d'homicide sera jugé et condan Et moi je vous dis : Quiconque se met colère contre son frère encourt le jugen de Dieu. Celui qui dit à son frère : Raca, traduit devant le grand conseil; mais c qui l'appellera fou se rend digne du feu l'enfer. »

Ici Notre-Seigneur fait allusion aux inj

dont les Juifs se rendaient souvent coupables les uns envers les autres, et réputées si déshonorantes, qu'elles occasionnaient souvent des querelles violentes, des haines, des rixes et des meurtres. C'est pour cela qu'il dit en une autre occasion : « Celui qui hait son frère est homicide. »

Le Sauveur continue : « Si vous vous souvenez, dit-il, en offrant votre don à l'autel, que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous reviendrez ensuite achever votre offrande. »

Dans une autre circonstance : « S'il vous arrive d'être cité par-devant le juge, chemin faisant vers le tribunal, accordez-vous promptement avec la partie adverse. Si vous refusez un accommodement, craignez de paraître devant le juge, qui vous livrera au ministre pour vous jeter en prison. Je vous assure que vous n'en sortirez pas avant d'avoir rendu jusqu'à la dernière obole. »

Sur ce passage, un Père de l'Église fait la réflexion suivante : « Le Christ avertit ses

disciples d'éviter toute sorte de dissens de disputes et de procès; la charité fı nelle nous en fait un devoir; on sait leurs que les poursuites en justice engen ordinairement des animosités difficiles truire. Que chacun donc examine sa science; que le coupable n'hésite pas à r naître et à réparer sa faute. La réconcil est une œuvre méritoire aux yeux de D'ailleurs la justice des hommes a d gueurs excessives, et le glaive dont sa est armée frappe sans pitié. »

XI

« Vous avez entendu, continue le Sa qu'il a été dit à vos pères: Vous ne mettrez point d'adultère. Et moi je vou Quiconque regarde une femme avec un plaisance criminelle a déjà commis l'a dans son cœur.

« Il a été dit aussi : Quiconque ren femme doit lui donner un acte de répuc Et moi je vous dis que celui qui ren femme, hors le cas d'adultère, la ren

tère; et celui qui épouse une femme ainsi séparée de son mari, commet aussi le crime d'adultère. »

XII

« Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne serez pas parjures, mais vous accomplirez les serments que vous avez faits au nom du Seigneur. Et moi je vous dis : Ne jurez en aucune manière : ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu; ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds; ni par Jérusalem, parce qu'elle est la ville du grand Roi. Vous ne jurerez point non plus par votre propre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Contentez-vous d'affirmer en disant simplement *oui* ou *non;* ce qui va au delà n'est pas exempt de mal. »

XIII

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent (c'était la peine du

talion). Et moi je vous dis : Ne résistez au méchant. Si quelqu'un vous frappe s joue droite, présentez-lui la joue gaucl quelqu'un veut vous faire un procès pour dépouiller de votre tunique, abandonn même votre manteau. Si quelqu'un vou traint à marcher avec lui mille pas, fait deux mille.

« Donnez à qui vous demande, et r poussez point celui qui veut vous em ter. »

Après ces conseils, Jésus ajoute de ceptes sublimes. « Vous savez, dit-il, c été dit : Vous aimerez votre prochain, e pourrez haïr votre ennemi. Et moi je vo Aimez vos ennemis ; priez pour ceux qu persécutent et vous calomnient, afin qu soyez les enfants de votre Père célest fait lever son soleil sur les bons et s méchants, et qui laisse descendre la sur les justes et sur les injustes. Car s aimez seulement ceux qui vous aiment, récompense mériterez-vous? Les pul n'en font-ils pas autant? Si vous vo tentez de saluer vos frères, que faite

de plus que le reste des hommes? Est-ce que les païens n'en agissent pas de même?

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

XIV

« Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres en public, afin d'être regardés des hommes; autrement vous ne recevrez aucune récompense de votre Père qui est aux cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites au milieu des rues et des synagogues, dans le dessein d'être honorés des hommes. En vérité, je vous l'assure, ceux qui agissent ainsi ont déjà reçu leur récompense. Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait la droite, afin que votre aumône reste secrète; et votre Père, qui voit dans le secret, vous en récompensera. »

XV

« Lorsque vous ferez votre prière, n'imitez pas la conduite des hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des places publiques, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ces gens là ont reçu leur récompense.

« Pour vous, quand vous voudrez prier entrez dans votre chambre, fermez-en porte, et priez en secret; votre Père, qui p nètre dans le secret, vous exaucera.

« Ne multipliez pas les paroles en pria selon l'usage des païens, qui s'imagin devoir être exaucés à cause de l'abonda de leurs paroles. Ne les imitez pas; car vo Père connaît vos besoins avant même vous les exposiez.

« Vous prierez donc ainsi :

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que v nom soit sanctifié. Que votre règne ar Que votre volonté soit faite sur la terre co au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre quotidien. Pardonnez-nous nos offe

comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

« En effet, si vous remettez aux hommes les offenses dont ils se sont rendus coupables à votre égard, votre Père céleste vous remettra vos péchés. Mais si vous ne pardonnez point aux autres, votre Père céleste ne vous pardonnera pas. »

XVI

« Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites qui exténuent leur visage, afin que les hommes sachent qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Vous, au contraire, quand vous jeûnez, parfumez-vous la tête, lavez-vous le visage, de peur que les hommes ne s'aperçoivent de votre jeûne; et votre Père, qui connaît toutes les choses secrètes, vous tiendra compte des choses que vous aurez faites dans le secret. »

XVII

« Ne travaillez pas à amasser sur la terre des trésors que la rouille et les vers attaquent, que les voleurs découvrent et dérobent. Appliquez-vous à placer des trésors dans le ciel, où ils sont à l'abri de la rouille et de la teigne, où les voleurs ne sauraient les ravir.

« En effet, où se trouve votre trésor, là est votre cœur.

« Personne ne peut servir deux maîtres: car il aimera l'un et détestera l'autre; il sera docile à l'égard de l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon (l'idole des richesses).

« C'est pourquoi je vous le dis, ne soyez point inquiets au sujet de votre nourriture et de vos vêtements. Votre vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et votre corps n'est-il pas plus que les vêtements? Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas, ne moissonnent pas, et ne font aucune provision dans des greniers. Votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?

« Pourquoi auriez-vous soin de votre vêtement? Regardez les lis qui croissent dans les champs; ils ne travaillent ni ne filent; or je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme une de ces fleurs. Si Dieu se plaît à orner ainsi l'herbe des champs, qui pousse aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, comment n'aura-t-il pas plutôt soin de vous, hommes de peu de foi?

« Ne vous inquiétez donc point (outre mesure), en disant : Aurons-nous à manger et à boire? De quoi nous vêtirons-nous? C'est le souci des païens. Votre Père céleste ignore-t-il que vous avez besoin de toutes ces choses? Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. N'ayez point souci du lendemain, car ce lendemain présentera les moyens de subvenir aux besoins du jour : à chaque jour suffit sa peine.

« Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Celui qui demande est assuré d'obtenir. Quel est l'homme qui donne une pierre à son fils s'il lui demande du pain, ou qui lui présente

un serpent, s'il lui demande un poisson? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses et tout ce qui leur convient, combien plus votre Père qui est dans les cieux accordera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent! »

XVIII

« Entrez par la porte étroite. Pour aller à la perdition, la porte est large et le chemin spacieux, et beaucoup s'y engagent. Que la porte et la voie qui mènent à la vie sont étroites, et qu'il y en a peu qui les trouvent!

« Gardez-vous des faux prophètes; ils viennent vers vous vêtus de peaux de brebis, et au dedans ce sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Les raisins se cueillent-ils sur les épines, et les figues sur les ronces? Tout bon arbre produit de bons fruits; un mauvais arbre porte de mauvais fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

« C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez, c'est-à-dire à leurs œuvres. Celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux qui se contente de dire : Seigneur, Seigneur ! Le ciel sera ouvert uniquement à ceux qui accomplissent la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Plusieurs me diront ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et opéré des prodiges en votre nom? Je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. »

XIX

« Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. On vous appliquera le jugement dont vous aurez usé à l'égard des autres. On se servira pour vous de la mesure que vous aurez employée pour votre prochain.

« Comment apercevez-vous un fétu dans

l'œil de votre prochain, et ne voyez-vous point une poutre dans votre œil? Comment pouvez-vous dire à votre frère : Laissez-moi enlever ce fétu de votre œil, quand vous-mêmes vous avez une poutre dans l'œil? Commencez par ôter la poutre qui encombre votre œil, et vous songerez ensuite à enlever le fétu de l'œil de votre frère.

« Faites aux autres hommes ce que vous désirez qu'ils fassent pour vous. Tel est l'esprit de la loi et des prophètes.

« Quiconque écoute mes paroles et les met en pratique, sera comparé au sage qui bâtit sa maison sur le roc. Si la pluie tombe, que les fleuves se débordent, et que la tempête vienne à souffler, cette maison résistera, parce que les fondements en sont solides. Celui, au contraire, qui entend mes paroles, et qui ne les met pas en pratique, ressemble à l'insensé qui construit sa maison sur le sable. La pluie, les torrents et le vent sont venus fondre sur cette maison, qui n'a pas tardé à s'écrouler, en ne laissant que des ruines. »

Lorsque Jésus eut terminé son discours, les peuples étaient dans l'admiration de sa

doctrine. Il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes et les pharisiens.

XX

Le sermon sur la montagne est comme le résumé de toute la morale évangélique. Jésus-Christ y révèle aux hommes les vérités les plus sublimes. « Qui n'admirerait, dit Bossuet, la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. Ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse puisse le porter. On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit en même temps qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. »

Jésus-Christ nous apprend à faire toutes nos actions en vue de Dieu, et non en vue des hommes; à pratiquer nos devoirs suivant

les lumières de la conscience, et non par une vaine ostentation. La récompense céleste ne sera pas accordée à une foi stérile, mais à la pratique des bonnes œuvres. En distribuant l'aumône à nos frères dans le besoin, nous devons le faire d'après un motif de charité et secrètement, pour ne pas humilier les malheureux, évitant d'imiter les pharisiens, qui faisaient sonner de la trompette à côté d'eux, sous prétexte de rassembler les pauvres, mais en réalité pour se faire honneur de leur libéralité devant les hommes. L'hypocrisie est un vice odieux; l'œil de Dieu perce jusqu'aux plus secrets replis de l'âme. Celui qui agit pour Dieu se retire dans la solitude pour prier, sûr d'y être plus favorablement écouté. Il faut éviter, en priant, d'employer les longues formules des païens; ceux-ci s'imaginaient que l'efficacité de la prière dépend de la quantité des paroles. La meilleure préparation à la prière est le pardon des injures; nous obtiendrons de Dieu ce que nous lui demandons, en raison de ce que nous accorderons à nos frères, et nos péchés nous seront remis dans la mesure que nous

aurons employée à l'égard de ceux qui nous ont offensés. Non-seulement nous devons pardonner à nos ennemis, mais encore nous devons les aimer. La loi cruelle du talion est à jamais abrogée. Le meurtre est condamné; la violence est défendue. La pureté de cœur et de corps est prescrite à tous, et le mariage déclaré indissoluble. Afin d'éviter les excès qui déshonoraient la société païenne, non-seulement les mauvaises actions, mais encore les pensées déshonnêtes sont défendues. « Soyez parfaits, dit le divin fondateur de la morale chrétienne, comme mon Père céleste est parfait ! »

Notons cette remarque de l'écrivain sacré : « Jésus enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes et les pharisiens. » Tel est, en effet, le caractère de l'enseignement divin transmis à l'Église par Jésus-Christ. La vérité est annoncée avec autorité; elle s'établit par elle-même, elle brille, elle éclate, elle ne se discute pas. Les apôtres et leurs successeurs, héritiers des promesses, ne prêchent pas avec hésitation : ils ont puissance et autorité. La vraie doctrine n'admet

pas les réticences et les compromis; elle est absolue. Comme les soutiens de la foi catholique diffèrent des novateurs! Ceux-ci parlent avec embarras; ils font des concessions; ils n'avancent que par la voie des distinctions et des interprétations; ils n'osent affirmer, ils conseillent, ils marchent, ils reculent, ils disent oui et non sur la même question. L'enseignement des hérétiques modernes ne ressemble-t-il pas à celui des scribes et des pharisiens?

LIVRE V

I

Jésus descendit de la montagne, suivi d'une grande multitude qui s'attachait à ses pas. Au moment où il entrait dans une ville de cette contrée, un lépreux, tout défiguré par la plus horrible des maladies, accourut sur son passage et se prosterna à ses pieds, le priant à genoux en ces termes : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus eut pitié de lui ; il étendit la main, le toucha, en disant : « Je le veux, soyez guéri. » A peine cette parole fut-elle prononcée, que la lèpre disparut, et le malade fut guéri. Le Sauveur lui défendit de publier ce miracle.

Il le renvoya aussitôt, en lui recommandant d'aller se montrer aux prêtres, et d'offrir le sacrifice ordonné par Moïse, comme témoignage et en action de grâces de sa guérison.

Dès qu'il l'eut quitté, cet homme, plein de joie et de reconnaissance, se mit à publier à haute voix et de tous côtés ce qui venait d'arriver. Ce fait eut un grand retentissement, de sorte que Jésus ne pouvait plus paraître en public, ni entrer librement dans aucune ville, tant la foule se pressait autour de lui. Afin d'éviter des démonstrations importunes, il se retira dans le désert; mais la multitude le découvrit dans sa retraite, et s'assembla autour de lui pour l'entendre et le prier de guérir les malades.

Le Sauveur n'opérait pas de prodiges en vue d'acquérir de la gloire; au contraire, il réclamait le silence de la part de ceux qui étaient l'objet de ses bienfaits. Ses miracles devaient être divulgués seulement lorsque le temps marqué dans sa sagesse éternelle serait arrivé. C'est pourquoi beaucoup de miracles sont restés inconnus. Les évangélistes se contentent de nous dire qu'il guérissait tous les

infirmes qui lui étaient amenés. Les démons avaient reconnu leur maître; mais Jésus leur imposait silence. Sa renommée néanmoins s'étendait de plus en plus. Alors Jésus s'enfonçait dans la solitude pour prier.

II

Quelques jours après il revint à Capharnaüm. Dès que le bruit de son arrivée se fut répandu, il se rassembla une telle foule de peuple, que la maison en fut remplie, et qu'il y en avait beaucoup dans le vestibule, près de la porte et au dehors. Jésus s'assit (c'était un signe d'autorité), et leur adressa la parole. Tous prêtaient une oreille attentive à son enseignement, et l'on remarquait au nombre des auditeurs des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus le trouver de tous les points de la Galilée, de la Judée, et même de Jérusalem. En cette circonstance, comme tant d'autres fois au milieu de la prédication, la puissance divine éclate par la guérison des malades.

Tandis qu'il prêche, arrivent quatre hommes portant un paralytique couché sur un lit, et cherchant à pénétrer à l'intérieur de la maison, afin de le placer en présence de Jésus; mais il leur est impossible d'entrer, à cause de la foule, et ils ne voient aucun moyen de percer les rangs serrés de la multitude. Ils montent alors sur le toit en terrasse de la maison, et, usant d'une ingénieuse industrie, ils percent le toit, et descendent le paralytique au milieu de la chambre, en face de Jésus. Voyant la vivacité de leur foi, le Sauveur dit au paralytique : « Mon fils, tes péchés te sont pardonnés. »

Les scribes, dont l'intention n'est pas droite, et qui se mêlent à l'assemblée pour surprendre Jésus dans ses paroles, paraissent scandalisés en entendant ces paroles. Ils se disent en eux-mêmes : Quel est donc cet homme? Quel blasphème il vient de prononcer! Dieu seul peut remettre les péchés. Jésus, qui lit au fond des cœurs, connaît leurs pensées secrètes, et leur dit : « Pourquoi formez-vous de mauvaises pensées en vos cœurs? Lequel est le plus facile de dire à quelqu'un : Tes péchés

te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir, sur la terre, de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit, et retourne en ta maison. » A l'instant le malade se lève à la vue de tous, prend le grabat sur lequel on l'avait apporté, et s'en va chez lui, glorifiant Dieu. A ce spectacle, la foule est saisie de crainte et d'admiration de ce qu'une si grande puissance a été donnée aux hommes. Tous rendent gloire à Dieu, et, remplis d'émotion, proclament que jamais on ne vit rien de pareil. « Aujourd'hui, disent-ils, nous avons été témoins de choses merveilleuses. »

La guérison du paralytique est une des preuves les plus frappantes de la divinité du Sauveur. Les docteurs juifs pensaient avec raison que Dieu seul a le pouvoir de pardonner les péchés; de même les miracles, faits extraordinaires au-dessus des forces humaines, doivent être considérés comme son témoignage. Jusqu'alors, aussi bien sur les rives du Jourdain, où ils ont interrogé Jean-Baptiste, que dans les rues de Jérusalem et

au milieu des campagnes de la Galilée, où tant de prodiges ont été opérés déjà par Jésus, ils ferment volontairement les yeux pour ne pas reconnaître la vérité. Mais ici le Messie se proclame hautement Fils de Dieu, Dieu lui-même. Il remet les péchés, et, pour montrer qu'il agit de sa propre autorité, il rend sur-le-champ la santé à un malade affligé d'une des plus tristes maladies qui désolent l'humanité.

III

Après cela, Jésus sortit, et se dirigea vers le rivage de la mer de Génésareth.

Capharnaüm était alors une ville de commerce, que sa situation favorable au bord de la mer rendait l'entrepôt de toutes les marchandises des contrées voisines. Elle se trouvait sur le chemin de Damas, au pied de l'Hermon et du Liban, entre le cours supérieur et le cours inférieur du Jourdain. Strabon (liv. XVI) nous apprend que les Phéniciens et les Arabes en avaient fait le centre de leur

négoce. Les Romains ne négligèrent point un moyen facile d'augmenter les impôts qu'ils avaient l'habitude d'établir sur tous les pays soumis à leur empire. Des publicains, espèce de douaniers, étaient attachés au port de Capharnaüm, pour faire payer au profit du fisc un impôt sur toutes les marchandises qu'on y embarquait ou débarquait : un droit onéreux frappait également celles qui étaient en transit. Les publicains se trouvaient partout; partout il fallait payer. Le peuple souffrait avec peine les charges qui pesaient sur lui, et la perception de cette sorte d'impôts donnait naissance à mille tracasseries. Les publicains étaient détestés, de même que les collecteurs de l'impôt qui frappait les maisons et les terres. Ces fonctionnaires, d'ailleurs, étaient trop souvent accessibles à la corruption. Les Juifs les regardaient comme des pécheurs publics, et évitaient de communiquer avec eux, au moins tant qu'ils se livraient à l'exercice de cette profession.

Matthieu ou Lévi, fils d'Alphée, était publicain. Jésus, l'ayant aperçu assis au bureau du péage, lui dit : « Suis-moi. » Aussitôt

Matthieu se leva, laissa tout, et le si
Il lui donna dans sa maison un festin s(
tueux, auquel assistèrent, avec Jésus e
disciples, des publicains en grand nomb
des pécheurs publics. Les pharisiens (
scribes, qui épiaient toutes les actior
Sauveur, murmuraient, et dirent aux
ciples : « Pourquoi votre maître mang(
avec des publicains et des pécheurs? Et
mêmes, comment allez-vous à un banq
pareille compagnie? » Jésus les enten(
répondit : « Ceux qui se portent bien
pas besoin de médecin; les malades se
ont besoin. Apprenez, en vous retira
que signifie cette parole : Je veux la n
corde, et non le sacrifice. Je suis ven
effet, pour appeler à la pénitence n
justes, mais les pécheurs. »

Admirons la conduite de Notre-Sei
Toujours enclin à la miséricorde, il
un publicain à prendre place parmi le
tres, et il ne fait pas difficulté de s'
à table au milieu des pécheurs. Les él
choisis dans toutes les conditions de
Ils reçoivent le salut à la seule co

d'imiter la conduite de l'apôtre saint Matthieu, qui laissa tout à la voix de Jésus, et s'attacha sans retard ni hésitation à ses pas. Suivant la remarque de saint Jean Chrysostome, Jésus donnait en même temps un exemple que ses disciples devaient suivre un jour s'ils voulaient gagner des âmes à Dieu.

IV

Les disciples de saint Jean se livraient aux jeûnes et à la mortification, suivant en cela les leçons et l'exemple de leur Maître, qui prêchait la pénitence. Les pharisiens jeûnaient également deux fois la semaine, le lundi et le jeudi; mais ils étaient en cela conduits par un esprit d'ostentation, qui s'attache aux choses extérieures sans s'appliquer au changement des mœurs. Il s'agit ici, non du jeûne légal, mais de jeûnes volontaires, dont les pharisiens se vantaient publiquement, et dont ils perdaient ainsi le prix.

A la suite du festin servi chez le publicain, des disciples de Jean-Baptiste, auxquels

s'unirent des pharisiens, demandèrent à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas, tandis qu'eux-mêmes et les pharisiens pratiquaient le jeûne fréquemment. Jésus répondit, dans un langage figuré aisément compris des Juifs : « Les amis de l'époux peuvent-ils être en deuil pendant le temps des noces ? Ils ne jeûnent pas tant que l'époux est avec eux. Un temps viendra que l'époux leur sera enlevé ; alors ils seront dans la tristesse, et ils jeûneront. »

Les pharisiens, il faut en convenir, n'étaient pas sincères, lorsqu'ils semblaient reprocher aux disciples du Sauveur de ne pas se livrer à la mortification en signe de pénitence. Les disciples de Jésus n'avaient-ils pas embrassé un genre de vie austère, en s'attachant à un maître qui n'avait pas où reposer sa tête ?

V

Jésus parlait encore et se tenait au bord de la mer, lorsqu'un chef de synagogue, nommé Jaïre, se jeta à ses pieds, le suppliant

de venir en sa maison, parce que sa fille unique, âgée d'environ douze ans, était sur le point de mourir. Ce père infortuné faisait les instances les plus touchantes. « Seigneur, disait-il, ma fille est à l'extrémité; venez, imposez-lui les mains, afin qu'elle soit guérie, et qu'elle vive. »

Jésus s'en alla avec lui, accompagné de ses disciples, et suivi d'une multitude innombrable. Chemin faisant, il était pressé de la foule. Alors une femme, affligée d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien à se faire traiter des médecins sans obtenir de guérison, et même avec augmentation de son mal, se glissa par derrière au milieu de la foule, et toucha le bord de son vêtement. Elle se disait en elle-même : « Si je puis toucher seulement son manteau, je serai guérie. » Aussitôt, en effet, le flux de sang s'arrêta, et elle se sentit pleinement guérie. Au même moment, connaissant en lui-même le miracle qui vient de s'opérer, Jésus se détourne, et demande qui a touché son vêtement. Comme chacun garde le silence, Pierre répond : « Maître, vous

voyez comme la foule se presse autour de vous et vous pousse, et vous demandez à savoir qui a touché vos vêtements! » Jésus insiste, en disant: « Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une vertu s'échapper de moi; » et il continue de chercher du regard la personne qui a fait cela. Comprenant qu'elle ne peut rester cachée, cette femme vient en tremblant se prosterner à ses genoux, et raconte devant la multitude pourquoi elle l'a touché, et comment elle a été guérie sur-le-champ. Jésus lui dit avec douceur : « Ma fille, ayez confiance; votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez guérie. »

Tandis que Jésus parlait encore, les serviteurs du chef de la synagogue vinrent lui dire: « Votre fille vient de mourir; ne donnez pas au Maître la peine d'aller plus loin. » Entendant ces paroles, Jésus dit au père : « Soyez sans crainte et sans inquiétude; croyez seulement, et elle sera sauvée. » Il ne permit à personne de le suivre, à l'exception de Pierre, de Jacques, et de Jean, frère de ce dernier. Étant arrivé à la maison, il y trouva des gens qui faisaient grand bruit, des joueurs de flûte,

et une troupe confuse qui pleurait et se lamentait. C'était, en effet, la coutume chez les Juifs, dès qu'une personne avait rendu le dernier soupir, d'introduire dans la maison mortuaire des musiciens chargés d'exécuter des airs funèbres, et des pleureuses à gages : les femmes les plus pauvres avaient leur convoi accompagné de deux joueurs de flûte. Ajoutons que les cadavres étaient enlevés peu de temps après le décès, afin qu'on évitât de contracter des souillures légales.

A son entrée, et à la vue de cette scène de deuil, Jésus commanda de cesser ces démonstrations funèbres. « Retirez-vous, dit-il, car la jeune fille n'est pas morte ; elle dort. » Mais ces gens se riaient de lui, sachant bien qu'elle était morte.

Jésus, les ayant tous éloignés, prit avec lui ses trois disciples, ainsi que le père et la mère de la jeune fille, et pénétra dans la chambre où la défunte était gisante. Il la prit par la main, et dit à haute voix : « Fille, levez-vous. » A cette parole toute-puissante, l'âme vint de nouveau habiter son corps, et la jeune fille se leva aussitôt, et se mit à marcher. Le Sau-

veur ordonna de lui servir à manger. A ce spectacle, les parents, naguère consternés, furent saisis d'étonnement et de joie. Mais Jésus leur défendit fortement de dire à personne ce qui s'était passé. Le bruit de ce prodige, cependant, se répandit promptement dans tout le pays.

VI

Comme la fête de Pâques approchait, Jésus monta à Jérusalem pour assister à cette grande solennité des Juifs. Il existe à Jérusalem, près de la porte des Brebis, une grande piscine, appelée en hébreu Bethsaïda, entourée de cinq portiques. Là se tenait habituellement un grand nombre d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, de malades dont les membres étaient desséchés, attendant que les eaux fussent agitées. A certains moments, en effet, un ange de Dieu descendait dans la piscine, et agitait l'eau; celui ensuite qui se plongeait le premier dans la piscine était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Or parmi

ces malheureux se trouvait un homme paralytique depuis trente-huit ans. Le voyant étendu sur son grabat, et sachant qu'il souffrait depuis longtemps, Jésus en eut pitié. « Voulez-vous être guéri ? » lui dit-il. « Seigneur, répondit le malade, je n'ai personne qui me jette lorsque l'eau est agitée, et, avant que je puisse arriver, un autre est descendu avant moi. » Jésus lui dit alors : « Allez, prenez votre grabat, et marchez. »

Ce fait avait lieu le jour du sabbat. Le paralytique fut guéri sur-le-champ ; il prit son lit, et s'en alla. Mais les Juifs lui disaient : « C'est aujourd'hui le sabbat ; il ne t'est pas permis en ce jour d'emporter ton grabat. — Celui qui m'a guéri, répliqua cet homme, m'a dit : Prenez votre lit, et allez-vous-en. — Quel est l'homme qui t'a dit cela ? » demandèrent-ils. Mais celui qui venait de recouvrer miraculeusement la santé ne savait qui c'était, car Jésus s'était retiré, et il y avait en cet endroit une grande foule.

Jésus rencontra ensuite dans le temple l'homme qu'il avait guéri, et il lui dit : « Vous avez recouvré la santé ; ne péchez plus, de

peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était à Jésus qu'il devait sa guérison.

Aveuglés par leurs préjugés et leur haine, les pharisiens persécutaient Jésus, sous prétexte qu'il avait agi ainsi le jour du sabbat; ils désiraient même le mettre à mort. La violation apparente du sabbat excitait leur fanatisme. Jésus se contenta de leur dire : « Mon Père n'interrompt jamais son œuvre, et moi aussi je poursuis la mienne. »

Les pharisiens poussaient de plus en plus les Juifs à le faire mourir, non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais encore parce qu'il avait nommé Dieu son Père, se faisant égal à lui.

La circonstance était favorable pour faire reconnaître la divinité de sa mission; aussi Jésus-Christ leur parla-t-il en ces termes : « En vérité, en vérité je vous le déclare, le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père; mais ce que le Père fait, le Fils le fait en même temps que lui. Le Père aime le Fils, et lui suggère

tout ce qu'il fait. Il lui suggèrera même des œuvres bien plus grandes que celles dont vous avez été témoins, et qui vous rempliront d'admiration; car, de même que le Père ressuscite les morts, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père ne juge personne; mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père : quiconque refuse d'honorer le Fils, n'honore pas le Père, qui l'a envoyé. En vérité, en vérité je vous le dis, quiconque écoute ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle; au jour du jugement il ne sera pas condamné, car il a passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité je vous l'assure, l'heure approche, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Comme le Père possède la vie en soi, de même le Fils a la vie en soi; et il lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de cela, car l'heure est arrivée où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien se lèveront pour la

éternelle, sans avoir recours à moi. » Ces paroles ne sont-elles pas la condamnation formelle des hérétiques modernes, qui, à l'exemple des pharisiens, prétendent trouver le salut dans la lecture seule de la Bible, et ne font pas difficulté de se séparer de l'Église, au sein de laquelle Jésus-Christ est toujours vivant? Comme les Juifs, ils seront condamnés par l'Écriture, car ils ne comprennent pas ce qu'ils lisent, en punition de leur aveuglement volontaire.

VII

Huit jours après la fête de Pâque, Jésus, accompagné de ses disciples, passait, un jour de sabbat, le long d'un champ de blé. Pressés de la faim, et n'ayant rien pour la satisfaire, les disciples cueillirent des épis, qu'ils froissaient entre leurs mains, afin d'en manger le grain. S'apercevant de cela, les pharisiens dirent à Jésus : « Voyez, vos disciples font ce qu'il est défendu de faire le jour du sabbat. » Jésus leur répondit : « N'avez-vous pas lu ce

que fit David lorsque lui et ses compagnons eurent faim? Comment il entra dans la maison de Dieu, au temps du grand prêtre Abiathar, prit les pains de proposition, en mangea, et en distribua à ses compagnons, quoique cela fût interdit à tous, excepté aux prêtres? N'avez-vous pas lu dans la loi que le jour du sabbat les prêtres violent le repos sacré dans le temple sans être coupables? Je vous le dis : il y a ici quelqu'un plus grand que le temple. Si vous aviez saisi le sens de cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. » Il ajouta : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. Sachez que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

Nous lisons au livre du Deutéronome qu'il était permis de détacher des épis avec la main le jour du sabbat, mais qu'il était défendu d'en arracher la tige. La moisson ne pouvait jamais se faire durant le repos sacré; tout transgresseur de ce précepte devait être lapidé. Les Juifs interprétaient ces prescriptions avec une rigueur toute pharisaïque, lorsqu'ils

reprochaient aux disciples, dénués de tout, de manger quelques grains de blé cueillis le jour du sabbat. Ce fait est propre à montrer quelle était la pauvreté de ceux qui s'étaient attachés à la personne du Sauveur. Les Juifs avaient coutume de faire trois repas copieux dans le cours de la journée du sabbat. Les pharisiens étaient-ils bien venus à reprocher aux disciples l'action à laquelle les avait poussés la nécessité? Aussi Jésus, pour les excuser, se borne-t-il à citer des exemples tirés de l'Écriture, où l'extrême nécessité excuse toute espèce de fautes. D'ailleurs, en cas de besoin, n'est-il pas le dispensateur de la loi et le maître même du sabbat?

VIII

Un autre jour de sabbat, Jésus entra dans une synagogue, et y enseigna. Il se trouvait parmi les assistants un homme qui avait la main droite desséchée. Or les scribes et les pharisiens observaient attentivement Jésus, pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat,

afin d'avoir un sujet d'accusation contre lui. Leur intention n'était pas douteuse; ils lui adressèrent donc cette question : « Est-il permis de guérir un jour de sabbat? » Connaissant leur pensée, Jésus dit à l'homme infirme : « Levez-vous, et tenez-vous debout au milieu de l'assemblée. » L'homme obéit sur-le-champ; il se leva, et resta debout. Jésus alors, interpellant à son tour ceux qui l'avaient interrogé : « Je vous demande, dit-il, s'il est permis de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter, le jour du sabbat. » Ils gardèrent le silence. « Qui d'entre vous, continua Jésus, possédant une seule brebis et la voyant tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne s'empresse de l'en retirer? Un homme n'est-il pas de beaucoup supérieur à une brebis? Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » Les regardant ensuite avec indignation, bien qu'affligé de l'aveuglement de leur cœur, il dit au malade : « Étendez votre main. » Celui-ci étendit la main, et fut guéri sur l'heure.

Les pharisiens, outrés de dépit et de fureur, sortirent sur-le-champ. Ils se concer-

tèrent ensemble sur les moyens de perdre Jésus. Informé de leurs mauvais desseins, celui-ci se retira, suivi d'une foule considérable.

IX

Le bruit de tant de prodiges remplissait toute la Palestine et les contrées limitrophes. Une multitude innombrable, venue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, des pays situés au delà du Jourdain, et des alentours de Tyr et de Sidon, se pressait autour de lui, près de la mer de Génésareth, où il se trouvait en compagnie de ses disciples. Il était si gêné par la foule, qu'il demanda à ses disciples de lui amener une barque. Il avait guéri un si grand nombre de malades, que tous se jetaient sur lui; car il suffisait de le toucher pour être guéri de quelque mal que ce fût. Il guérit tous les malades, en leur enjoignant de ne pas le découvrir. A son aspect, ceux qui étaient possédés du démon tombaient à ses genoux en

criant : « Vous êtes le Fils de Dieu. » Mais Jésus leur défendait avec menace de révéler qui il était, afin d'accomplir cette parole du prophète Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances : je ferai reposer mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point; il ne criera point; personne n'entendra sa voix retentir sur les places publiques. Il n'achèvera pas de rompre le roseau brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il assure la victoire à la justice. Et les nations espèreront en son nom. »

On lui présenta alors un sourd-muet possédé du démon, et aveugle. Jésus le guérit; et aussitôt cet homme vit et parla. Tous étaient dans l'étonnement, et disaient : « N'est-ce pas le fils de David (c'est-à-dire le Messie)? » Mais les pharisiens, qui poursuivaient Jésus de leur jalousie et d'une haine aveugle, soutenaient qu'il chassait les démons au nom de Béelzébub, prince des démons.

LIVRE VI

I

Jésus, parcourant la terre jadis promise à Abraham et à sa postérité, en quelque province qu'il se trouvât, était toujours suivi d'une foule avide d'entendre sa parole, de voir les prodiges qu'il opérait, ou de lui amener des malades, auxquels il rendait la santé. L'empressement du peuple allait toujours croissant. En vain les pharisiens montraient-ils envers sa personne et son enseignement une opposition constante; la vertu de Dieu triomphait de tous les obstacles. Le peuple, l'expérience nous l'apprend, accueille avec défiance les discussions obscures des sa-

vants; il préfère l'autorité des actes aux subtilités de l'argumentation. Aussi accourt-il en foule sur les pas de Jésus non-seulement de la Judée et de la Galilée, mais encore de la Décapole et des régions baignées par les flots de la Méditerranée.

Fuyant le tumulte, Jésus se retire sur une montagne pour prier, et il passe la nuit entière en oraison. Le matin, dès le point du jour, il appelle ses disciples. Puis il s'assied parmi eux, et il en choisit douze, auxquels il donne le nom d'apôtres, c'est-à-dire *envoyés*, pour être habituellement avec lui. Il leur confie spécialement la mission de prêcher, et leur confère le pouvoir de guérir toute espèce de maladies, et de chasser les démons.

Descendant ensuite de la montagne avec eux, il s'arrête sur une pente doucement inclinée et spacieuse, où la multitude l'attendait. Alors, embrassant du regard tous ses disciples, il dit : « Bienheureux vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu vous appartient; bienheureux vous qui êtes affamés, parce que vous serez rassasiés; bien-

heureux vous qui êtes dans l'affliction, parce que vous serez dans la joie; vous serez bienheureux lorsque les hommes vous détesteront, vous poursuivront et vous proscriront à cause du Fils de l'homme, car votre récompense sera grande dans le ciel. »

II

Ce discours achevé, Jésus revient à Capharnaüm. A peine entré dans la maison, il se voit assailli de la multitude, en sorte que lui et ses disciples avaient peine à prendre quelque nourriture. Dès que la nouvelle de son arrivée est répandue en ville, un centurion, dont le serviteur était près de mourir, députe vers lui quelques-uns des anciens du peuple, le priant de venir chez lui guérir son serviteur, auquel il était fort attaché. Les envoyés font de vives instances auprès de Jésus, lui disant que cet officier mérite cette grâce, attendu qu'il aime la nation juive, et qu'il a rebâti leur synagogue à ses frais. Jésus cède à leur demande, et se met en marche avec

eux. A peine a-t-il fait quelques pas, que le centurion envoie quelques-uns de ses amis lui dire : « Seigneur, ne prenez point tant de peine, car je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison; c'est pourquoi je ne me suis pas jugé digne d'aller à votre rencontre. Dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Moi, qui suis sous la puissance d'un autre, et qui ai des soldats à mes ordres, je dis à l'un : Va, et il va; à l'autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. »

Le centurion n'achève pas d'exprimer sa pensée. Il donne clairement à entendre que Jésus, dont la puissance n'est subordonnée à celle de personne, n'a qu'à prononcer un mot pour accomplir sa volonté.

Entendant ces paroles, Jésus fut dans l'admiration, et se tourna vers ceux qui le suivaient : « En vérité, leur dit-il, je n'ai point encore trouvé tant de foi en Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les fils, héritiers naturels

du royaume, seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Jésus congédia les envoyés, en leur disant que la foi du centurion avait été exaucée.

A l'heure même le serviteur fut guéri, et les envoyés, de retour à la maison, trouvèrent le malade en parfaite santé.

III

Jésus alla ensuite dans une ville de Galilée appelée Naïm, accompagné de ses disciples, et suivi d'une foule nombreuse. Cette petite ville était située dans une position charmante, sur une légère éminence, d'où l'on découvre le petit Hermon, le mont Thabor, et l'immense plaine d'Esdrelon, arrosée par le Cison. L'horizon s'étend jusqu'aux dernières pentes du Liban et du Carmel. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village, Naïn, où l'on remarque les débris d'une petite basilique, œuvre des chrétiens, bâtie en souvenir du miracle que nous allons raconter.

Au moment où Jésus approchait des portes de la ville, on emportait un mort. C'était le fils unique d'une femme veuve. Le cortége funèbre se composait de beaucoup d'habitants de cette ville. A la vue de la mère désolée, Jésus fut ému de compassion, et lui dit : « Ne pleurez pas. » Puis il s'approcha, fit arrêter le convoi, et toucha la bière, en disant : « Jeune homme, lève-toi, je te le commande. » Aussitôt le mort se leva sur son séant, et commença à parler. Chez les Juifs, comme chez plusieurs peuples de l'antiquité, les morts étaient portés le visage découvert, couchés sur une espèce de lit funèbre, le corps enveloppé d'un linceul. Alors Jésus rendit le fils à sa mère. Tous les témoins de cette résurrection furent saisis d'effroi. Ils rendirent gloire à Dieu, en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »

Le bruit d'un miracle si éclatant se répandit dans toute la Judée et les pays voisins. Les disciples de Jean firent connaître à leur maître tous les prodiges qui venaient de s'accomplir.

IV

Jean était en prison lorsque ses disciples vinrent lui raconter les miracles dont tout le monde s'entretenait en Judée. Ils n'ignoraient pas le témoignage que Jean avait rendu à Jésus sur les rives du Jourdain. Le Précurseur allait lui-même recevoir un témoignage de la part du Sauveur.

Pourquoi le prophète avait-il été jeté en prison? A cause d'Hérodiade, femme de Philippe. Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais, épris d'une passion criminelle pour la femme de son frère, il l'avait enlevée. Cette action révoltante avait excité les murmures du peuple, et le roi des Arabes avait pris les armes pour venger l'insulte faite à sa fille. Jean-Baptiste, prenant la défense des lois éternelles de la morale et de la justice, n'avait pas craint de dire au prince coupable : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. » Ce reproche, adressé avec une

sainte liberté, avait mis Hérodiade en fureur. Cette femme artificieuse lui dressait des embûches, et voulait le faire mettre à mort. Mais Hérode, craignant un mouvement populaire s'il faisait mourir le prophète, se contenta de le jeter en prison. Le lieu de la détention fut la forteresse de Machéronte, située sur la rive gauche du Jourdain, non loin de l'endroit où le fleuve se perd dans la mer de Sodome. Le prince, voluptueux et faible, s'imaginait peut-être avoir satisfait ainsi au ressentiment d'une femme comme Hérodiade. Nous verrons bientôt jusqu'à quel point une épouse coupable, sourde à la voix de sa conscience, s'irrite des reproches trop mérités d'un prophète, et peut pousser la vengeance.

V

Après avoir écouté le récit de ses disciples, Jean-Baptiste voulut qu'ils fussent eux-mêmes témoins des miracles dont chacun se rendait l'écho, et qu'ils apprissent de la bouche de Jésus l'arrivée du Messie. Afin de ne laisser

aucune incertitude dans leur esprit, le prophète leur dicta la question qu'ils devaient adresser à Celui vers lequel il les envoyait : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? »

Au moment où les envoyés de Jean arrivèrent, Jésus guérit beaucoup de personnes affligées de toute espèce d'infirmités, de langueurs, de plaies, ou possédées du démon, et il rendit la vue à plusieurs aveugles. Pour toute réponse, il les chargea de rendre compte à Jean de ce qu'ils avaient vu et entendu. « Les aveugles voient, dit-il, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. Heureux, ajoute-t-il, ceux qui ne méconnaîtront pas ma mission! »

Le Sauveur ne pouvait proclamer plus ouvertement sa mission divine. A Jean-Baptiste, qui demande s'il est bien *Celui qui doit être envoyé*, il répond, faisant allusion à la prophétie d'Isaïe qui avait prédit la venue du Messie, en ces termes : « Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds;

la langue des muets sera déliée; et les boiteux sauteront de joie. »

Dès que les envoyés de Jean-Baptiste se furent retirés, Jésus dit au peuple :

« Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité du vent?

« Encore une fois, qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Ce n'est pas au désert, mais dans les palais des rois, que se trouvent ceux qui portent des vêtements précieux et qui vivent dans le luxe.

« Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant toi, afin de préparer la voie que tu dois suivre. En vérité, je vous le déclare, entre les enfants des hommes, personne n'est plus grand que Jean-Baptiste; toutefois le moindre de ceux qui possèdent le royaume de Dieu est plus grand que lui.

« Si vous êtes en état de comprendre cela, ajouta-t-il, c'est Élie, qui doit venir. »

Les Juifs, en effet, attendaient Élie comme le précurseur du Messie. Jésus leur découvre

comment toutes les prédictions ont reçu enfin leur accomplissement. Entendant ces paroles, tout le peuple et les publicains, qui avaient reçu le baptême de Jean, rendirent gloire à Dieu. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi, qui avaient dédaigné ce baptême, méprisaient les enseignements de Dieu.

VI

Un pharisien, nommé Simon, invita Jésus à manger chez lui. Jésus entra dans sa maison, et se mit à table. Une femme de la ville, pécheresse publique, ayant appris que Jésus était à table chez le pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et se mit à genoux derrière le Sauveur. Elle se mit à arroser ses pieds de larmes, et à les essuyer avec ses cheveux; elle les baisait, et les couvrait de parfums.

La pécheresse, en agissant de la sorte, s'humiliait publiquement, et déclarait qu'elle se consacrait au service de Jésus-Christ. Chez les anciens, c'était la fonction des esclaves de

laver les pieds de leurs maîtres, et souvent ils les essuyaient avec leurs cheveux, qu'ils portaient très-longs à cause de cela. Les femmes juives, en outre, regardaient comme un opprobre de paraître aux yeux des hommes la chevelure dénouée. En détachant elle-même ses cheveux, cette femme confessait l'irrégularité de sa conduite.

Cependant le pharisien se disait en lui-même : « S'il était prophète, il saurait bien que cette femme qui le touche est une pécheresse. » Répondant à sa pensée, Jésus lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, parlez, » répondit le pharisien. Jésus reprit : « Un créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Mais, comme ils n'avaient pas de quoi le payer ni l'un ni l'autre, il leur remit leur dette à tous deux. Dites-moi lequel des deux dorénavant l'aimera davantage? — Ce sera, sans doute, répliqua Simon, celui auquel il a été le plus donné.—Vous avez bien jugé, » dit Jésus. Puis, se tournant vers la femme, tout en s'adressant à Simon, il continua en ces termes : « Voyez-vous cette femme? Je

suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; celle-ci les a mouillés de larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné de baiser à mon arrivée (c'était la coutume de donner le baiser de bienvenue à ceux qu'on invitait); et celle-ci n'a cessé de me baiser les pieds depuis qu'elle est entrée. Vous n'avez pas répandu d'huile sur ma tête; et celle-ci a oint mes pieds avec des parfums. Aussi, je vous le dis, il lui a été remis beaucoup de péchés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Vous venez de le dire, celui à qui l'on remet moins, aime moins. » Ensuite il dit à la femme : « Vos péchés vous sont pardonnés. » Ceux qui étaient présents murmuraient dans leur cœur, se demandant quel était celui qui remettait même les péchés. Sans se mettre en peine de redresser leurs pensées, Jésus dit à cette femme : « Votre foi vous a sauvée; allez en paix. »

Quelle est cette femme, qui a mérité par sa foi et sa charité d'entendre des paroles si consolantes de la bouche du Sauveur? On a souvent regardé cette pécheresse comme

étant la même personne que Marie de Béthanie, sœur de Lazare et de Marthe ; on l'a confondue aussi avec Marie-Madeleine ; des historiens, d'après le témoignage de plusieurs Pères, ont distingué clairement trois personnages. Cette dernière opinion paraît la plus probable. A la vérité, Marie de Béthanie oignit aussi le Sauveur de la même manière, lorsqu'il était assis à la table d'un certain Simon. Mais ni la ressemblance du nom de Simon, qui, au surplus, a été fort commun, ni celle de l'action, ne prouvent rien, puisqu'il est évident qu'il y eut une différence de temps et de lieu. La pécheresse avait oint Notre-Seigneur en Galilée, quelques années avant que Marie l'eût fait à Béthanie. Des personnages qui invitèrent Jésus, l'un était Simon le pharisien, l'autre Simon le lépreux. A cette dernière onction, qui eut lieu quelques jours seulement avant la passion, et racontée par saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, personne ne blâme les mœurs de Marie, qui, selon toute probabilité, n'a jamais mené une vie honteuse, puisque, après la mort de Lazare, plusieurs Juifs, c'est-

à-dire des hommes distingués et des pharisiens, selon la remarque de saint Jean, étaient venus vers elle et vers Marthe, sa sœur, pour les consoler. L'évangéliste saint Luc dit de Marie-Madeleine que Jésus l'avait délivrée de la possession du démon, sans la confondre avec la pécheresse. Il est donc très-probable que la pécheresse de Naïm, Marie de Magdala et Marie de Béthanie étaient trois personnes différentes [1].

Puisque nous sommes entrés dans ces détails, relatifs aux personnes, qu'il nous soit permis d'ajouter ici quelques lignes, propres à montrer la mauvaise foi des Juifs dans les temps anciens et dans les temps modernes. Il ne paraît guère douteux, d'après le sentiment des premiers écrivains ecclésiastiques, que Marie, originaire du bourg de Magdala, d'où elle tira son surnom de Madeleine, ne fût une femme mondaine et légère avant sa conversion. Qui croirait que les rabbins ont cherché à confondre Marie de Nazareth, la

[1] M. le comte de Stolberg, *Histoire de Jésus-Christ*, liv. III, ch. XXIII.

Vierge sans tache, mère de Jésus, avec Marie de Magdala, qui fut possédée du démon? Ce mensonge a été répété; mais il a tourné à la confusion de ceux qui l'ont inventé. Dieu n'a pas permis qu'il y eût une question historique plus évidente que celle qui établit la distinction entre la vierge Marie et Marie-Madeleine [1].

VII

Deux aveugles s'attachèrent aux pas de Jésus, et le suivirent en criant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous. » C'est la première fois que l'Évangile rapporte cette invocation publique, qui équivalait à une reconnaissance du Messie. Déjà, quand ils furent témoins de la guérison d'un homme aveugle et muet, les Juifs se demandaient si Jésus n'était pas le fils de David, c'est-à-dire le Messie. Jésus rentra dans sa demeure, toujours accompagné des deux aveugles. Il leur

1 Voyez le Dr Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, tom. I, 3e sect., ch. XXIII, p. 356.

dit : « Croyez-vous que j'aie la puissance de faire ce que vous demandez? — Oui, Seigneur, » répondirent-ils. Alors il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. » Un miracle fut la récompense de leur foi. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, et ils virent clair.

Jésus leur défendit de publier le prodige opéré en leur faveur. Mais, à peine sortis, ils proclamèrent de tous côtés et le bienfait et le bienfaiteur. Ils n'étaient pas loin, qu'on amena un homme muet, possédé du démon. Jésus chassa le démon, et le muet parla. A la vue de cette merveille, le peuple laissait éclater son admiration en exclamations bruyantes : « Jamais, disait-on, rien de semblable ne se vit en Israël. » Furieux de ces manifestations et de ces témoignages extraordinaires, les pharisiens criaient : « Il est possédé du démon; c'est au nom de Béelzébub qu'il chasse les démons. »

Ces vociférations furent tellement violentes, qu'elles parurent un instant trouver écho dans la multitude. Les scribes, comme les pharisiens, répétaient que la puissance de Jésus

sur les démons lui venait du prince des ténèbres. Ils voulaient le faire passer pour un magicien, assez fort pour disposer à son gré d'influences infernales. L'évidence des faits les empêchait de nier les prodiges accomplis sous leurs yeux; ils s'efforçaient d'en dénaturer l'origine et la portée.

A ces clameurs, quelques-uns des siens, effrayés, accourent près de lui, pensant qu'il avait besoin de secours. Mais cette tempête et ces blasphèmes vont promptement tomber. Jésus confond en quelques mots l'insolence des scribes et des pharisiens. « Si, dit-il, Satan fait la guerre à Satan, son royaume est divisé, et sera bientôt détruit. D'ailleurs, si je chasse les démons par Béelzébub, au nom de qui vos enfants les chassent-ils? Ceux-ci donc seront vos juges. Mais si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous! »

Ces observations étaient sans réplique. Le Messie devait venir sur la terre pour renverser l'empire du prince du mal. Les démons devaient fuir à sa voix, et reconnaître son autorité; auraient-ils été assez maladroits pour

conspirer eux-mêmes contre leur propre puissance? Lorsque Jésus les forçait à quitter le corps des malheureux qu'ils tourmentaient, ils obéissaient en disant : « Vous êtes le Fils de Dieu. » La vérité s'échappait malgré eux. La haine seule des pharisiens était capable d'interpréter d'une manière perfide les prodiges qui excitaient l'admiration générale. Jésus les réduit au silence en faisant ressortir la fausseté de leurs accusations; il porte enfin le coup le plus sensible à leur jalousie, à leur orgueil et à leur malignité, en disant qu'il est venu établir le royaume de Dieu au milieu d'eux.

Cependant, comme la foule accourait et se pressait avec une plus grande affluence, les pharisiens, dissimulant leur dépit, et désirant lui tendre un piége, lui dirent : « Maître, nous voudrions bien être témoins d'un prodige opéré par vous. »

Comment pouvaient-ils espérer que leur requête serait accueillie favorablement, après tout ce qui venait de se passer? Aussi Jésus, découvrant leurs mauvaises intentions, et mécontent de leurs iniques procédés à son

égard, se borne-t-il à répondre : « Cette génération coupable demande un signe ; elle n'aura pas d'autre signe que celui du prophète Jonas. De même que le prophète Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le corps de la baleine, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

Jésus, s'adressant à la multitude, continua : « Au jour du jugement, les habitants de Ninive se lèveront contre cette génération, et la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la voix de Jonas, et ici il y a quelqu'un de supérieur à Jonas. La reine du Midi, venue des extrémités de la terre écouter la sagesse de Salomon, se lèvera, au jour du jugement, contre cette génération, et la condamnera, car ici il y a quelqu'un de supérieur à Salomon. »

Pendant que Jésus parlait ainsi, une femme éleva la voix du milieu de la foule, et dit : « Bienheureux le sein qui vous a porté ; bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri !

— Bienheureux plutôt, répliqua Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique ! »

VIII

Il n'avait pas encore achevé son discours, quand sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses cousins germains, se présentèrent pour lui parler. Ils avaient été effrayés, sans doute, par les clameurs et les menaces des pharisiens. Mais la foule était si compacte, qu'il leur était impossible de pénétrer jusqu'à lui. Quelqu'un dit à Jésus : « Voilà que votre mère et vos frères vous cherchent, et désirent vous voir. » Alors Jésus, embrassant du regard ceux qui se tenaient autour de lui, répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent et observent la parole de Dieu. Quiconque, en effet, accomplit la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

IX

Un jour, Jésus sortit de la maison qu'il habitait, et alla sur le bord de la mer de Géné-

sareth. Une grande foule, venue des villes voisines, se réunit autour de lui, afin d'entendre ses enseignements. Il monta sur une barque, et la multitude s'assit sur le rivage. Alors il se mit à les instruire en paraboles, leur annonçant le royaume de Dieu sous forme de comparaisons.

1. « Un semeur, dit-il, sortit pour semer son grain. Mais une partie de la semence tomba sur le chemin; elle fut foulée aux pieds par les passants, et les oiseaux du ciel mangèrent le reste. Une partie tomba sur un sol pierreux, où la terre était peu profonde. Elle leva promptement; mais, dès que le soleil parut, elle fut brûlée par la chaleur, et la racine se dessécha à cause du manque d'humidité. Une autre partie tomba au milieu des épines; mais les épines, en poussant, l'étouffèrent, de sorte qu'elle ne porta pas de fruits. Une autre partie, enfin, tomba dans la bonne terre; elle ne tarda pas à lever, à croître et à mûrir; chaque grain rapporta ici trente pour un, là soixante, et ailleurs cent pour un. »

En terminant, Jésus éleva la voix en criant: « Que celui qui entend comprenne. »

2. Il leur proposa une autre parabole. « Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais, pendant que ses gens dormaient, son ennemi survint, sema de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla. La semence étant poussée et montée en épis, l'ivraie devint très-apparente. Alors les serviteurs du père de famille vinrent le trouver, et lui dirent : « Maître, n'avez-vous pas semé uniquement de bonne semence dans votre champ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? » Il leur répondit : « C'est l'œuvre de l'homme qui est mon ennemi. — Voulez-vous, répliquèrent les serviteurs, que nous allions l'arracher? — Non, reprit le maître, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez le blé. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'au temps de la moisson. Alors je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler; amassez ensuite le blé dans mon grenier. »

3. Il leur proposa encore une autre parabole. « A quoi, dit-il, comparerons-nous le royaume de Dieu? Sous quelle image le représenterons-nous?

« Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son jardin. C'est assurément la plus petite de toutes les semences; mais, dès qu'il est levé, il pousse, et devient plus grand que tous les légumes du jardin; ses rameaux le font ressembler à un arbre, où les oiseaux du ciel viennent se reposer et se mettre à l'abri. »

4. Il dit de nouveau : « A quoi comparer le royaume de Dieu? Il est semblable au levain qu'une femme prend et pétrit avec trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit fermenté.

5. « Le royaume du ciel ressemble encore à un trésor caché dans un champ. Si quelqu'un le trouve, il le cache de nouveau, et, plein de joie, il s'en va vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.

6. « Le royaume du ciel est semblable encore à un marchand qui est à la recherche de perles fines. Ayant trouvé une perle précieuse, il vend tout son bien afin de pouvoir l'acheter.

7. « Enfin, il en est du royaume des cieux comme d'un filet qu'on jette à la mer, au

moyen duquel on pêche une grande quantité de poissons, bons et mauvais. Lorsqu'il est rempli, on le tire à terre, on s'assied, et l'on choisit les poissons; les bons sont mis à part dans un vase, et on jette les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde; les anges viendront, qui sépareront les bons des méchants : ces derniers seront précipités dans la fournaise, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Après avoir fini son discours, Jésus dit à haute voix : « Qui entend comprenne. »

Jésus parlait ainsi au peuple en paraboles, afin d'accomplir cette prophétie, relative au Messie : « J'ouvrirai la bouche pour parler en paraboles, et je manifesterai ce qui était caché depuis la création du monde. » Il congédia ensuite la foule, et rentra dans la maison. Dès qu'il s'y trouva seul, les apôtres l'interrogèrent, pour avoir le sens de ces enseignements cachés. « Pourquoi, lui dirent-ils, parlez-vous ainsi en paraboles? » Jésus leur répondit : « Il vous a été donné, à vous, de connaître les mystères du royaume de Dieu; mais pour ceux du dehors, ils n'ont pas reçu

la même faveur : c'est pour cela qu'on leur propose seulement des paraboles. Je leur parle en figures, parce qu'ils n'ouvrent point les yeux pour voir, ni les oreilles pour comprendre, de manière à se convertir et à obtenir le pardon de leurs péchés. Ainsi s'accomplit en eux la prédiction du prophète Isaïe : Vous entendrez avec vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous regarderez avec vos yeux, et vous ne verrez pas; car le cœur de ce peuple est endurci, et leurs oreilles entendent difficilement. Ils se sont fermé volontairement les yeux et les oreilles, afin de ne point voir, de ne point entendre, et de ne point comprendre, dans la crainte de se convertir, et de peur que je ne les guérisse. Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, et les oreilles qui entendent ce que vous entendez! car, je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes, de rois et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu.

« Voici l'explication de la parabole du semeur. Le grain de blé signifie la parole de

Dieu, et le semeur est celui qui prêche la parole de Dieu. La semence tombée sur le chemin représente ceux qui écoutent la parole de Dieu, mais qui ne s'appliquent point à la garder; le démon vient enlever la semence de leur cœur, de sorte qu'ils perdent la foi, et ne sont pas sauvés. Celle qui est tombée sur un sol aride et pierreux se rapporte à ceux qui entendent d'abord et reçoivent la parole de Dieu avec plaisir; mais, comme en eux la foi n'a point de racines, dès qu'il s'élève des troubles et des persécutions à cause de cette parole, ils se scandalisent aussitôt, et succombent au moment de la tentation. L'autre partie de la semence qui est tombée au milieu des épines représente ceux qui, après avoir écouté la parole de Dieu, s'embarrassent dans les inquiétudes de ce monde, se laissent prendre aux illusions de la richesse, à l'amour des jouissances, au désir des choses mondaines, et étouffent ainsi dans leur cœur la parole de Dieu, qui ne porte aucun fruit. Celle, enfin, qui est tombée en bonne terre signifie ceux qui écoutent la parole de Dieu, la reçoivent, la comprennent, la conservent

dans un cœur pur et vertueux, et produisent des fruits par la persévérance, les uns trente pour un, les autres soixante, et les autres cent pour un.

« Quant à la parabole de l'ivraie, celui, dit Jésus-Christ, qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants du mal. L'ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le démon; la moisson, c'est la fin du monde; les moissonneurs, ce sont les anges. De même qu'au temps de la moisson on arrache l'ivraie pour la jeter au feu; de même, à la fin du monde, le Fils de l'homme enverra ses anges pour séparer les hommes de scandale et de péché, et les précipiter dans la fournaise, où il y aura des hurlements et des grincements de dents. Les justes, au contraire, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. »

Si Jésus emploie les figures et les symboles en s'adressant à la foule, c'est par compassion et par bonté. Ceux dont l'orgueil et la malice avaient endurci le cœur ne comprenaient rien à la doctrine. Les autres, sans en saisir toute

la profondeur, écoutaient avec simplicité, et étaient initiés ainsi peu à peu aux secrets de la sagesse divine. Les peuples d'Orient avaient l'habitude d'user de comparaisons analogues dans leur enseignement public. Leur esprit se plaisait à ces images demi-transparentes; il découvrait et retenait fidèlement la vérité cachée sous l'emblème.

Du sermon prêché sur les bords de la mer, il ressort que la foi, don de Jésus-Christ, se conserve seulement dans les cœurs droits et purs, qui persévèrent dans la pratique des commandements, tandis qu'elle se perd aisément chez ceux qui consument tout leur temps à la poursuite des affaires et des plaisirs. « L'intelligence de toutes ces choses, dit Jésus-Christ, sera accordée avec surabondance aux esprits simples et droits; aux superbes, il sera ôté même ce qu'ils croient avoir. »

X

Vers le soir, Jésus monta sur une barque avec ses disciples, et leur demanda de passer

de l'autre côté du lac de Génésareth. La foule qui l'avait suivi fut congédiée; plusieurs autres barques, toutefois, l'accompagnèrent. Tandis qu'ils ramaient, Jésus s'endormit. Bientôt une tempête s'éleva, et le vent était si violent, qu'il lançait les vagues jusque dans la barque, qui s'emplissait, et menaçait de couler bas. Jésus cependant continuait de dormir, couché à la poupe sur un oreiller. Ses disciples, effrayés, le réveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr. — Hommes de peu de foi, leur dit Jésus, pourquoi êtes-vous si timides? » Alors il se leva, commanda au vent et à la mer, et il se fit un grand calme. « Où est donc votre foi? ajouta-t-il. Comment êtes-vous si craintifs? N'avez-vous pas encore de foi? » Saisis d'étonnement et d'admiration, les hommes qui montaient les autres barques se disaient les uns aux autres : « Quel est donc celui-ci, pour que les vents et la mer obéissent à ses ordres? »

Ils traversèrent ainsi le lac, et abordèrent au pays des Gadaréniens ou Géraséniens, situé vis-à-vis de la Galilée. La ville de Gadara, qui donnait son nom à cette contrée, était placée

Jésus le refusa, et lui dit : « Allez chez vous, vers vos proches, et racontez à tous les grandes choses que Dieu a faites en vous dans sa miséricorde. » Cet homme s'en alla donc, et se mit à publier par tout le pays de la Décapole ce que Jésus avait fait en sa faveur, de sorte que tous étaient en admiration.

Jésus repassa la mer, et rentra dans la ville de Capharnaüm.

Ce miracle éclatant était propre, de sa nature, à produire une impression profonde. La délivrance de ces possédés, la terreur des contrées voisines, ne pouvait manquer d'avoir un immense retentissement. Jésus-Christ même ordonne à celui qui voulait s'attacher à lui de retourner au sein de sa famille, et de faire connaître partout la merveille opérée en sa personne. Si le Sauveur, toujours porté à l'indulgence et au pardon, permet aux démons de pousser dans la mer un troupeau nombreux de porcs, c'est à la fois la répression d'un scandale, puisque la loi défendait aux Juifs de manger de la viande de porc, et un châtiment, soit de la cupidité des Juifs, soit de l'idolâtrie des Gadaréniens, puisque

ces animaux étaient destinés communément à être sacrifiés aux idoles. Les habitants, effrayés de la rigueur de cet acte de justice, ne firent entendre aucune réclamation; ils se contentèrent de prier Jésus de s'éloigner de leur territoire, craignant sans doute la punition d'autres désordres.

LIVRE VII

I

L'Évangile se répandait de plus en plus dans les villes et les villages situés autour de la mer de Galilée. Le bruit des miracles de Jésus attirait autour de lui, comme nous l'avons vu, une foule innombrable de Juifs et même d'infidèles. En même temps qu'il guérissait les malades, le Sauveur prêchait sa doctrine, et les prodiges opérés à la vue d'une multitude de spectateurs, rendaient témoignage en faveur de la vérité de son enseignement. Les pharisiens lui tendaient des piéges; mais la sagesse divine s'embarrasse-t-elle des artifices des hommes? Jésus en pro-

fitait pour confondre leur orgueil, démasquer leur hypocrisie, et mettre en évidence les grands principes de la morale chrétienne.

Il résolut de retourner à Nazareth après une absence assez longue, et ses disciples l'accompagnèrent. Suivant son habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et il se mit à enseigner. Ses paroles excitaient l'admiration; mais l'envie détruisait le fruit de la prédication. La plupart se disaient en eux-mêmes : « Comment cet homme possède-t-il tant de science et tant de sagesse? D'où lui vient une si grande puissance? Comment tant de prodiges ont-ils été opérés par ses mains? Ne connaissons-nous pas sa famille et sa condition? »

Dieu pénètre jusqu'au fond des cœurs, où il découvre les plus secrètes pensées. Jésus, sachant leurs mauvaises dispositions, leur dit : « Vous m'appliquez le proverbe : *Médecin, guéris-toi toi-même*, c'est-à-dire : Les grandes choses que tu as faites à Capharnaüm, renouvelle-les dans ta patrie. » Alors il ajouta : « Un prophète est sans honneur seulement dans sa patrie, dans sa maison et dans sa famille. »

Jésus ne fit pas beaucoup de miracles à Nazareth, dit l'Évangéliste, à cause de l'incrédulité des habitants. Il guérit seulement quelques malades par l'imposition des mains; telle était leur incrédulité, qu'elle excitait son étonnement. Il se mit alors à parcourir les villages des environs, pour y faire entendre son enseignement.

II

L'endurcissement des habitants de Nazareth avait empêché Jésus d'opérer les miracles qu'il avait coutume d'accomplir partout où il prêchait. Suivant l'expression de l'Évangéliste, *il ne pouvait faire aucun prodige*; mais, au milieu des bourgades d'alentour, l'enseignement fructifiait avec abondance, les miracles se multipliaient, et l'Évangile du royaume de Dieu s'étendait. Tous les malades et les infirmes étaient guéris.

Regardant en compassion cette multitude qui se pressait pour l'entendre, et qui ressemblait à un troupeau sans berger, il dit à ses

disciples : « La moisson est abondante, mais les moissonneurs sont en petit nombre; priez donc le maître du champ d'envoyer des ouvriers pour la moisson. »

Alors il réunit autour de lui ses douze apôtres, leur donna de nouveau le pouvoir de chasser les démons et de guérir toute espèce d'infirmités, et leur donna mission d'aller prêcher, leur recommandant d'aller deux à deux. Entre autres instructions, il leur dit : « N'allez point chez les païens, ni dans les villes des Samaritains. Recherchez d'abord les brebis égarées de la maison d'Israël; annoncez que le royaume de Dieu approche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu ces dons gratuitement, distribuez-les gratuitement. »

Il leur commanda en outre de ne porter avec eux ni or ni argent. « N'emportez rien, leur dit-il, qu'un bâton de voyage. Ne prenez pas de sac de voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni provisions. L'ouvrier ne mérite-t-il pas sa nourriture? Ne vous inquiétez point des aliments destinés à votre nourriture, ni

des vêtements destinés à couvrir votre corps. Lorsque vous entrez dans une ville ou dans un village, informez-vous s'il y a quelqu'un chez qui vous puissiez loger, et demeurez dans sa maison jusqu'à votre départ. En entrant chez lui, dites : Paix à cette maison. Si la maison en est digne, votre paix reposera sur elle; autrement votre paix vous reviendra. Quand vous aurez été accueilli dans une maison, ne la quittez point pour une autre. Mangez et buvez ce qu'on vous présente; n'acceptez point d'invitation au dehors. Mais, si personne ne vous reçoit, ni ne veut écouter votre parole, secouez la poussière de vos pieds, comme témoignage contre les habitants de cette ville, en disant : Nous secouons sur vous jusqu'à la poussière de vos rues qui s'est attachée à nos pieds; sachez cependant que le royaume de Dieu est proche. Quittez ce pays. En vérité je vous le dis, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins sévèrement que cette ville au jour du jugement. »

III

Jésus continua de donner ses instructions aux apôtres en ces termes : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. »

Au temps où Jésus prononçait ces paroles, les Israélites se comparaient à des colombes, et ils appelaient chiens, loups et serpents tous les gentils, sans distinction. La simplicité et la droiture forment le caractère des vrais enfants de Dieu. Les enfants du siècle se reconnaissent à leur circonspection, leur finesse et leur habileté.

« Soyez en garde contre les hommes, dit-il; car ils vous traduiront devant les tribunaux; ils vous flagelleront dans leurs synagogues; ils vous citeront, en haine de moi, à comparaître devant les rois et les magistrats; mais là vous rendrez témoignage de moi devant eux et devant les païens. Lorsque vous serez en leur présence, ne vous inquiétez pas com-

ment vous parlerez, ni de ce que vous direz; vous saurez à l'heure même ce que vous devrez dire : ce n'est pas vous qui parlerez; c'est l'Esprit de votre Père qui parlera par votre bouche. Je communiquerai à vos discours une sagesse qui déconcertera tous vos contradicteurs.

« Vous serez haïs de tous à cause de moi. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; les enfants s'élèveront contre leurs parents. Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Le disciple et le serviteur ne peuvent pas s'attendre à recevoir un traitement autre que celui du maître. Si le père de famille a été appelé Béelzébub, à plus forte raison appellera-t-on de même ses serviteurs. Ne les craignez point. Rien ne vous a été caché; c'est pourquoi prêchez hautement et sur les toits ce que vous avez appris. N'appréhendez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent donner la mort à l'âme. Craignez plutôt celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer.

« Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre.

« Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise, et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé. Qui vous reçoit, me reçoit; et qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé.

« Quiconque me reconnaît et se déclare pour moi devant les hommes, je le reconnaitrai devant mon Père qui est dans les cieux. Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père céleste.

« Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.

« Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi.

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. »

Jésus-Christ parle ici de cette fausse paix dans laquelle s'endort la conscience coupable, et qui est le prélude de la mort spirituelle. En une autre circonstance, il dit à ses disciples : « Je vous laisse la paix, *je vous donne*

ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. » La paix du Christ calme le trouble du cœur. Elle rétablit l'ordre et l'équilibre entre toutes nos facultés. La paix du monde est une illusion, à l'aide de laquelle les enfants du monde trompent les autres et se trompent eux-mêmes.

Le fidèle disciple, qui marche sur les traces de son Maître, ne doit être arrêté par aucun obstacle. Si l'épreuve vient de ceux qui lui sont attachés de plus près par les liens du sang, qu'il triomphe de la séduction, dit le pape saint Grégoire le Grand, en fuyant ses parents, en méprisant tous les avantages du monde périssable. « En effet, dit Jésus-Christ, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère. »

Après avoir ainsi donné ses instructions aux apôtres, Jésus s'en alla continuer le cours de ses prédications. Les apôtres partirent sur-le-champ, annonçant la bonne nouvelle dans les villes et les bourgades, exhortant à la pénitence, chassant les démons, opérant des guérisons, et faisant des onctions d'huile sur

beaucoup de malades, qu'ils rendaient à la santé.

IV

Dès que les habitants des lieux où Jésus venait prêcher apprenaient son arrivée, ils couraient et envoyaient dans toute la contrée pour en donner avis. Alors affluaient les malades, et l'on apportait sur leurs lits ceux qui étaient dans l'impossibilité de marcher. En quelque ville ou bourgade qu'il entrât, sitôt qu'on l'avait reconnu, on mettait les malades sur les places publiques, et on le priait de leur permettre de toucher seulement le bord de son manteau. Tous ceux qui le touchaient étaient guéris. Aussi, voyant ces miracles se renouveler chaque jour, la foule le suivait-elle partout sans vouloir le quitter.

Tout entier au ministère de la parole et aux œuvres de sa mission divine, le Sauveur n'avait aucun souci des choses de ce monde. Afin de pourvoir aux besoins de ses disciples et à ceux auxquels il s'était assujetti en pre-

nant la nature humaine, il avait permis à plusieurs saintes femmes de l'accompagner et de l'aider de leurs ressources. L'Évangile nomme Marie-Madeleine, Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, et Susanne, qui l'assistaient de leurs biens. Une pieuse tradition rapporte que Susanne est l'épouse des noces de Cana. Parmi les autres femmes qui eurent le bonheur de vivre dans la société de Jésus, les écrivains sacrés mentionnent encore Salomé, mère des fils de Zébédée; Marie Cléophas, belle-sœur de la sainte Vierge, et mère des trois apôtres cousins germains de Jésus, appelés ses frères, comme nous l'avons dit précédemment; Marie Marc, de Jérusalem; enfin Marthe et Marie de Béthanie. Une tradition, dont plusieurs écrivains ecclésiastiques ont été l'écho, nous apprend que Marie, femme d'Alphée ou de Cléophas, outre les trois apôtres, et Joseph ou José, eut deux filles, également cousines germaines du Sauveur : ce sont ces Nazaréennes que l'on appelait les sœurs de Jésus. En Judée, c'était la coutume que les docteurs fussent accompagnés d'honnêtes matrones, occupées de pourvoir à leurs besoins.

Les ennemis de Jésus-Christ, habitués à cet usage, n'y trouvèrent jamais un prétexte d'accusation contre sa personne, quoique chaque jour à la recherche de tout ce qui pouvait lui être reproché.

Qu'il nous soit permis, d'après des textes anciens et les habitudes communes des Juifs contemporains de Notre-Seigneur, de tracer le tableau de Jésus dans ses voyages quotidiens et ses prédications à travers la Judée. Vêtu de la tunique brune de Galilée, qui couvre tout le corps depuis le cou jusqu'aux talons, les pieds chaussés de la sandale de bois, de jonc ou d'écorce de palmier, retenue et attachée à l'aide de cordons de cuir, la tête nue, ou couverte d'une espèce de chaperon, le plus souvent rejeté sur les épaules. Une ceinture de cuir serre la tunique autour des reins, et la maintient élevée jusqu'au-dessus des genoux durant le voyage. Les gens riches portaient, dans les cérémonies, une ceinture précieuse de laine, de coton ou de soie, ornée de broderies et de fils d'or ou d'argent, plus large que la main. Comme ses disciples, il n'use point de souliers, espèce de chaussure

alors en usage seulement chez les personnes efféminées. Les bas étaient inconnus : aussi, quand on arrivait de voyage, on avait l'habitude de se laver les pieds; présenter de l'eau à l'étranger était un des premiers devoirs de l'hospitalité. Par-dessus la tunique, on avait coutume de jeter sur les épaules un ample manteau de laine. Ce manteau était composé simplement d'un morceau d'étoffe carré, assez large pour envelopper le corps entier. Jésus ne porte point de sac de voyage, ni de large ceinture pour mettre l'or et l'argent. Judas seul tient la bourse; c'est l'économe de la petite communauté. Selon l'usage constant des voyageurs en Orient, ils ont tous une fiole d'huile pour oindre et fortifier leurs membres, fatigués par l'excès de la chaleur. Au milieu de la foule qui s'attache aux pas du Sauveur, les saintes femmes, enveloppées d'un long voile, partie essentielle du costume des femmes juives, se chargent de quelques provisions, et sont attentives à pourvoir aux besoins du Maître et des disciples [1]. Rien ici

[1] Voyez Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. I, 4e sect., ch. XI, p. 394. — Archæologia Biblica.

ne sent le luxe ni les raffinements de la mollesse; tout, au contraire, respire la simplicité. Ce qui donne à la marche de Jésus son véritable caractère, ce sont les malades qui réclament la guérison, c'est la multitude avide d'écouter sa parole, de se nourrir de la nourriture spirituelle, dont les âmes droites sont affamées. Entendez le peuple, qui crie sans cesse : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil en Israël; un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple! » Pour compléter le tableau, voyez, parmi ces hommes simples, se glisser des scribes et des pharisiens, se déguisant pour mieux surprendre Jésus dans ses actes ou dans ses paroles, jaloux de sa sagesse et de sa puissance, cherchant l'occasion de dénaturer ses actions ou d'en atténuer la portée, afin de le compromettre et de le perdre.

V

Pendant que Jésus poursuivait le cours de ses prédications et opérait tant de prodiges

en Galilée, Jean le précurseur, après une longue détention dans la forteresse de Machéronte, versait son sang pour la cause de la justice. Le prophète, comme nous l'avons vu précédemment, avait hautement reproché à Hérode le scandale de sa conduite. Hérodiade cherchait depuis lors une occasion favorable pour se venger en faisant mettre à mort le courageux défenseur de la sainteté inviolable du mariage : elle la trouva enfin.

Hérode, à l'imitation des païens, célébrait le jour anniversaire de sa naissance en donnant un festin somptueux aux chefs des soldats, aux grands de la cour et aux principaux de la Galilée. Les Romains avaient emprunté aux Grecs, et les Juifs aux Romains, l'usage de terminer les repas de fête en introduisant dans la salle du festin des chanteurs et des danseurs. En cela les Juifs contrevenaient à leurs lois, qui proscrivent ces spectacles comme entachés d'idolâtrie et propres à corrompre les mœurs.

Vers la fin du festin, Salomé, fille d'Hérodiade, dansa au milieu de la salle. Cette jeune fille était digne de sa mère. Déjà très-savante

dans l'art de la coquetterie, elle plut tellement à Hérode, que ce prince, la tête échauffée sans doute par les fumées du vin, jura de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Cette dernière promesse était une formule solennelle qui donnait plus de poids à la parole engagée, sans tirer à autre conséquence.

Salomé sortit sur-le-champ, et consulta sa mère sur ce qu'elle devait demander. Hérodiade, dont la résolution était arrêtée depuis longtemps, n'hésita pas un instant : « Va, lui dit-elle, et demande la tête de Jean-Baptiste. » A cette étrange requête de la part d'une jeune fille, le roi fut contristé; néanmoins, à cause de son serment et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas refuser. Il envoya aussitôt un de ses gardes avec ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin. Le garde courut à la prison, trancha la tête de Jean, apporta cette tête sanglante sur un bassin, et l'offrit à la jeune fille : celle-ci remit sur-le-champ ce fatal présent à sa mère.

C'est ainsi que la débauche conduit à la cruauté, et l'ivresse à la faiblesse et au crime.

La vie de saint Jean fut le prix d'une coupable complaisance. Hérode et Hérodiade ont transmis à la postérité un nom à jamais flétri. Saint Jérôme et l'historien Nicéphore racontent qu'Hérodiade perça la langue du Précurseur avec des aiguilles, comme si elle eût craint encore les reproches, ou qu'elle eût cherché à assouvir sa vengeance sur l'organe qui avait prononcé cette parole, toujours retentissante : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. »

Les disciples de Jean, ayant appris la mort de leur maître, enlevèrent son corps, et lui donnèrent la sépulture. Ensuite ils allèrent trouver Jésus pour lui annoncer ce qui s'était passé. Le jour suivant, Jésus annonça la mort de Jean à ses disciples. Alors ceux-ci lui demandèrent pourquoi les scribes et les pharisiens disaient qu'Élie dût venir comme précurseur. « Élie doit venir, en effet, répondit Jésus. Toutefois je vous le dis : Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu : ils l'ont traité comme il leur a plu. » Les disciples comprirent qu'il avait parlé de Jean-Baptiste.

VI

A quelque temps de là, Hérode entendit parler des miracles de Jésus, et la renommée lui apprit quelques-uns des faits extraordinaires qui se passaient chaque jour. Il s'en inquiéta, car les uns disaient : « C'est Jean qui est ressuscité ; » d'autres prétendaient que c'était Élie ou un des anciens prophètes revenu à la vie. Mais Hérode avait la conscience troublée de remords. « J'ai fait décapiter Jean, disait-il à ses familiers ; cet homme qui opère tant de prodiges n'est pas autre que Jean. » C'est pourquoi il désirait ardemment voir Jésus.

Le Sauveur ne voulut pas rester plus longtemps à l'endroit où il se trouvait quand la mort de Jean lui fut annoncée ; il passa la mer de Galilée, et resta sur la rive opposée. De retour de leur mission, les apôtres lui rendirent compte de tout ce qui leur était arrivé, de leur enseignement et de leurs actes. Il leur dit : « Venez à l'écart, en un lieu désert, afin

de vous y reposer un peu. » L'affluence des gens qui allaient et venaient était si considérable autour d'eux, qu'ils n'avaient pas même le temps de manger.

Ils montèrent tous sur une barque, et se retirèrent dans le désert, du côté de Bethsaïde. Ce pays n'était pas sous la dépendance du meurtrier de Jean-Baptiste; il faisait partie de la tétrarchie de Philippe. Jésus et les apôtres n'y avaient rien à craindre. Plusieurs, les ayant vus s'embarquer, remarquèrent la direction qu'ils prenaient. Dès que la foule en fut avertie, elle accourut de toutes les villes voisines, et remplissait le désert avant qu'ils y fussent arrivés. Les personnes même les plus faibles et les plus délicates n'hésitaient pas à entreprendre cette course à pied. Au sortir de la barque, Jésus rencontra une multitude innombrable; il en eut pitié, et se mit aussitôt à l'instruire. Son enseignement embrassait beaucoup de choses, et il leur parlait du royaume de Dieu. Ceux qui étaient atteints de quelque maladie ou infirmité recouvrèrent la santé.

Le soir étant arrivé, et le jour commen-

çant à baisser, les apôtres s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : « Ce lieu est désert, et il est déjà tard; congédiez le peuple, afin que chacun puisse se procurer dans les villages et les hameaux les plus rapprochés la nourriture dont il a besoin. — Ne pouvez-vous pas, répondit Jésus, leur donner à manger? — Pourrions-nous, répliquèrent-ils, aller acheter pour deux cents deniers de pain? » Parcourant des yeux les rangs pressés de la foule, et voyant combien elle était considérable, Jésus dit à Philippe : « Où achèterons-nous assez de pain pour tant de monde? » Il disait ces mots pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. « Deux cents deniers, répondit Philippe, ne suffiraient pas pour acheter tout le pain nécessaire, quand bien même on n'en donnerait qu'un très-petit morceau à chacun. »

Alors Jésus demanda à ses apôtres combien ils avaient de pains. « Allez, dit-il, et voyez. » André, frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? — Apportez-les-moi, dit Jésus, et faites asseoir en ordre, et par troupes de cent

ou de cinquante, toutes les personnes présentes. » Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Quand tous furent assis, il se trouva environ cinq mille personnes. Jésus prit les pains, leva les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu, les bénit, les rompit, et les remit à ses disciples pour être distribués à la foule. Il agit de même pour les deux poissons, qui furent partagés. Tous mangèrent autant qu'ils voulurent, et furent rassasiés. Quand le repas fut achevé, Jésus ordonna aux disciples de recueillir les restes. Les douze apôtres passèrent dans les rangs, et remplirent douze corbeilles des morceaux qui restaient.

Les témoins de ce miracle furent frappés d'une si vive admiration, qu'ils se disaient entre eux : « C'est là vraiment le prophète qui doit venir au monde. » Jésus alors força ses disciples de monter sur la barque pour passer à l'autre rive, pendant qu'il congédierait le peuple. Sachant que cette multitude songeait à venir l'enlever pour le proclamer roi, il profita des ombres de la nuit pour s'enfuir seul dans le lieu le plus retiré de la montagne. Il y resta quelque temps en prière.

VII

Dociles à l'ordre du Maître, les disciples descendirent sur le bord de la mer, entrèrent dans la barque, et se mirent en devoir de se diriger vers Capharnaüm. Déjà depuis quelque temps la nuit était close. La barque voguait au milieu de la mer, et Jésus n'avait pas paru. Les ténèbres étaient profondes, et un vent violent contrariait la marche du navire. Les flots étaient agités, et, malgré les efforts des rameurs, ils avaient à peine parcouru vingt-cinq à trente stades à la quatrième veille de la nuit. Tout à coup ils aperçurent Jésus marchant sur les eaux, qui s'approchait de la barque comme s'il eût voulu les gagner de vitesse. D'abord ils le prirent pour un fantôme, et eurent peur. Ils poussèrent un cri; mais Jésus aussitôt leur adressa la parole, et leur dit: « Rassurez-vous; c'est moi, ne craignez point. »

Alors Simon-Pierre lui dit: « Si c'est vous, Seigneur, ordonnez-moi d'aller à vous sur

l'eau. — Venez, répondit Jésus. » Pierre descendit de la barque, et se mit à marcher sur les flots. Mais, comme le vent était très-fort, il fut effrayé; dès lors il commença à s'enfoncer. « Sauvez-moi, Seigneur, s'écria-t-il. » Alors Jésus lui tendit la main, le prit, et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? »

Pendant que Jésus et Pierre montaient dans la barque, le vent s'apaisa, et bientôt ils abordèrent au rivage. Ce prodige plongea les disciples dans l'étonnement et l'admiration. Ils s'avancèrent tous, et se prosternèrent aux pieds de Jésus, en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

VIII

Le lendemain, la foule, restée sur le rivage, attendait Jésus. On avait remarqué qu'il n'y avait, la veille au soir, qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas entré dans cette barque avec ses disciples. Le bruit du miracle de la multiplication des pains s'était répandu. D'au-

tres barques vinrent de Tibériade vers l'endroit où le prodige s'était opéré. Bientôt on sut que Jésus et ses disciples n'étaient plus là. La foule emplit les barques, et l'on navigua vers Capharnaüm. En le rencontrant de l'autre côté de la mer, plusieurs lui dirent : « Maître, quand êtes-vous venu ici? — En vérité, répondit Jésus, je vous l'assure, vous ne me cherchez pas parce que vous avez vu des prodiges, mais parce que vous avez été rassasiés des pains que j'ai bénis et rompus au milieu du désert. Ne vous inquiétez donc pas d'une nourriture passagère, mais de celle qui dure jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera : le Fils de l'homme a reçu mission du Père. »

Les Juifs lui demandèrent alors : « Que devons-nous faire pour opérer les œuvres de Dieu? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qui m'a envoyé. »

Ils lui répliquèrent : « Quel miracle faites-vous sous nos yeux, afin que nous croyions en vous? Quelle œuvre accomplissez-vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert,

comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. »

Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel; c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel; car le pain de Dieu descend du ciel, et donne la vie au monde.

— Maître, dirent-ils, donnez-nous de ce pain.

— C'est moi, continua Jésus, qui suis le pain de vie ; quiconque vient à moi, n'aura pas faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, vous avez été témoins de mes œuvres, et vous ne croyez point en moi. Tout ce que me donne mon Père vient à moi; je ne repousse point celui qui vient à moi. Je suis descendu du ciel, non pour suivre ma volonté, mais pour accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qui m'ont été donnés. Quiconque voit le Fils, et croit en lui, possède la vie éternelle ; au dernier jour je le ressusciterai. »

Les Juifs murmuraient contre lui, parce

qu'il avait dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel. « N'est-ce pas là, disaient-ils, le fils de Joseph? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère? Comment donc peut-il dire qu'il est descendu du ciel? »

Jésus, prenant la parole, ajouta : « Ne murmurez pas ainsi entre vous. Personne ne vient à moi sans que mon Père l'attire. Il est écrit toutefois dans les Prophètes : Tous seront capables de recevoir l'enseignement de Dieu. En vérité, en vérité je vous le dis : Qui croit en moi, a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du ciel; quiconque mange de ce pain vivra éternellement. Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. »

A ces mots, les Juifs se mirent à disputer entre eux. « Comment, disaient-ils, celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? »

Jésus n'a pas employé un langage symbolique. Il insiste en ces termes : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. Celui-là possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Voici le pain descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée dans le désert, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Quiconque mange ce pain vivra dans l'éternité. »

Ces paroles furent prononcées dans la synagogue de Capharnaüm, où Jésus enseignait. Plusieurs de ses disciples, ne saisissant pas le vrai sens de ce discours, disaient : « Cette parole est dure ; qui peut l'entendre ? » Cette plainte est exprimée selon une formule alors usitée communément. Connaissant en lui-même les murmures de ses disciples, Jésus leur dit : « Cela vous scandalise-t-il ? Les paroles que j'ai prononcées sont esprit et vie. C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien à l'intelligence des choses spirituelles. Il y en a parmi vous qui n'ont pas la foi. » Jésus connaissait ceux qui ne croyaient pas, et celui qui devait le trahir. A partir de ce moment, plusieurs de

ses disciples s'éloignèrent, et ne marchèrent plus en sa compagnie. S'adressant aux douze apôtres : « Voulez-vous aussi vous retirer ? » leur dit Jésus. « A qui irions-nous? répondit Simon-Pierre ; Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous savons et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. — Ne vous ai-je pas choisis, répliqua Jésus, au nombre de douze ? et pourtant l'un de vous est un démon. » Il désignait ainsi Judas Iscariotes, qui devait le trahir.

Après avoir nourri la multitude d'un pain miraculeux mais terrestre, Jésus s'adresse à ceux qu'il vient de rassasier dans le désert, pour leur apprendre qu'il existe un pain plus admirable encore, le pain céleste, le gage et la source de la vie éternelle. Ce pain descendu du ciel est l'eucharistie ; c'est le corps et le sang de Jésus-Christ lui-même. En promettant à ses serviteurs cette nourriture divine, le Sauveur n'entendait pas parler uniquement de la foi, nourriture de l'intelligence, aliment de l'âme chrétienne. Autrement il n'eût pas laissé partir ses disciples. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient accoutumés à entendre parler du pain

de la doctrine : un pareil langage pouvait-il les étonner, encore moins les indisposer? Jésus n'adoucit point les termes qu'il vient d'employer : il reprend, au contraire, en termes plus énergiques : « Celui qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang, n'a pas la vie en lui. »

Les Juifs prenaient cette doctrine dans un sens grossier. Avant de quitter la terre, Jésus-Christ nous apprendra comment nous devrons faire usage de la nourriture divine qu'il vient de promettre. Le sacrement de nos autels contient le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, et ce sacrement est distribué chaque jour aux fidèles, comme la nourriture et le breuvage par excellence. Semblables aux disciples infidèles, les hérétiques modernes ne veulent pas croire à la parole de Jésus; ils la détournent de son sens naturel. Ils refusent de croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Mais les catholiques, comme les apôtres, acceptent à la lettre la parole du Maître. L'Église répète aux fidèles : « Voici le pain descendu du ciel; quiconque mange de ce pain vivra éternellement. »

LIVRE VIII

I

Après le discours sur le pain céleste, Jésus s'avança dans la Galilée. Il ne voulait point aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.

La haine des pharisiens était montée à son comble. Les miracles de Jésus, sa doctrine, les justes reproches qu'il leur adressait, la sagesse qui lui faisait éviter tous leurs piéges, au lieu de leur ouvrir les yeux, les portaient à former des projets de violence : ils étaient décidés à ne pas reculer même devant le meurtre. C'est pourquoi, dit l'Évangéliste, Jésus ne célébra point cette année la Pâque

à Jérusalem. Lorsqu'il se retira dans le désert de Bethsaïde, où il nourrit miraculeusement cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, la fête de Pâque était proche. Durant sa vie mortelle, il s'est montré constamment strict observateur de la loi; mais alors son temps n'était pas encore venu. A partir de ce moment, nous le verrons affronter les menaces de ses ennemis. C'est l'année où les miracles seront plus nombreux encore que par le passé. La Pâque prochaine est l'époque du grand sacrifice, où tout sera consommé.

Le Sauveur et ses disciples quittèrent Capharnaüm, passèrent la mer, et s'arrêtèrent dans le pays de Génésareth. Dès que les habitants de ce lieu eurent appris son arrivée, ils la firent connaître dans toute la contrée. Partout où il allait, on lui apportait les malades couchés dans leur lit, on les exposait dans les rues et sur les places publiques où il devait passer. Les mêmes miracles opérés ailleurs se renouvelèrent ici. Jésus guérit les malades qu'on lui présenta, et tous ceux qui touchèrent ses vêtements recouvrèrent également la santé.

II

Les pharisiens espéraient sans doute trouver une occasion favorable à Jérusalem, pendant la durée de la fête de Pâque, pour tendre à Jésus de nouvelles embûches. Son absence les déconcerta. Aussi les voyons-nous, à peine de retour en Galilée, continuer leurs chicanes et manifester leur opposition. Ils commencèrent en saisissant pour prétexte que les disciples du Sauveur se mettaient à table et mangeaient sans se laver les mains auparavant. Les pharisiens, en effet, et la plupart des Juifs ne prenaient jamais leurs repas sans se laver plusieurs fois les mains, suivant la tradition des anciens. Quand ils revenaient de la place publique, ils ne manquaient pas de se livrer à des ablutions répétées. Cette même tradition, qu'ils observaient scrupuleusement, les obligeait à purifier les coupes à boire, les vases de terre et d'airain employés aux usages domestiques, et même leurs lits.

Les monuments de l'antiquité nous apprennent comment ces usages se pratiquaient

dans la vie commune. Au moment du repas, quand même il se fût agi simplement de manger un morceau de pain, les Juifs trempaient leurs doigts dans l'eau. Cette coutume était également usitée chez les anciens Grecs. Elle paraît être d'origine païenne. Avant les sacrifices, on ne se mouillait pas seulement les doigts; on devait plonger la main en entier dans l'eau. Les Juifs, fort attachés aux pratiques extérieures, accomplissaient cette prescription traditionnelle dans des vues superstitieuses. Ils s'imaginaient que quiconque n'y manquait jamais était assuré du salut éternel, et aurait certainement place au banquet du royaume de Dieu. Pour mieux faire ressortir la vanité de ces fausses traditions, il suffit de dire que, selon leur opinion, l'omission de ces ablutions était réputée aussi coupable que l'adultère ou le meurtre. Jésus-Christ, sans doute, respectait les coutumes de son pays en ce qu'elles avaient de louable; mais pouvait-il recommander des usages, en soi fort indifférents, auxquels on attachait une importance extrême, propre à faire négliger les lois essentielles de la morale et du culte religieux?

« Pourquoi, dirent les pharisiens à Jésus, vos disciples transgressent-ils la tradition des anciens et mangent-ils sans s'être lavé les mains? » Ils le pressaient vivement de répondre à cette question, se figurant qu'il lui serait impossible de se justifier d'une aussi grave imputation. Ils cherchaient d'ailleurs, comme le remarque l'écrivain sacré, à le surprendre dans ses paroles.

Jésus leur répondit : « Et vous, pourquoi transgressez-vous les commandements de Dieu pour suivre vos traditions? Dieu, en effet, a dit expressément par la bouche de Moïse : Honore ton père et ta mère; et il a ajouté : Quiconque maudira son père ou sa mère sera livré à la mort. Mais vous, vous dites : Quiconque dit à son père ou à sa mère : L'offrande que je fais à Dieu vous profitera, celui-là satisfait à la loi, quoiqu'il n'assiste en rien son père. »

Pour saisir toute la portée de cette réponse, il faut savoir qu'à l'époque où vivait Jésus-Christ, certains Juifs promettaient ou léguaient un don au temple de Jérusalem, espérant acquérir ainsi un grand mérite devant Dieu,

quand bien même, par suite de ce don, leur père ou leur mère aurait été réduit à la misère et à la faim. Ainsi, si ces Juifs avides s'avisaient de déclarer *sacré* ou *corban* (c'est le terme de l'Évangéliste) ce qu'ils devaient pour la subsistance de leur père ou de leur mère, il n'était plus permis d'y toucher. Ils se croyaient dispensés d'accomplir la loi de Dieu, qui n'est pas différente en cela de la loi de la nature; ils ne faisaient rien pour subvenir à la nourriture des auteurs de leurs jours. Cette conduite donnait trop souvent naissance à un pacte criminel : celui qui avait déclaré *corban* une partie de son bien ne tardait pas à la racheter moyennant une rétribution légère. Aveuglé par la cupidité, il ne s'inquiétait pas ensuite si ses parents étaient plongés dans le plus affreux dénûment, jusqu'à manquer de pain.

« Ainsi, continue Jésus-Christ, avec votre tradition vous détruisez le commandement de Dieu. Vous faites encore beaucoup d'autres choses semblables. Hypocrites! Isaïe a justement prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur

est loin de moi; le culte qu'ils me rendent est vain, car leurs doctrines ne sont que des maximes et des ordonnances humaines. »

Alors Jésus appela la multitude, et la fit approcher plus près de lui. « Écoutez-moi, dit-il, et comprenez bien. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, mais ce qui en sort, qui souille l'homme. »

Là-dessus il quitta les pharisiens, qui murmuraient fort, et entra dans sa maison. « Expliquez-nous le sens de cette dernière parole, » dit Pierre. « Vous aussi, reprit Jésus, êtes-vous donc sans intelligence? Ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Du cœur, en effet, viennent les mauvaises pensées, les adultères, la fornication, les meurtres, les larcins, les faux témoignages, la malice, la tromperie, l'envie, les blasphèmes, l'orgueil et la folie. Voilà ce qui souille vraiment l'homme, et non de manger sans s'être lavé préalablement les mains.

III

— Savez-vous, dirent les disciples à Jésus, que les scribes et les pharisiens ont été scandalisés de vos paroles? — Laissez-les, répondit Jésus; ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. » Et, comme le peuple écoutait cette réponse, Jésus continua en ces termes: « Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui purifiez le dehors de la coupe et des autres vases, tandis que votre intérieur est souillé de meurtres et de rapines! Malheur à vous, docteurs et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'anis, du cumin et des moindres herbes, et qui négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, à savoir, la justice et l'amour de Dieu, la miséricorde et la foi! Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui ruinez les maisons des veuves et dévorez leur substance, et qui faites ostentation des longues prières que vous récitez en public! Vous serez jugés sévèrement un jour.

« Malheur à vous, guides aveugles, qui

dites : Si quelqu'un jure par le temple, ce n'est rien; mais celui qui jure par l'or du temple est tenu à son serment! Aveugles et insensés! lequel est préférable, de l'or ou du temple, qui sanctifie l'or? Vous dites encore : Si quelqu'un jure par l'autel, ce serment est sans importance; mais si quelqu'un jure par l'offrande qui est sur l'autel, il est tenu à son serment. Aveugles et insensés! lequel est préférable, de l'offrande ou de l'autel, qui sanctifie l'offrande? Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui aimez à marcher avec de longs vêtements; qui portez de larges bandelettes couvertes de sentences, et de longues franges à vos habits; qui aimez qu'on s'incline profondément devant vous sur les places publiques, et qu'on vous donne la présidence dans les synagogues; qui cherchez les premières places dans les festins, et vous faites appeler par le peuple : Maître, maître!

« Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui vous êtes emparés de la clef de la science! Vous fermez aux autres l'entrée du royaume des cieux, sans y entrer vous-mêmes.

« Malheur à vous, pharisiens hypocrites,

qui courez de côté et d'autre pour gagner un prosélyte à votre foi! et, quand vous y avez réussi, vous en faites un fils de l'enfer, une fois aussi méchant que vous-mêmes!

« Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui ressemblez vous-mêmes à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, et, au dedans, remplis d'ossements et de toutes sortes d'impuretés! Au dehors, vous paraissez justes devant les hommes; mais, intérieurement, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'injustices. Malheur à vous, qui ressemblez à des tombeaux cachés, sur lesquels on marche en contractant une souillure sans le savoir! »

Après avoir entendu ces paroles, un des docteurs de la loi, s'adressant à Jésus, lui dit : « Maître, en parlant ainsi, vous nous déshonorez. » Jésus répliqua : « Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui imposez aux hommes des fardeaux qu'ils ne peuvent porter et auxquels vous ne touchez pas vous-mêmes du bout du doigt! »

IV

Ces reproches, adressés en public, aigrirent la haine des pharisiens; ils ne pouvaient supporter l'animadversion de Jésus. Soit qu'ils aient alors suscité contre lui une tempête, soit pour un autre motif que nous ignorons, Jésus quitta cette contrée, et se dirigea vers le pays maritime de Tyr et de Sidon. Il se retira dans une maison, où il désirait que son séjour restât caché; mais sa présence fut promptement connue. La réputation de sa doctrine, de ses vertus et de ses miracles était répandue depuis longtemps dans cette région; car nous avons vu déjà plusieurs fois, dans la foule qui assiégeait sa personne, des gens venus des environs de Tyr et de Sidon. Cette partie de la Phénicie, quoique appartenant à la race de Chanaan, était ouverte aux Juifs, qui pouvaient y aller en tout temps sans contracter de souillure légale; exception fondée sur l'alliance intervenue autrefois entre Salomon et le roi Hiram de Phénicie. Jadis Élie, durant la famine qui

sévit cruellement en Judée, se réfugia chez une pauvre femme habitante de Sarepta, ville des Sidoniens. La tradition rapporte qu'en cette même ville Jésus vint chercher un asile. Des ruines attestent la croyance des chrétiens à cette tradition; ils y bâtirent une petite basilique, aujourd'hui démolie, comme tant d'autres édifices antiques.

A peine arrivé, une femme de ce pays, Chananéenne d'origine, se présenta devant lui, implorant son aide en ces termes : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est cruellement tourmentée du démon. » Jésus fit semblant de ne pas remarquer la prière et les larmes de cette mère éplorée. Comme il ne répondait pas, ses disciples s'approchèrent, et lui dirent : « Congédiez-la; car elle nous importune de ses cris. — J'ai été envoyé seulement, dit Jésus, vers les brebis égarées de la maison d'Israël. » Cette femme ne se rebuta point; elle entra même dans la maison, et se jeta aux pieds de Jésus en répétant : « Seigneur, secourez-moi. » Pour éprouver sa foi, Jésus lui dit : « Laissez d'abord les enfants se rassasier; car il n'est pas bon de prendre le

pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » Ces expressions étaient alors sans cesse dans la bouche des Juifs, qui appelaient chiens les infidèles, et se regardaient eux-mêmes comme les seuls enfants du Père de famille.

La mère ne fut pas déconcertée. « Cela est vrai, dit-elle, Seigneur; mais les petits chiens aussi mangent sous la table les miettes des enfants qui tombent de la table de leurs maîtres. — Femme, reprit Jésus, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous désirez. Allez, le démon est sorti de votre fille. » A l'heure même la fille fut guérie. La femme se retira, et, dès qu'elle fut en sa maison, elle trouva sa fille délivrée du démon, et couchée tranquillement sur son lit.

V

Lorsque Jésus quitta la Syro-Phénicie, il passa par Sidon, et alla sur la rive orientale de la mer de Galilée, dans la Décapole. Ce pays, qui fut à diverses reprises le théâtre des miracles de Notre-Seigneur, était appelé Dé-

capole, parce qu'il enfermait dix villes principales, parmi lesquelles quelques historiens comprennent Damas. Quoiqu'il fît partie de la Palestine, il était occupé à la fois par les Juifs et les gentils. Après la captivité de Babylone, les anciens habitants ne réussirent pas à s'en rendre entièrement les maîtres.

Jésus gravit une montagne, et s'assit, accompagné d'une foule considérable. On lui amena des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes de toute espèce. Tous les malades reçurent guérison. Un de ces malheureux, sourd et muet, fut conduit à Jésus, et ceux qui l'environnaient le priaient de lui imposer les mains. Jésus le fit sortir des rangs de la foule, et le prit à l'écart. Il voulait opérer cette guérison au moyen de signes extérieurs, au lieu de faire usage d'un seul acte de sa volonté; aussi tous les docteurs de l'Église ont-ils interprété le sens mystérieux de ces signes en les appliquant à la guérison spirituelle du pécheur. Jésus mit ses doigts sur les oreilles de l'homme infirme, et de la salive sur sa langue. Puis il leva les yeux au ciel, poussa un soupir, en disant : *Ephpheta,* c'est-à-dire *ouvrez-vous.*

Au même instant, les oreilles du sourd s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla distinctement.

Ces miracles excitèrent un vif enthousiasme parmi la foule. Tous rendaient gloire à Dieu, et disaient : « Il a bien fait toutes choses ; il a donné l'ouïe aux sourds, et la parole aux muets. » Jésus avait beau leur recommander le silence, ils continuaient leurs acclamations avec plus de force encore.

VI

En ce même temps et en ce même lieu, la multitude restait auprès de Jésus avec persévérance, écoutant ses enseignements, contemplant les œuvres merveilleuses qu'il opérait sans cesse ; ces gens étaient si avides de la nourriture céleste, qu'ils négligeaient la nourriture du corps. Ils avaient consommé toutes les provisions qu'ils emportaient ordinairement avec eux, et cependant ils ne songeaient pas à s'en aller. « J'ai compassion de ce peuple, dit Jésus à ses disciples. Voilà le troisième jour

que la foule me suit, et ces gens n'ont rien à manger. Puis-je renvoyer ces hommes à jeun? Plusieurs tomberont de défaillance en chemin, car il y en a qui sont venus de fort loin. »

Les disciples lui répondirent : « Comment se procurer dans cette solitude la quantité de pain nécessaire pour rassasier une foule si considérable ? — Combien avez-vous de pains? » leur demanda Jésus. « Nous en avons sept, répliquèrent-ils, avec quelques petits poissons. »

Jésus ordonna de faire asseoir la multitude à terre. Puis il prit les pains et les petits poissons, rendit grâces à Dieu, les bénit, les rompit, et les donna à ses disciples pour les partager au peuple. Tous en mangèrent à satiété, et, après le repas, on ramassa les morceaux, qui remplirent sept corbeilles. Il y avait environ quatre mille hommes, sans compter les femmes ni les enfants.

Du temps de Notre-Seigneur, la nourriture du peuple était peu abondante, et de médiocre qualité. Elle se composait communément de pain d'orge ou de froment, de légumes, de fruits et de poisson fumé.

VII

Pendant que Jésus était occupé à congédier le peuple, les disciples descendirent sur le rivage de la mer, où ils préparèrent une barque. Jésus y monta avec eux, et vint au pays de Dalmanutha et de Magdala. Ce pays est situé au bord de la mer, du côté de l'orient, en tirant vers le midi. Magdala est la patrie de Marie-Madeleine. C'est une région fertile, arrosée de sources d'eau minérale, où l'on rencontre en plus d'un endroit les traces des volcans qui ont jadis bouleversé ce coin de terre. Une tradition rapporte que les enfants de Dieu s'unirent aux filles des hommes dans le pays de Magdala. L'histoire nous apprend qu'au temps de Notre-Seigneur les habitants de cette même contrée étaient renommés pour leurs déréglements. Mais, frappés de l'éclat des miracles du Christ, beaucoup lui faisaient compagnie et le suivaient dans ses courses évangéliques.

Les pharisiens et les sadducéens, apprenant

son arrivée, vinrent à lui pour le tenter. Ils lui demandèrent de leur montrer un signe dans le ciel. Ils n'ignoraient pas les prodiges qui chaque jour s'accomplissaient à la voix de Jésus. Leurs yeux en avaient pu contempler quelques-uns; leurs oreilles entendaient les acclamations du peuple. Ils étaient assez instruits, d'ailleurs, pour savoir que les miracles sont le témoignage de Dieu; et pourtant ils voyaient ces merveilles sans vouloir les comprendre. C'est pourquoi Jésus-Christ leur répondit : « Le soir, vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est brillant; le matin, vous annoncez que le jour sera orageux quand le ciel est sombre et rougeâtre. Hypocrites! vous savez interpréter l'aspect du ciel et de la terre, et vous feignez de ne pas reconnaître les signes des temps prédits par les prophètes! »

Le climat de la Palestine est bien différent du nôtre. Les vents d'ouest apportent les nuages pluvieux de la mer Méditerranée. Le vent du midi, après avoir soufflé au-dessus du désert, et chargé de poussière, est d'une chaleur suffocante : c'est le messager des orages. Le vent du nord, qui passe à travers

les montagnes du Liban, règne durant l'automne, et rafraîchit agréablement les ardeurs de l'atmosphère. Ce sont les vents d'ouest qui règnent durant la saison des pluies. Dans un pays comme la Palestine, où la sécheresse est fréquente et mortelle, où les chaleurs de l'été sont insupportables, les habitants sont habiles à reconnaître à divers signes les changements du ciel. C'est à cette habileté que Jésus-Christ fait allusion, lorsqu'il reproche à ses ennemis de ne pas se tromper dans l'appréciation des signes avant-coureurs du beau temps ou des tempêtes, et d'affecter de ne pas discerner l'accomplissement des prophéties. Ils voient, et ils ne distinguent rien; ils entendent sans comprendre.

Jésus poussa un profond soupir, et dit au peuple, en gémissant de l'aveuglement des pharisiens : « Cette race mauvaise réclame un signe; mais il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. »

A ces mots, il les congédia, monta sur une barque, et passa de l'autre côté de la mer. Dès qu'ils furent à l'autre bord, Jésus dit à ses disciples : « Gardez-vous soigneusement

du levain des pharisiens et des sadducéens. » L'esprit des apôtres avait peine à s'élever au-dessus des choses matérielles. Il leur vint en pensée que leur maître leur adressait cette recommandation parce qu'ils avaient oublié d'emporter du pain avec eux : ils avaient, en effet, un seul pain dans la barque. Lisant dans leur âme, Jésus les réprimanda en disant : « Hommes de peu de foi ! de quoi vous occupez-vous ? N'avez-vous pas encore l'intelligence ouverte pour comprendre ? Aurez-vous toujours des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre ? Avez-vous perdu la mémoire ? Lorsque je rompis cinq pains pour être distribués à cinq mille personnes, combien de corbeilles avez-vous remplies des restes ? — Douze, » répondirent-ils. « Et quand je rompis les sept pains pour rassasier quatre mille hommes, combien de corbeilles avez-vous remplies des restes ? — Sept, » dirent-ils. « Comment, ajouta-t-il, n'avez-vous pas compris qu'en vous exhortant à éviter le levain des pharisiens, je ne parlais pas de pain ? » Aussitôt ils saisirent le sens de ses paroles, et virent bien qu'il s'agissait non

du levain qui fait fermenter la pâte, mais de la doctrine des pharisiens et des sadducéens.

VIII

Ils vinrent ensuite à Bethsaïde, ville située près de la mer, et patrie de trois apôtres. Le tétrarque Philippe y avait fait exécuter de grands embellissements; il y avait même préparé son tombeau, où il descendit sept ans après le voyage de Jésus que nous mentionnons ici. Comme les autres cités du voisinage, elle était le rendez-vous de quantité d'infirmes et de malades, attirés par la réputation des eaux thermales.

Dès que Jésus fut entré dans une maison, on lui amena un aveugle, en le priant de lui toucher les yeux. Il le prit par la main, et l'entraîna hors de la ville. Ensuite il lui mit de la salive sur les yeux, et lui imposa les mains. Sur la demande qui lui fut adressée, s'il voyait : « Je vois, répondit-il, des hommes marcher, qui me paraissent grands comme des arbres. » Jésus lui posa de nouveau la

main sur les yeux, et lui demanda s'il voyait clair. Dès lors l'aveugle fut guéri parfaitement, et il apercevait distinctement tous les objets.

Durant sa vie mortelle, Jésus guérit plusieurs aveugles. En Orient, les maladies d'yeux sont toujours fort communes, et les aveugles sont nombreux. La vivacité de la lumière, l'ardeur des sables, la poussière fine et brûlante que le vent soulève, les rosées froides de la nuit, auxquelles les habitants s'exposent en couchant en plein air sur les terrasses de leurs maisons, causent des ophthalmies violentes, et trop souvent une complète cécité. L'aveugle de Bethsaïde avait perdu l'usage de la vue par suite d'accident, comme le récit de l'Évangéliste le donne à entendre, puisqu'il comparait à des arbres les hommes qu'il entrevoyait confusément. Après lui avoir rendu l'usage des yeux, Jésus le renvoya chez lui, en lui recommandant le silence.

IX

De Bethsaïde Jésus se dirigea vers Césarée de Philippe. Située près des sources du Jourdain, et connue des Grecs sous le nom de Panéade, aujourd'hui Paniade, cette ville, rebâtie par Hérode-Philippe, et dédiée à l'empereur Tibère, dont elle tira son nom de Césarée, était devenue la capitale de l'Iturée et des États du tétrarque Philippe. Chemin faisant, Jésus demanda à ses disciples : « Pour qui prend-on le Fils de l'homme? Que dit le peuple de moi? » Ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; les autres, que vous êtes Élie; d'autres, que vous êtes Jérémie; d'autres encore, qu'un des anciens prophètes est ressuscité, et que vous êtes comme un des prophètes. — Et vous, continua Jésus, qui croyez-vous que je sois? » Simon-Pierre prit sur-le-champ la parole, et dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Jésus repartit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas; car ce n'est ni la chair

ni le sang qui t'ont révélé cette réponse; c'est mon Père qui est au ciel. Et moi je te le dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Pour mieux saisir la portée de ces paroles du Christ, il faut rappeler ici les idées qui avaient cours à cette époque parmi les docteurs et même dans le peuple. Les clefs étaient le symbole de la puissance et de la connaissance spirituelles. Celui qui était élevé à la dignité de docteur recevait des clefs. On était persuadé que son autorité s'exerçait non-seulement dans le conseil suprême de la nation ou le sanhédrin, mais encore dans l'autre monde. Ces clefs ouvraient le temple de la Jérusalem terrestre, et même celui de la Jérusalem céleste. Aussi avons-nous entendu Jésus-Christ reprocher aux docteurs infidèles à leur mission *de s'être emparés de la clef de la science, et de fermer aux autres l'en-*

trée du royaume de Dieu, sans y entrer eux-mêmes.

Le symbole des clefs ne pouvait être obscur pour les disciples. Ils comprirent clairement que Simon-Pierre recevait du Maître la puissance législative suprême. En prenant les clefs, Pierre recevait le pouvoir de lier et de délier les consciences, et les sentences qu'il aurait à rendre dans l'exercice de son autorité seraient ratifiées dans les cieux. Les clefs remises à Pierre expriment donc le plein pouvoir de commander et de dispenser. Le chef du sanhédrin avait les clefs, parce qu'il avait le droit d'introduire dans le temple ou d'en exclure ceux qu'il jugeait dignes ou indignes. Pierre porte les clefs, parce qu'il a le droit de juger, et de gouverner l'Église.

Au moment où Jésus transmet à Pierre ce magnifique privilége, il priait, selon la remarque de l'Évangéliste. Pierre et ses successeurs légitimes seront le fondement de l'Église. Jamais les puissances infernales n'ébranleront l'Église, ni la pierre solide sur laquelle elle est bâtie.

En disant que *les portes de l'enfer ne pré-*

vaudront point contre elle, Jésus-Christ emploie une autre figure familière aux peuples de l'Orient. Du temps des patriarches, les jugements se prononçaient sous les portes des villes, et c'est ainsi que les débats et les sentences de la justice prenaient un caractère public et solennel. Les grandes assemblées de la nation se tenaient également près des portes. Le sanhédrin, dans les derniers temps, se réunissait près de la porte de Nicanor, et le collége des docteurs de la loi, sous la porte de Susa. Chez les anciens Juifs, le mot *porte* se lie à l'idée de jugement et de tribunal. Jésus-Christ donc promet que le tribunal de l'enfer ne saurait en rien affaiblir, encore moins anéantir l'autorité des sentences de Pierre et des pontifes romains, héritiers des promesses faites à Pierre.

Ce texte remarquable, en vertu duquel Pierre possède juridiction sur toute l'Église, a été l'objet de mille commentaires insidieux de la part des hérétiques et des schismatiques. Mais que peuvent de vaines subtilités contre les paroles formelles de Jésus-Christ? A partir de ce moment, Pierre est le chef futur de

l'Église, et, lorsque le Sauveur aura repris sa place à la droite de son Père, Pierre entrera dans le plein exercice de ses droits.

Après cela, Jésus recommanda à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ. « Car, ajouta-t-il, le Fils de l'homme ira à Jérusalem, où il doit souffrir beaucoup; il sera repoussé par les anciens, les scribes et les princes des prêtres; il sera mis à mort; mais il ressuscitera le troisième jour. »

Jésus annonçait ainsi publiquement à l'avance sa passion, sa mort et sa résurrection. Pierre, ne pouvant supporter cette pensée pénible, prend Jésus à part, et s'efforce de le détourner d'aller jamais à Jérusalem. « Que jamais, dit-il, ces choses ne vous arrivent. »

Pierre était entraîné par excès de zèle; son attachement à son maître n'était pas réglé selon les vues de Dieu. « Retire-toi de moi, lui dit sévèrement Jésus; tu joues ici le rôle de Satan, le tentateur. Tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais le goût des choses terrestres. »

En ce moment, Jésus dit à ses disciples et à la foule, qu'il invite à écouter ses paroles :

« Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il marche derrière moi. Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et quiconque perdra la vie pour moi et pour l'Évangile, la recouvrera. Que sert à l'homme, en effet, de gagner le monde entier, s'il se perd lui-même? Que pourra-t-il donner en échange de son âme? »

Jésus-Christ prêche ici l'abnégation, le renoncement à soi-même, et le crucifiement des mauvaises inclinations. Celui qui préfère la satisfaction des sens à la loi de Dieu, qui met la vie terrestre au-dessus de la vie céleste, perdra son âme, et, par conséquent, la vie véritable, qui se prolonge dans l'éternité. L'œuvre de notre salut rencontre deux obstacles redoutables : l'amour-propre et le respect humain. Le premier nous empêche de travailler efficacement à vaincre nos penchants désordonnés; il fait que nous rapportons tout à nous-mêmes, et non à Dieu, vraie fin de toutes choses. Le second affaiblit la voix de la conscience; il énerve la volonté; il fait rougir du Maître.

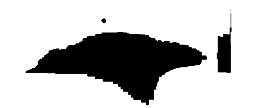
A la fin des temps, lorsque le Fils de

l'homme viendra dans sa gloire accompagné des saints anges, il rendra à chacun suivant ses œuvres. « Celui, dit Jésus, qui aura rougi de moi et de ma doctrine devant cette génération perverse, je rougirai de lui, et il sera rempli de confusion. »

X

Six jours après l'accomplissement de ces faits mémorables, ou le huitième jour suivant la manière de compter des Juifs, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une montagne élevée pour prier. Tandis qu'il était en prière, il fut transfiguré sous leurs yeux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, et brillèrent comme la lumière. En même temps Moïse et Élie parurent dans la gloire, s'entretenant avec Jésus : ils lui parlaient de sa sortie du monde, qu'il devait accomplir à Jérusalem.

Cependant Pierre et ses deux compagnons étaient appesantis par le sommeil. En s'éveil-



lant ils virent Jésus dans l'éclat de sa gloire, entre Élie et Moïse; et, comme ceux-ci se séparaient de lui, Pierre prit la parole, et dit à Jésus : « Maître, nous sommes bien ici; dressons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il était si troublé, qu'il ne savait guère ce qu'il disait. Il parlait encore, lorsqu'un nuage lumineux les enveloppa, et, en se voyant couverts de cette nuée brillante, ils furent saisis de frayeur. Au même instant, il sortit de la nuée une voix qui dit : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections; écoutez-le. » Les disciples, entendant cette voix, se prosternèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une vive frayeur. Alors Jésus s'approcha d'eux, les toucha, et leur dit : « Levez-vous; ne craignez point. » A cette parole du Maître, ils levèrent les yeux, et ne virent plus que Jésus seul; mais ils n'osaient rompre le silence.

Pendant qu'ils descendaient de la montagne, Jésus recommanda aux trois apôtres de ne rien dire à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité

d'entre les morts. Les trois disciples gardèrent le secret; mais, comme ils ignoraient le sens caché sous ces dernières paroles, ils se disaient entre eux : « Que signifient ces mots : Lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts? »

L'opinion la plus probable est que la transfiguration eut lieu au sommet du mont Thabor. L'Écriture ne nomme pas la montagne témoin de cette glorieuse manifestation. Quelques-uns ont cru qu'elle était située dans le voisinage de Césarée de Philippe; mais la tradition chrétienne n'a pas varié. Le mont Thabor, à l'extrémité de la plaine immense et fertile d'Esdrelon, à une demi-journée de marche de Capharnaüm, presque à égale distance de Nazareth et de Cana, domine une vaste étendue de pays. De là le regard embrasse les côtes de la Méditerranée, la chaîne du Carmel, les dernières pentes du Liban, la plaine de Jezraël, la montagne des béatitudes, la mer de Tibériade, le fleuve sacré du Jourdain, les hauteurs du Hauran, et, au midi, les montagnes de la Samarie. Séphoris n'est pas loin, non plus que Naïm, Endor et le petit Hermon.

Le Thabor forme un cône isolé, qui s'élève à cinq cent quatre-vingt-six mètres environ au-dessus du niveau de la mer; les pentes en sont couvertes d'arbres et de plantes sans nombre. C'est la montagne sainte de la Galilée.

Après avoir suivi quelque temps les sentiers ombragés du Thabor, les apôtres, enhardis, demandent à Jésus pourquoi les pharisiens disaient que la venue d'Élie était nécessaire. « Il faut, en effet, répond Jésus, que le prophète Élie vienne et rétablisse toutes choses; mais, je vous le déclare, Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu. Ils l'ont traité comme ils ont voulu; c'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme. » Les disciples comprirent que Jésus parlait de Jean-Baptiste.

La transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor ne doit-elle pas être considérée comme la réalisation de la prophétie du Précurseur : « Il faut qu'il soit élevé, et que je sois abaissé? » Peu de temps avant cette manifestation de la puissance divine, Jean-Baptiste avait été décapité dans un cachot obscur.

Un interprète des saintes Écritures fait observer que la transfiguration de Jésus-Christ eut lieu devant des témoins du ciel et de la terre [1]. Le Père éternel fit entendre sa voix, comme autrefois sur les rives du Jourdain; Moïse et Élie apparurent au sein de la gloire du Fils de Dieu : Moïse, le grand législateur; Élie, le thaumaturge et le grand prophète. Les témoins de la terre furent Pierre, Jacques et Jean, que Jésus avait l'habitude de distinguer entre les autres apôtres : Pierre, qui, six jours auparavant, avait été établi chef de l'Église; Jacques, le premier martyr entre les douze apôtres; Jean, le disciple bien-aimé, destiné à survivre à l'accomplissement des jugements de Dieu sur Jérusalem, et à recevoir de grandes révélations.

XI

Le lendemain, dès qu'ils furent descendus de la montagne, ils trouvèrent les autres dis-

[1] Hugo Grotius. Ad Matth., Ind., IX, 17.

ciples entourés d'une grande multitude : des docteurs de la loi discutaient avec eux. Aussitôt que le peuple aperçut Jésus, il se précipita à sa rencontre. A son aspect, tous furent saisis de crainte, sans doute à cause de l'éclat extraordinaire qui reluisait encore sur son visage. « De quoi disputez-vous ensemble ? » demanda Jésus. Aussitôt un homme fendit la foule, et se prosterna devant lui en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi ; Maître, je vous ai amené mon fils unique, possédé d'un esprit muet. Quand cet esprit s'en empare, il le jette contre terre, et le meurtrit ; l'enfant s'agite, écume, grince des dents, et devient roide. Plusieurs fois le démon l'a précipité dans le feu et dans l'eau, et il ne le quitte qu'après l'avoir déchiré. J'ai prié vos disciples de le chasser ; mais ils n'ont pu réussir.

— O génération infidèle et perverse ! s'écria Jésus (faisant allusion, suivant l'opinion des commentateurs, aux invectives dont les disciples avaient été l'objet durant son absence), combien de temps serai-je avec vous et me faudra-t-il vous supporter encore ? » Puis, s'adressant au père : « Amenez-moi votre fils, »

lui dit-il. On l'amena. Dès qu'il fut en présence de Jésus, le démon l'agita violemment, de sorte qu'il tomba par terre, se roulant, la bouche pleine d'écume. « Depuis combien de temps, dit Jésus, cet enfant est-il ainsi tourmenté? — Depuis son enfance, répondit le père. Je vous en conjure, continua-t-il tout en pleurs, si vous pouvez quelque chose, sauvez-nous, ayez pitié de nous. — Si tu peux croire, reprit Jésus; tout est possible à celui qui croit. — Je crois, Seigneur, s'écria le père baigné de larmes; aidez mon incrédulité. »

La foule s'était amassée autour d'eux. Alors Jésus menaça l'esprit impur, et lui dit d'un ton d'autorité : « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant, et ne rentre jamais en lui ! » Le démon, poussant un grand cri, sortit du corps de l'enfant en le secouant fortement. L'enfant resta immobile et comme inanimé, de sorte qu'on disait : « Il est mort. » Mais Jésus le prit par la main, l'aida à se relever et à se tenir debout; puis il le guérit entièrement, et le rendit à son père. A ce spectacle, la multitude était en admiration, et louait la puissance de Dieu.

Quand Jésus fut entré dans la maison, les disciples lui demandèrent en secret pourquoi ils n'avaient pu réussir à chasser ce démon. « A cause de votre peu de foi, répondit Jésus; car, en vérité je vous le dis, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Lève-toi, et jette-toi dans la mer, et elle vous obéirait. Sachez toutefois que cette espèce de démons ne se chasse que par le jeûne et la prière. »

XII

En quittant le pied de la montagne, ils traversèrent la Galilée, et Jésus voulait que personne n'en eût connaissance. Comme l'admiration de ses œuvres était universelle en Galilée, Jésus pensa qu'il était temps d'instruire ses disciples plus ouvertement de sa passion et de sa mort. Le terme, en effet, approchait de plus en plus. « Le Fils de l'homme, leur dit Jésus, sera livré entre les mains des hommes. Gardez cette parole dans votre mémoire; le Fils de l'homme sera livré et mis à mort; mais

il ressuscitera le troisième jour. » Les disciples ne comprenaient rien à ce discours; ils en furent cependant affligés profondément. Néanmoins ils n'osèrent pas l'interroger pour s'en éclaircir.

Lorsqu'ils furent arrivés à Capharnaüm, et entrés dans la maison, Jésus les interrogea, pour savoir l'objet de leur conversation durant le chemin. Ils n'osaient répondre. Tous gardaient le silence, attendu que, le long de la route, ils s'entretenaient secrètement ensemble de cette question : Qui d'entre eux était le plus grand?

Cette conversation fut interrompue par un collecteur d'impôts, qui vint demander à Pierre, comme maître de la maison de Capharnaüm, si Jésus payait le tribut. L'apôtre répondit affirmativement. « De qui les rois de la terre perçoivent-ils l'impôt? demanda Jésus. Simon, que vous en semble? Le font-ils payer à leurs enfants, ou aux étrangers? — Aux étrangers, » répondit Pierre. « Alors, reprit Jésus, les enfants en sont libres. Mais, poursuivit-il, de peur de les scandaliser, allez à la mer, jetez l'hameçon, et, dans la bouche

du premier poisson que vous prendrez, vous trouverez une pièce d'argent; donnez-la pour moi et pour vous. »

Après cet incident, les apôtres se rapprochèrent de Jésus, qui était assis, et lui dirent : « Lequel sera le plus grand dans le royaume des cieux? » Il répondit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. » Puis, appelant un petit enfant qui se trouvait là, il l'embrassa, le fit mettre à côté de lui, et continua : « En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui qui se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. Qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même; et qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. Celui donc d'entre vous qui est le moindre, est le plus grand. »

Cette leçon donnée, Jean prit la parole, et dit : « Maître, nous avons rencontré un homme qui exorcisait les démons en votre nom; mais, comme il ne vous suit pas, nous nous y sommes opposés. — Ne l'en empêchez pas, reprit Jésus;

car personne ne peut opérer un miracle en mon nom, et en même temps parler mal de moi. Qui n'est pas contre vous, est pour vous. Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, je vous assure, en vérité, qu'il recevra sa récompense. Mais malheur à qui scandalise un de ces petits enfants qui croient en moi; mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer! Malheur au monde à cause de ses scandales! Il est impossible qu'il n'y ait pas de scandales; mais malheur à celui qui donne scandale! Si votre main ou votre pied est pour vous une occasion de scandale, coupez votre main ou votre pied; mieux vaut pour vous entrer boiteux et mutilé dans la vie éternelle, que d'être jeté, ayant les deux mains et les deux pieds, dans le feu qui ne s'éteint pas, et dans un lieu d'horreur où l'on est rongé par le ver qui ne meurt jamais.

« Prenez donc garde de mépriser aucun de ces enfants; car leurs anges contemplent sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. »

Pour marquer le renouvellement spirituel du peuple choisi de Dieu, les Juifs disaient que leurs pères, lorsqu'ils reçurent la loi au pied du mont Sinaï, devinrent comme des enfants. En établissant la loi nouvelle, le Christ exige de ses disciples une condition pareille; il veut qu'ils deviennent semblables à de petits enfants. L'innocence, la modestie, la candeur, propres au jeune âge, en font le type du vrai chrétien. Jésus maudit ceux qui, méprisant la faiblesse et l'ingénuité, scandalisent les enfants et les personnes simples. En nous enseignant le respect que nous devons porter à l'heureuse simplicité de l'enfance, il nous fait connaître en même temps le dogme consolant de l'ange gardien.

Nous ne devons pas ici passer sous silence une tradition fort accréditée dans les premiers siècles de l'Église, et mentionnée dans les écrits d'Eusèbe, de Nicéphore, et d'autres auteurs ecclésiastiques : saint Ignace, le martyr, évêque d'Antioche, fut l'heureux enfant que Jésus embrassa, prit sur ses genoux, et proposa comme modèle à ses disciples.

XIII

Jésus ne négligeait aucune occasion d'instruire ses disciples. « Si votre frère, dit-il, commet quelque offense envers vous, allez le trouver, et reprenez-le en secret. S'il refuse de vous écouter, amenez deux ou trois témoins; le témoignage de deux ou trois personnes suffit pour appuyer la vérité. S'il persiste dans ses mauvaises dispositions, prévenez-en l'Église, et, s'il n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain. »

Lorsque nous avons juste sujet de nous plaindre du prochain, nous devons encore user de ménagements à son égard. L'humilier en présence des autres serait une faute; il convient d'abord de le reprendre en secret. L'opiniâtreté du coupable le condamne. S'il refuse de reconnaître sa faute devant deux ou trois témoins, il sera déféré devant l'Église, c'est-à-dire devant les ministres auxquels appartient l'exercice de la puissance spirituelle. Il ne s'agit point ici des tribunaux

séculiers, dont la sentence sortit toujours son effet. Il est question d'une juridiction nouvelle, différente de celle qui règle les affaires litigieuses. La correction fraternelle s'exerce suivant des moyens de douceur et de persuasion; les peines encourues par le coupable sont d'ordre moral.

Jésus-Christ ne laisse subsister aucune incertitude sur la nature de ce tribunal de l'Église; car, s'adressant à ses apôtres, il ajoute immédiatement : « En vérité, je vous l'assure, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. »

Alors Pierre, s'approchant de Jésus, lui dit : « Si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je? Sera-ce jusqu'à sept fois? — Je ne vous dis pas, répliqua Jésus, de pardonner sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

« Le royaume de Dieu, poursuivit le Sauveur, est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. On lui en présenta un qui devait dix mille talents. Mais, comme il n'avait pas de quoi rembourser sa

dette, le maître ordonna qu'on le vendît en esclavage, lui, sa femme et ses enfants, et qu'on le dépouillât de tout ce qu'il possédait. Alors le serviteur tomba à ses pieds, le suppliant en ces termes : Maître, ayez patience, je vous rendrai tout. Le maître se laissa toucher de compassion, le relâcha, et même lui remit sa dette. En quittant son maître, ce serviteur rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers; il le prit à la gorge en disant d'un ton impérieux : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses genoux, le priait en disant : Ayez patience, je vous rendrai tout. Mais ce serviteur n'y voulut pas consentir; il le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. Les autres serviteurs, témoins de tout ce qui venait d'arriver, en furent attristés, et allèrent raconter au maître ce qui s'était passé. Celui-ci manda son débiteur, et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis ta dette, parce que tu m'en as prié; ne devais-tu pas avoir compassion de ton compagnon, de même que j'ai eu pitié de toi? Irrité d'une conduite si révoltante, le maître le livra aux agents de la jus-

tice, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi, ajoute Jésus, mon Père céleste agira envers vous, si vous ne pardonnez pas à votre frère du fond du cœur. »

LIVRE IX

I

La fête des Tabernacles approchait. Cette fête, établie en commémoration des quarante années passées dans le désert après la sortie d'Égypte, durait huit jours, et les Israélites passaient ce temps sous la tente. Elle se célébrait au mois d'octobre. Jésus ne voulait pas aller à Jérusalem avec toute la multitude, parce que son heure n'était pas encore venue. Il laissa donc partir la foule, et resta en Galilée. Bientôt après cependant, il résolut de monter à Jérusalem. Comme il devait traverser la Samarie, il se fit précéder de quelques disciples, chargés de demander

l'hospitalité dans une bourgade habitée par des Samaritains. Ceux-ci refusèrent de le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem. Voyant cela, Jacques et Jean furent saisis d'indignation, et dirent à Jésus : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de les consumer? — Vous ne savez de quel esprit vous êtes, répondit Jésus en les réprimandant; le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. » Alors ils changèrent de direction, et s'arrêtèrent dans une autre bourgade.

Comme ils étaient en chemin, quelqu'un se présenta devant Jésus, et lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez. » Jésus lui répondit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

Les Juifs, cependant, venus, pour la fête, à Jérusalem de toutes les contrées du pays, cherchaient Jésus avec empressement. Chacun demandait : « Où est-il? » Car il était beaucoup question de lui dans la multitude. Les uns disaient : « C'est un homme de bien. — Non,

répliquaient les autres; c'est un séducteur. » Personne cependant ne manifestait ouvertement son opinion, par peur des principaux d'entre les Juifs.

Vers le milieu de la fête, au moment où l'on s'y attendait le moins, Jésus monta au temple, et se mit à enseigner. Les Juifs, étonnés, disaient : « Comment a-t-il l'intelligence de l'Écriture, puisqu'il n'a pas étudié? » Jésus répliqua : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Qui accomplit la volonté divine reconnaîtra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de mon chef. Celui qui parle de son autorité propre cherche sa gloire; quiconque, au contraire, recherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véridique, et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? Et pourtant aucun de vous n'observe la loi. Pourquoi donc cherchez-vous à me faire mourir? »

Les intentions des pharisiens et des Juifs les plus influents n'étaient pas ignorées de Jésus. A cette interrogation, plusieurs voix, sorties du milieu de la foule, crièrent : « Vous

êtes possédé du démon; qui donc cherche à vous tuer? » Il continua de parler : « Je n'ai fait qu'une œuvre, à cause de laquelle vous êtes acharnés contre moi. Moïse a établi la circoncision, et vous ne faites pas difficulté de la pratiquer le jour même du sabbat. Or, si l'on peut pratiquer la circoncision le jour du sabbat sans violer la loi de Moïse, pourquoi êtes-vous furieux contre moi parce que j'ai guéri entièrement un homme le jour du sabbat? Ne jugez pas d'après l'apparence; mais fondez vos jugements en justice. »

Pendant que ces choses se passaient, plusieurs des Juifs de Jérusalem disaient : « N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir? Voilà qu'il parle en public, et ils ne lui disent rien. Nos chefs ont-ils donc reconnu qu'il est vraiment le Christ? Nous savons cependant d'où est celui-ci; et quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. »

C'était une tradition généralement répandue parmi les Juifs, que le Messie n'aurait pas de parents connus, et qu'il serait, comme Melchisédech, sans généalogie. Déjà les habitants de Nazareth avaient refusé de recon-

naître le caractère du Messie en Jésus; ils s'appuyaient sur le même prétexte. « Ne connaissons-nous pas, disaient-ils, son père et sa mère? » Mais les uns et les autres ignoraient les merveilles de la génération divine et de la naissance temporelle de Jésus.

Alors Jésus dit à haute voix dans le temple : « Vous me connaissez donc, et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même, et vous méconnaissez Celui qui m'a envoyé. »

Ils résolurent alors de s'emparer de lui. Personne cependant ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Beaucoup, au contraire, parmi les gens du peuple, crurent en lui. « Quand viendra le Christ? disaient-ils; fera-t-il plus de prodiges que celui-ci en a opéré? »

Les pharisiens entendirent les propos qui circulaient dans la foule. Ils s'unirent aux chefs de la nation pour faire saisir Jésus, et ils envoyèrent des hommes armés, avec commission de le prendre. Mais Jésus parla à ces hommes avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent pas mettre à exécution les ordres qu'ils avaient

reçus. De retour auprès de ceux qui les avaient envoyés : « Pourquoi, leur dirent les pharisiens, ne l'avez-vous pas amené ? — Jamais, répondirent-ils, un homme n'a parlé comme cet homme. — Avez-vous aussi été séduits? répliquèrent les pharisiens. Vous le voyez, aucun des principaux de la nation, aucun pharisien n'a cru en lui. Les gens du peuple, qu'ils soient maudits, ignorant la loi, seuls ont ajouté foi à sa doctrine. »

Sur cela, Nicodème, membre du grand conseil, le même qui était venu de nuit à Jésus, leur dit : « Notre loi condamne-t-elle un homme sans l'avoir préalablement entendu ?

— Est-ce que vous seriez Galiléen ? lui demanda-t-on. Étudiez les Écritures, et vous verrez qu'il ne sort point de prophète de la Galilée. »

Les perfides desseins des pharisiens et des princes des prêtres n'eurent aucun effet pour cette fois. Chacun s'en alla chez soi, et Jésus demeura libre.

II

Jésus se retira sur le mont des Oliviers pour y passer la nuit. Durant son séjour à Jérusalem, il avait l'habitude de chercher la solitude sur les pentes de cette montagne, couvertes d'oliviers et d'arbrisseaux. Là, loin des bruits de la ville, débarrassé de tout soin terrestre, il se livrait à la prière. Le lendemain, au point du jour, il monta au temple, et la multitude l'entoura pour écouter son enseignement.

Les scribes et les pharisiens cherchaient sans cesse à le surprendre dans ses paroles ou dans ses actes. Ils amenèrent donc une femme surprise en adultère; ils la placèrent au milieu du peuple, et dirent à Jésus : « Maître, cette femme vient d'être prise en adultère. Or Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adultères; et vous, que dites-vous? » C'était un piége qu'ils lui tendaient. Suivant la réponse qu'il allait donner, ils l'accuseraient soit de manquer à la loi, soit de manquer de mansuétude.

Jésus se baissa, et se mit à écrire avec le doigt sur la terre. Comme ils le pressaient de répondre, il se redressa, et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Puis il s'inclina pour continuer d'écrire. Confondus par cette réponse, et sans doute aussi par les reproches de leur conscience, les pharisiens s'en allèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus anciens.

En se levant, Jésus vit que la femme était seule, et il lui dit : « Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée?

— Personne, Seigneur, » répondit-elle. « Je ne vous condamnerai pas non plus, lui dit Jésus. Allez-vous-en, et ne péchez plus. »

III

Une autre fois, Jésus dit au peuple : « Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres; mais il aura la lumière de vie. »

Ces paroles étaient prononcées dans les galeries du temple voisines du trésor. La multitude y était considérable, et, comme nous allons le voir, les pharisiens n'y manquaient pas, harcelant sans cesse le Sauveur de questions et de réponses. Leur haine croissait de jour en jour. Partout où Jésus se montrait en public, ils étaient là épiant ses actions et ses discours.

A peine eut-il prononcé ces mots : Je suis la lumière du monde, que les pharisiens lui dirent : « Vous vous rendez témoignage à vous-même; votre témoignage est sans valeur.

— Si je rends témoignage de moi-même, répondit Jésus, ce témoignage est valable. Le Père, qui m'a envoyé, rend également témoignage de moi. »

Jésus ajouta beaucoup d'autres enseignements. Quoique ses ennemis fussent vivement irrités, ils ne mirent pas la main sur lui, parce que l'heure de sa mort n'était pas encore venue.

« Si vous ne croyez pas en moi, disait-il, vous mourrez dans votre péché.

« Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, disait-il encore (en faisant allusion au genre de mort qu'il devait souffrir), alors vous connaîtrez qui je suis; vous comprendrez que je ne suis rien de moi-même, et que je parle selon que le Père m'a enseigné. »

Pendant qu'il disait ces choses, beaucoup crurent en lui. Jésus dit à ces derniers : « Si vous restez fermes dans la croyance à ma parole, vous serez vraiment mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. — Nous sommes de la race d'Abraham, répliquèrent-ils, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne. Comment dites-vous que nous serons affranchis? — En vérité je vous le dis, poursuivit Jésus, quiconque commet le péché, est l'esclave du péché. Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. »

Jésus ajouta, en s'adressant à la foule : « Quand je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Qui pourra me convaincre de péché? Or, si je dis la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas en moi? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. Vous ne les

entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. » A ces mots, les Juifs s'écrièrent : « N'est-ce pas à bon droit que nous disons que vous êtes un Samaritain, et que le démon est en vous? » Jésus leur répondit : « Le démon n'est point en moi; mais j'honore mon Père, et vous m'outragez. En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. — Êtes-vous plus grand que notre père Abraham? reprirent les Juifs. Abraham est mort; les prophètes sont morts aussi. Qui prétendez-vous être? — Si je me glorifie moi-même, répondit Jésus, ma gloire n'est rien; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous appelez votre Dieu. Mais vous le méconnaissez, et moi je le connais. Abraham, votre père, a désiré ardemment de voir mon jour; il l'a vu, et il en a été ravi de joie. »

Les Juifs l'interrompirent : « Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham? — En vérité, je vous l'assure, dit Jésus, JE SUIS avant qu'Abraham soit né. »

Entendant ce propos, les Juifs allèrent prendre des pierres pour le lapider; mais

Jésus se déroba à leurs regards, et sortit du temple.

IV

Jésus rencontra, en passant, un homme aveugle de naissance. « Maître, lui demandèrent ses disciples, si cet homme est né aveugle, est-ce en punition de ses fautes, ou de celles de ses parents? — Ni lui, ni ses parents, répondit Jésus, n'ont péché; mais cela est arrivé afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Tandis qu'il est jour, je dois faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé : la nuit vient, durant laquelle on ne peut agir. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Par ces dernières paroles, Jésus donnait clairement à entendre que, durant sa vie, il opérait des œuvres dont la puissance de Dieu seule était capable, afin de prouver la vérité de sa mission céleste. En signe de la réalité de cette parole : *Je suis la lumière du monde*, lumière vive des intelligences, il va rendre

la lumière des yeux à un aveugle privé dès sa naissance de la vue de cette belle lumière répandue dans la création, et image de la clarté céleste.

Au moyen de sa salive, il fit, avec de la terre, un peu de boue, qu'il étendit sur les yeux de l'aveugle, en lui disant : « Allez maintenant vous laver à la piscine de Siloé. » L'aveugle alla se laver, et recouvra subitement la vue.

La fontaine de Siloé prend sa source dans une cavité sous la colline du temple. Elle est intermittente, et laisse couler lentement une eau limpide et légèrement saumâtre. Au moyen d'un long canal souterrain, l'eau est conduite dans un bassin à ciel ouvert, où les habitants de Jérusalem ont facilement accès.

Lorsque cet homme revint, ses voisins, et tous ceux qui l'avaient vu mendier depuis si longtemps, se disaient : « Est-ce bien là l'aveugle qui s'asseyait ici pour demander l'aumône ? » Les uns répondaient : « Oui ; » les autres : « Non ; c'est un homme qui lui ressemble. » Mais lui disait : « C'est bien moi.

— Comment vos yeux se sont-ils ouverts ? »

lui demandait-on. « Cet homme, dit-il, qu'on appelle Jésus, a pris de la boue, et m'en a frotté les yeux; puis il m'a dit d'aller à la piscine de Siloé. Je m'y suis lavé les yeux, et je vois. — Où est cet homme? » lui dirent-ils. « Je n'en sais rien, » reprit celui qui avait été aveugle.

Alors ils amenèrent ce dernier en présence des pharisiens; car c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue avec sa salive. Les pharisiens l'interrogèrent à leur tour pour savoir comment il avait recouvré l'usage de la vue. Il leur raconta en trois mots ce qui venait d'arriver. « Il m'a mis de la boue sur les yeux, dit-il; je me suis lavé, et je vois. » Les pharisiens étaient fort embarrassés. Les uns disaient : « Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. » Les autres répliquaient : « Un pécheur pourrait-il faire de tels miracles? » Et ils étaient divisés entre eux. Ils s'adressèrent donc à l'aveugle guéri, et lui dirent : « Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? » Cet homme n'hésita pas, et répondit : « C'est le Prophète. »

Les Juifs ne savaient quel parti prendre. Ils envoyèrent chercher les parents de celui qui naguère était aveugle, pour leur faire subir un interrogatoire. « Est-ce bien là votre fils, leur dirent-ils, que vous prétendez être né aveugle? Comment voit-il maintenant? » Le père et la mère répondirent : « C'est bien là notre fils, et nous savons qu'il est aveugle de naissance; mais nous ignorons comment il a recouvré la vue, et qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même; il est assez âgé pour vous répondre. »

Le père et la mère usèrent de ce détour, attendu qu'ils avaient peur des pharisiens. Ceux-ci, en effet, avaient pris la résolution de chasser de la synagogue quiconque confesserait que Jésus est le Christ.

Ne sachant comment finir cette enquête, ils s'adressèrent de nouveau à l'homme qui avait été aveugle : « Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. — J'ignore, répondit-il, s'il est pécheur; je sais seulement que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. » Ils réitérèrent leur question : « Comment a-t-il ouvert tes yeux? — Je vous

l'ai déjà dit, reprit l'aveugle guéri, et vous m'avez entendu; pourquoi me faites-vous recommencer mon récit? Est-ce que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples? » Ils le maudirent alors, en disant : « Toi, sois son disciple; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; quant à celui-là, nous ne savons d'où il est. — Certes, répliqua cet homme, c'est une chose étrange que vous ne sachiez pas d'où il est, puisqu'il m'a ouvert les yeux. Nous savons d'une manière assurée que Dieu n'exauce point les pécheurs; Dieu écoute seulement celui qui l'honore et accomplit sa volonté. Depuis que le monde existe, il est inouï que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si donc cet homme n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire.

— Quoi donc! s'écrièrent les pharisiens, tu es né dans le péché, et tu nous donnes des leçons! » Et là-dessus ils le poussèrent dehors.

Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé. L'ayant rencontré, il lui dit : « Croyez-vous au Fils

de Dieu? — Qui est-il, Seigneur, répondit l'homme, afin que je croie en lui? — Vous le voyez, poursuivit Jésus; c'est celui-là même qui vous parle. — Je crois, Seigneur, » dit-il; et, tombant à genoux, il l'adora.

Profitant de l'occasion, Jésus se mit à dire : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, de sorte que les aveugles voient, et ceux qui voient deviennent aveugles. » Quelques pharisiens qui étaient près de lui, entendant cela, lui dirent : « Et nous, sommes-nous donc aussi aveugles? » Jésus leur répondit : « Si vous étiez aveugles, vous ne seriez pas coupables; c'est parce que vous dites : Nous voyons, que vous êtes coupables, et que votre péché subsiste. »

V

Une autre fois, Jésus se trouvait auprès de la porte du temple, au moment où l'on y faisait passer des brebis et des agneaux destinés aux sacrifices. Il saisit cette circonstance pour prendre la parole. « En vérité, en vérité je

vous le dis, quiconque n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais y monte par ailleurs, est un voleur et un larron. Le pasteur entre par la porte. Le gardien de la porte lui ouvre. Il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent. Les brebis entendent sa voix, et, s'il marche devant, elles le suivent. Le pasteur appelle ses brebis par leur nom, et elles distinguent le son de sa voix. Mais, au lieu de suivre l'étranger, elles le fuient; car elles ne connaissent point la voix de l'étranger. »

Ceux qui entendirent cette parabole n'en comprirent pas le sens. Jésus continua donc en ces termes : « En vérité je vous le dis, je suis la porte du bercail. Tous ceux qui ont cherché à s'y introduire par une autre voie sont des voleurs et des larrons : les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera bienheureux; il entrera et sortira; il trouvera de gras pâturages. Le larron vient seulement pour voler, tuer, et emporter. Moi, je suis venu donner la vie, et une vie abondante.

« Je suis le bon pasteur; le bon pasteur

donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, au contraire, qui n'est point le berger propriétaire des brebis, prend la fuite dès qu'il voit venir le loup, et abandonne les brebis; le loup ravit et disperse les brebis. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il s'inquiète peu des brebis. Je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme je connais mon Père, et que mon Père me connaît. Je donne ma vie pour mes brebis. J'ai d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail. Il faut que je les y amène; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul Pasteur. »

VI

Au sortir de Jérusalem, Jésus se rendit au delà du Jourdain, près des limites de la Judée. Il y fut suivi d'une immense multitude, et il guérit tous les malades. Comme les apôtres, les soixante-douze disciples furent envoyés deux à deux dans les villes et les

villages, annoncer le prochain établissement du royaume de Dieu. Ils partirent munis des mêmes instructions que les douze. Jésus, toutefois, ne tarda pas à retourner sur les bords de la mer de Galilée, en suivant les rives du Jourdain. Cette terre privilégiée avait été le théâtre d'un grand nombre de miracles; et les habitants avaient trouvé près de Jésus le médecin céleste qui guérissait toutes les infirmités corporelles, en même temps que les maladies de l'âme. Beaucoup avaient profité de ses bienfaits; mais peu s'étaient convertis et avaient fait pénitence. Cette ingratitude et cet endurcissement excitent l'indignation du Sauveur. « Malheur à toi, Corozaïn! dit-il; malheur à toi, Bethsaïde! car, si les prodiges qui ont éclaté au milieu de vous avaient été opérés à Tyr et à Sidon, ces dernières villes eussent fait pénitence dans la cendre et le cilice. Aussi, je vous l'assure, Tyr et Sidon, au jour du jugement, seront traitées moins sévèrement que vous. Et toi, Capharnaüm, tu lèves fièrement la tête jusqu'au ciel; tu seras abaissée jusqu'aux enfers; car, si Sodome avait été témoin des merveilles accomplies

dans ton sein, Sodome, peut-être, subsisterait encore. Aussi, je te l'assure, au jour du jugement, Sodome sera traitée moins sévèrement que toi. »

Puis, s'adressant à ses disciples, il ajouta : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise; et qui vous méprise, méprise Celui qui m'a envoyé. »

Lorsque les soixante-douze disciples revinrent vers leur Maître, ils étaient joyeux, et disaient : « Seigneur, nous avions autorité même sur les démons en invoquant votre nom. » Jésus leur répondit : « Je voyais Satan tomber du ciel avec la rapidité de la foudre. Ne vous réjouissez pas cependant d'avoir reçu puissance sur les démons; soyez ravis plutôt de ce que vos noms soient écrits dans les cieux. Je vous donne le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et de briser la force de l'ennemi, sans que vous ayez rien à craindre. »

En ce moment, Jésus tressaillit dans le Saint-Esprit, et s'écria : « Je sais et je confesse, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, que vous avez caché ces choses aux grands

et aux sages de ce monde, et que vous les avez manifestées aux petits. O Père! il en est ainsi, parce que tel a été votre bon plaisir. »

S'adressant à ses disciples, il ajouta : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : vous trouverez ainsi le repos de vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. »

Il dit encore à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez; car, je vous le dis, plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont point vues; et entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont point entendues. »

VII

Sur ces entrefaites, un docteur de la loi se leva devant Jésus, et lui posa une question pour le tenter. « Maître, dit-il, que ferai-je pour posséder la vie éternelle?

— Qu'est-il écrit dans la loi? » répondit Jésus.

Le docteur reprit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

— Vous avez bien répondu, répliqua Jésus; faites cela, et vous aurez la vie éternelle. »

Le docteur, voulant paraître juste, ajouta : « Qui est mon prochain? »

Jésus lui dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le blessèrent, et s'enfuirent, le laissant à demi mort. Un prêtre descendait par le même chemin; il aperçut le blessé, et passa outre. Un lévite, qui passait dans le voisinage et le découvrit, fit de même. Un Samaritain, qui voyageait, vint dans ce même endroit, et, en le voyant, il fut ému de compassion. Il mit pied à terre, s'approcha du blessé, banda ses plaies, versa dessus de l'huile et du vin. Puis il le plaça sur son cheval, et le conduisit à une hôtellerie, où il prit soin de

lui. Le lendemain, il donna deux deniers à l'hôte, en lui recommandant d'en avoir soin, promettant de lui payer le surplus à son retour. Lequel des trois vous semble le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? »

Le docteur répondit : « Celui qui a usé de miséricorde envers lui.

— Allez, lui dit Jésus, et agissez de même. »

Les commentateurs sont incertains si ce récit contient une histoire ou une parabole. L'opinion qui a prévalu est que Notre-Seigneur raconte un fait véritable. On montre aujourd'hui au voyageur qui descend de Jérusalem à Jéricho, car l'expression est juste, le chemin est en pente, le champ *Adonim,* où se passa ce drame de cruauté et de miséricorde. C'est un petit plateau désert, ayant toujours mauvaise réputation. Comme au temps où vivait Jésus, les Arabes pillards s'y tiennent souvent en embuscade, détroussant les voyageurs, et ne reculant pas même devant un meurtre.

VIII

En continuant le cours de ses pieuses pérégrinations, Jésus, accompagné de ses disciples, entra dans un village, où l'hospitalité lui fut donnée par une sainte femme nommée Marthe. Cette respectable fille d'Israël, assez largement pourvue des biens de ce monde, avait une sœur du nom de Marie. Mais, tandis que la première se livrait avec empressement à tous les soins qu'exigent les devoirs de l'hospitalité, la seconde restait assise aux pieds du Sauveur, attentive à ses paroles. Marthe, cependant, s'approcha de Jésus, et lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse toute la peine? Dites-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez beaucoup, et vous vous créez beaucoup d'occupation; une seule chose pourtant est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point enlevée. »

Nul doute qu'il ne s'agisse ici des deux sœurs de Lazare; mais il n'est pas également

certain que cette scène se passe à Béthanie. La famille de Lazare pouvait posséder un autre domaine à quelque distance de Jérusalem, peut-être même en Galilée. Quoi qu'il en soit, ces deux saintes filles, honorées de l'amitié de Jésus, et assez heureuses pour le recevoir plusieurs fois dans leur maison, ont été regardées dans la suite comme le type des âmes d'élite qui devaient se consacrer à Dieu en se vouant, les unes à la vie active, les autres à la vie contemplative.

IX

Un jour que Jésus venait d'achever sa prière, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples. » C'était, en effet, la coutume, chez les Juifs, que chaque docteur, suivi de disciples, leur donnât une formule commune de prières. Des documents anciens nous ont conservé quelques-unes de ces curieuses formules. Il était réservé au Messie de laisser au monde la vraie prière, la plus

complète et la plus sublime : les chrétiens la connaissent sous le nom d'Oraison dominicale [1].

Afin de convaincre ses disciples de l'efficacité de la prière, et de la nécessité de la persévérance dans l'oraison, Jésus continua en ces termes : « Si l'un de vous avait un ami qui vînt le trouver à minuit, et qui lui dît : Ami, prêtez-moi deux pains, parce qu'un de mes amis en voyage vient d'arriver chez moi, et je n'ai pas de pain à lui servir à manger. Si celui qui est enfermé dans sa maison répond : Ne m'importunez pas; ma porte est fermée, et mes serviteurs sont au lit comme moi; je ne puis me lever pour vous donner ce que vous demandez. Si pourtant le premier continue de frapper à la porte, je vous assure que le second, quand bien même il ne se lèverait pas par amitié, se lèvera à cause des instances qui lui sont faites, et donnera au premier ce dont il a besoin.

« Je vous le dis, ajouta Jésus, demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez;

[1] Voyez livre IV, § xv.

frappez, et l'on vous ouvrira. Y a-t-il parmi vous un père qui aurait le cœur assez dur pour donner une pierre à son fils qui lui demande du pain, ou pour lui présenter un scorpion au lieu d'un œuf, ou un serpent en place d'un poisson? Or, si, malgré votre malice, vous savez donner à vos enfants des choses utiles et convenables selon leur désir, à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux consentira-t-il à accorder un esprit droit à celui qui le demande. »

Pour l'instruction de ses disciples, Jésus ajouta la parabole du flambeau allumé. « Personne, dit-il, n'allume un flambeau pour le cacher, ou le mettre sous un boisseau. On le place sur le chandelier, afin que tous ceux qui entrent dans la chambre voient la lumière.

« L'œil est la lumière du corps. Si l'œil est bon, le corps est éclairé; si, au contraire, il est mauvais, le corps reste plongé dans les ténèbres. Faites donc en sorte que la lumière qui est en vous ne s'obscurcisse pas; elle vous éclairera en jetant un vif éclat, comme un flambeau brillant. »

Cette lumière est celle de la conscience, sui-

vant les interprètes; c'est l'intention droite. Celui qui agit constamment selon les lois de la conscience, obtient une surabondance de lumière; tandis que celui qui méconnaît les avertissements qu'elle lui donne, tombe dans d'épaisses ténèbres. Le sens moral s'obscurcit tellement chez les pécheurs endurcis, que, par suite d'une confusion effroyable, ils appellent le jour ténèbres, et l'obscurité lumière. Tel est le triste sort auquel sont réduits les hérétiques. Dans leur déplorable aveuglement, après avoir quitté l'unique sentier qui mène à la vérité, ils se glorifient des ténèbres qu'ils ont accumulées autour d'eux, qu'ils épaississent sans cesse, blasphémant ce qu'ils ignorent, préférant le mensonge à la parole de Dieu. Terrible punition! « Faites en sorte, nous dit Jésus-Christ, que la lumière qui est en vous ne s'obscurcisse pas! »

X

Il avait à peine fini de parler, qu'un pharisien vint le prier de manger chez lui. Cette

invitation était-elle dictée par la bienveillance? Il est permis d'en douter; car les pharisiens étaient sans cesse aux aguets pour tâcher de surprendre Jésus. Aussi, dès que Jésus se mit à table, l'hôte manifesta son mécontentement, et se scandalisa même de ce qu'il ne s'était pas lavé les mains. D'un acte ordinaire les pharisiens faisaient une obligation importante, accoutumés qu'ils étaient à transformer de simples habitudes de la vie commune en prescriptions essentielles, aussi graves que les préceptes mêmes de la loi. Le Sauveur profita de cette occasion pour démasquer encore l'hypocrisie des pharisiens. « Vous autres, pharisiens, dit-il, vous nettoyez avec soin le dehors de la coupe; mais vous ne faites pas attention qu'au dedans de vous tout est rempli de rapines et d'iniquités. Faites l'aumône aux pauvres, afin d'obtenir d'être purifiés. Malheur à vous, pharisiens, qui payez avec scrupule la dîme du moindre légume, et qui n'avez aucun souci de la justice et de l'amour de Dieu! »

Ces reproches bien mérités excitèrent la colère des convives. Tous à l'envi se mirent

à lui adresser des questions captieuses. Ils espéraient le surprendre dans ses paroles; mais comment la Sagesse aurait-elle été déconcertée par de vaines subtilités? Jésus évita tous les piéges, et ne leur fournit aucun prétexte d'accusation.

Au sortir de la maison du pharisien, il fut entouré d'une si grande multitude d'hommes, qu'ils se foulaient les uns les autres. « Gardez-vous, dit Jésus, du levain des pharisiens (c'est-à-dire de l'hypocrisie et des apparences); car rien de caché qui ne soit un jour dévoilé, rien de secret qui ne soit divulgué; ce que vous aurez dit dans l'ombre sera répété au grand jour; ce que vous aurez murmuré tout bas à l'oreille, dans le lieu le plus retiré de votre maison, sera publié sur les toits.

« Du reste, je vous adresse encore, à vous qui êtes mes amis, les paroles que vous avez entendues déjà : ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui n'ont aucun pouvoir au delà. Craignez celui qui, après vous avoir ôté la vie, peut vous précipiter dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. »

XI

A ce moment, une voix sortit de la foule, s'adressant à Jésus, et disant : « Maître, dites à mon frère de partager avec moi notre héritage. — Homme, répondit Jésus, qui m'a établi juge sur vous, et arbitre de vos partages ? »

Souvent les Juifs choisissaient comme arbitres de leurs différends, surtout quand il s'agissait de diviser les héritages, les docteurs de la loi en réputation, ou les personnages renommés à cause de leur sainteté. Le tribunal des docteurs n'était pas toujours inaccessible à la corruption, et l'histoire nous apprend que des dons plus ou moins considérables faisaient ordinairement pencher la balance du côté du plus offrant. Les pharisiens n'ont pas échappé à ce reproche.

Selon la loi des Juifs, l'aîné des enfants héritait le double de ses frères. Cette prescription donna plus d'une fois naissance à des altercations et à des haines de famille; alors il n'était

pas aisé de satisfaire les prétentions. Tel était, sans doute, le cas pour lequel on réclamait l'intervention du Sauveur. Mais Jésus, qui s'occupe des biens invisibles et spirituels, renvoie devant les juges établis celui qui croyait avoir à se plaindre de son frère. L'instruction qui vient après permet de penser qu'il s'agissait d'un héritage considérable. « Gardez-vous de l'avarice, dit-il à la foule; car la vie d'un homme ne dépend point de l'abondance des biens qu'il possède. » Puis il proposa cette parabole : « Un homme riche avait un champ, qui lui rapporta une grande abondance de fruits. Que ferai-je? pensait-il en lui-même; car je n'ai point où serrer ma récolte. Il se dit : Voici ce que je ferai : je démolirai mes greniers; je les rebâtirai plus spacieux, et j'y réunirai toutes mes récoltes. Alors je dirai à mon âme : Maintenant, ô mon âme, tu as d'amples provisions pour plusieurs années; repose-toi, mange et bois, fais bonne chère, et réjouis-toi. Mais Dieu lui dit : Insensé! cette nuit même on te redemandera ton âme; pour qui donc seront toutes ces choses que tu as amassées? Ainsi en est-il de celui qui thé-

lonté de son maître, et qui ne se soucie aucunement d'accomplir ce qui lui a été prescrit, sera châtié rudement. Celui qui l'ignore, et qui fait des actions dignes de blâme, sera puni aussi, mais moins sévèrement, parce qu'on exigera plus de celui qui a reçu davantage. »

Jésus ajouta encore : « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et que puis-je vouloir autre chose, sinon qu'il soit allumé ? »

Quel est ce feu que le Sauveur est venu allumer ici-bas, et qu'il désire voir s'enflammer et se propager ? La plupart des Pères de l'Église ont enseigné que c'est le feu de l'amour divin, qui dévore les affections terrestres, et embrase les cœurs des chastes ardeurs de la charité. La religion chrétienne a partout entretenu ce brasier sacré, auquel viennent s'échauffer et se purifier sans cesse les âmes prédestinées.

XIII

En ce même temps, quelques hommes vinrent trouver Jésus, et lui apprirent le

massacre d'un certain nombre de Galiléens, dont le sang avait été mêlé à celui des victimes qu'ils offraient en sacrifice; l'auteur de ce massacre était Pilate, gouverneur de Judée. « Pensez-vous, dit Jésus, que ces Galiléens ainsi maltraités aient été plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens? Non, je vous l'assure; mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également. Croyez-vous aussi que les dix-huit hommes écrasés par la chute de la tour de Siloé fussent plus coupables que les autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. »

Il est probable que ces Galiléens mis à mort par ordre de Pilate, et massacrés pendant les sacrifices, appartenaient au parti de Judas le Gaulonite. Celui-ci avait conservé des adhérents nombreux et zélés. Cet homme entreprenant, dont nous avons eu l'occasion de parler, représentait comme un acte d'idolâtrie le paiement de l'impôt aux Romains; il avait même appelé aux armes ceux de ses compatriotes qui tenaient à l'indépendance de la nation juive. Ses tentatives, mal concertées

ou mal soutenues, avaient causé des malheurs, sans compensation d'aucun profit. Comme les Galiléens n'étaient pas sous la juridiction de Pilate, qui n'avait aucune autorité en Galilée, où Hérode-Antipas régnait en qualité de tétrarque, le Romain saisit l'occasion favorable, lorsque les insurgés de Galilée furent attirés à Jérusalem en obéissance à la loi religieuse. Cette sanglante exécution, que n'avait pas arrêtée le respect dû au temple de Jérusalem, excita contre le gouverneur romain non-seulement le mécontentement des Galiléens, mais encore celui de la nation entière. Il n'est pas étonnant que les Galiléens s'empressent d'annoncer cette triste nouvelle à Jésus, leur compatriote, résidant habituellement dans la même province qu'eux. Jésus profita de cette circonstance pour exhorter à la pénitence tous ceux qui étaient présents. La mort affreuse et inopinée de ces malheureuses victimes était propre à faire une vive impression sur les consciences. C'est pour cela que le Sauveur rappelle en même temps le triste sort des dix-huit hommes écrasés sous les débris de la tour de Siloé.

L'histoire ne nous a pas fait connaître les circonstances de ce grave accident; mais elle nous apprend qu'à l'époque de la vie publique du Sauveur les grands chemins de la Palestine étaient loin d'être sûrs pour les voyageurs. Des bandes en armes sillonnaient le pays. On assassinait jusqu'aux portes de Jérusalem et sur le chemin de Jéricho. Les Galiléens ne sortaient de leur province qu'armés et en compagnie. C'est pour cela qu'au temps de la passion du Sauveur nous voyons Pierre muni d'une épée, et, comprenant mal les paroles de son Maître, s'inquiéter de ne pas avoir d'autres armes. Josèphe l'historien rapporte que même les hommes faisant profession de mener une vie pénitente et mortifiée étaient obligés de porter des armes. On avait mille peines à tenir en respect les voleurs et les brigands. Ce triste état de la Judée, au lieu de s'améliorer, alla toujours empirant après la mort de Jésus-Christ; il conduisit à la catastrophe épouvantable qui détruisit Jérusalem, fit périr des milliers de Juifs, et emporta à jamais l'indépendance nationale.

XIV

A la suite de cette exhortation, Jésus raconta la parabole suivante : « Un homme avait planté un figuier dans sa vigne. Il vint pour y cueillir des fruits; mais il n'en trouva point. Il dit alors au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier, et que je n'en trouve aucun. Coupez-le; pourquoi le laisser occuper inutilement la terre? — Maître, dit le vigneron, laissez-le encore cette année; je creuserai la terre tout autour, et j'y mettrai de l'engrais; peut-être produira-t-il des fruits, sinon vous l'arracherez. »

L'application de cette parabole était facile. Depuis trois ans les prédications de Jésus retentissaient dans toute la Judée, et sa parole était accompagnée de prodiges sans nombre. Quels fruits les Juifs avaient-ils produits? Ne méritaient-ils pas que toute grâce leur fût retirée? L'arbre stérile doit être coupé et jeté au feu. Un délai cependant leur est accordé. La miséricorde épuise en leur faveur jusqu'aux dernières ressources de la patience.

XV

Jésus continuait d'enseigner le peuple, selon son habitude, et il entrait dans les synagogues le jour du sabbat. Un jour qu'il y prêchait, vint une femme infirme depuis dix-huit ans; elle était toute courbée, sans pouvoir se redresser ni regarder en haut. Dès qu'il l'aperçut, Jésus l'appela, et lui dit : « Femme, soyez guérie de cette infirmité. » En même temps il lui imposa les mains. Aussitôt cette femme fut complétement guérie, et elle rendit grâces à Dieu. Mais le président de la synagogue manifestait une grande indignation de ce que Jésus avait opéré cette guérison un jour de sabbat. Toutefois il n'osa pas adresser ses reproches directement à Jésus, et il se mit à dire tout haut dans l'assemblée : « Il y a six jours durant lesquels il est permis de travailler; venez ces jours-là pour être guéris, et non le jour du sabbat. »

Le chef de la synagogue, en parlant de la sorte, exprimait les préjugés qui avaient cours communément. Il n'était pas étranger non

plus, sans doute, à la jalousie dont les pharisiens et les docteurs de la loi étaient animés contre Jésus. Celui-ci répondit : « Hypocrites! il n'y a personne parmi vous qui ne délie son bœuf ou son âne le jour du sabbat, et ne les conduise de l'étable à l'abreuvoir; et il n'aurait pas fallu délivrer de ses liens cette fille d'Abraham, que Satan tenait ainsi liée depuis dix-huit ans! »

A ces mots, les ennemis de Jésus rougirent de confusion. La multitude, au contraire, applaudissait et se réjouissait, témoin des merveilles que Jésus ne cessait d'opérer en public.

XVI

Jésus parcourait les villes et les bourgades, annonçant la parole de Dieu. Comme il était en route vers Jérusalem, quelqu'un lui dit : « Seigneur, y aura-t-il peu d'hommes sauvés? » Il répondit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car je vous dis que plusieurs essaieront d'y entrer, et ne le pourront pas. Quand le Père de famille sera entré, et

qu'il aura fermé la porte, vous qui serez dehors, vous frapperez en vain pour vous la faire ouvrir. Vous répèterez inutilement : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Le Maître répondra : Je ne vous connais pas, et je ne sais d'où vous êtes. Alors vous direz : Nous avons mangé et bu en votre présence, et vous nous avez adressé vos enseignements sur nos places publiques. Le Seigneur répondra : J'ignore d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous qui vivez dans l'iniquité. Alors il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous apercevrez Abraham, Jacob, et tous les autres prophètes, assis dans le royaume de Dieu, et que vous en serez repoussés. Des hommes viendront de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, qui entreront dans le royaume de Dieu. Ceux qui sont aujourd'hui les premiers seront les derniers, et ceux qui sont les derniers deviendront les premiers. »

Si le Sauveur annonce que plusieurs n'entreront pas par la porte étroite, quoiqu'ils essaient de le faire, il fait allusion à ces hommes mous et irrésolus qui veulent et ne veulent pas, qui croient aux vérités religieuses, mais

qui n'ont pas le courage de se corriger de leurs mauvaises habitudes et de résister à leurs penchants désordonnés. Quoiqu'ils vivent dans la pratique de certaines œuvres extérieures, et qu'ils écoutent la parole de Dieu, ils n'entendront pas moins, au dernier jour, cette terrible sentence : Je ne vous connais pas ; je ne sais d'où vous êtes, ouvriers de péché !

XVII

Ce jour-là même, quelques pharisiens s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : « Allez-vous-en, fuyez d'ici; car Hérode veut vous faire mourir. »

Faut-il voir dans ces paroles une nouvelle machination des pharisiens contre le Sauveur ? La réponse de Jésus le donne clairement à entendre. Tant que Jésus était en Galilée, ses ennemis avaient peu d'espoir de le pouvoir faire saisir et condamner. La Galilée était régie par un pouvoir moins facile à passionner que celui de la Judée. En lui disant : Votre vie est en danger, que leurs appréhensions fussent

en cela feintes ou réelles, ils voulaient le faire passer en Judée, où leurs intrigues avaient plus de chances de succès. En cette occasion, Jésus connaissait les secrètes intentions de tous; il savait aussi que l'heure de sa passion était proche : bientôt le grand sacrifice allait être consommé. « Allez, répondit-il, dites à ce renard : Je chasse les démons et je guéris les malades aujourd'hui encore et demain; le troisième jour, tout sera consommé en ce qui me regarde. Cependant il faut que je marche, c'est-à-dire que je continue aujourd'hui, demain et le jour suivant; car il ne convient pas qu'un prophète souffre la mort en dehors de Jérusalem. »

En prononçant le nom de la ville sainte, Jésus laisse éclater un sentiment de tristesse et de commisération. « Jérusalem, dit-il, Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu n'as pas voulu! Peuples de la Judée, voilà que votre temple va devenir désert et abandonné. Je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à

ce que luise le jour où vous crierez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

XVIII

Un jour, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas. C'était le jour du sabbat, et ceux qui étaient présents l'observaient attentivement. Il se trouva qu'un hydropique se présenta devant lui. A cette vue, Jésus demanda aux docteurs de la loi et aux pharisiens s'il était permis de guérir le jour du sabbat; mais ceux-ci gardèrent le silence. Alors Jésus prit cet homme par la main, le guérit, et le renvoya. Puis, s'adressant à ceux qui se trouvaient là assemblés, il leur dit en faisant allusion à la loi de Moïse : « Qui d'entre vous, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt, même le jour du sabbat? » Ils ne purent rien lui répondre.

Plus d'une fois nous avons vu le Sauveur ne faire aucune difficulté d'entrer dans la maison des pharisiens, et s'asseoir à leur

table. Il leur adressait ses instructions, comme s'il n'eût pas maintes fois éprouvé leur mauvais vouloir et leur obstination. En cette dernière circonstance, avant de guérir le malade venu à sa rencontre, il interroge les docteurs de la loi, tandis qu'en d'autres occasions il avait d'abord opéré le miracle, sans leur adresser la moindre question. Ce n'était point pour justifier sa conduite; mais il tint, sans doute, à voir leur prétendue science de la loi confondue publiquement. Les pharisiens n'eurent rien à répondre à sa demande. Ils auraient bien voulu encore l'accuser de violer le sabbat; mais leur silence ici pouvait être invoqué contre eux. Comment, d'ailleurs, auraient-ils recouru à une vaine argumentation, en présence de la multitude, qui n'avait pas grande confiance en leur vertu, quand les prodiges éclataient devant tous les regards? Leur haine y trouvait un nouvel aliment. Jésus cependant continuait de répandre sa doctrine et ses bienfaits.

Lorsqu'on se mit à table, Jésus remarqua comment les conviés choisissaient les premières places. Il en prit occasion de dire la

parabole suivante : « Quand vous serez invité à des noces, ne prenez pas de vous-même la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vous dise : Cédez-lui la place. Alors vous auriez la honte de descendre à la dernière place. Quand vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que le maître de la maison vienne vous dire : Mon ami, montez plus haut. Alors vous serez honoré devant tous ceux qui seront à table avec vous. Car qui s'élève sera abaissé, et qui s'humilie sera glorifié. »

Il dit ensuite au pharisien qui l'avait invité : « Lorsque vous faites un festin, ne vous contentez pas d'y convier vos frères, vos proches, vos amis et vos voisins qui sont riches, parce qu'ils vous rendront votre invitation. Appelez plutôt à votre table les pauvres, les boiteux, les aveugles, les infirmes. Vous serez heureux, parce qu'ils n'ont pas de quoi vous rendre ce que vous leur aurez donné; mais tout ce que vous leur aurez fait vous sera rendu au jour de la résurrection des justes. » Entendant

ces paroles, un de ceux qui étaient à table s'écria : « Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu! »

A ce propos, Jésus reprit dans les termes suivants : « Un homme prépara un grand festin, auquel il invita beaucoup de convives. L'heure arrivée, il envoya dire aux conviés : Venez, tout est prêt. Mais ceux-ci, comme à l'envi, commencèrent à s'excuser. J'ai acheté une maison de campagne, dit le premier, et il est nécessaire que j'aille la voir. J'ai acheté cinq attelages de bœufs, dit le second, et il faut que j'aille les essayer. Je me suis marié, dit un troisième; c'est pourquoi je n'y puis aller.

« Le serviteur, à son retour, rapporta ces paroles à son maître. Celui-ci, indigné d'une telle conduite, dit à son serviteur : Va promptement sur les places publiques et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux.

« Le serviteur obéit; puis il vint dire à son maître : J'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il reste encore des places vides. Va, lui dit le maître, dans les chemins, le long

des haies, et contrains d'entrer ceux que tu rencontreras, afin que ma maison soit remplie; car aucun de ceux qui avaient été conviés ne goûtera à mon banquet. »

Le sens de ce discours est évident. Notre-Seigneur fait ici une allusion claire à l'ingratitude des Juifs, les premiers conviés au festin céleste, et à la vocation des gentils, qui rempliront la salle du banquet.

Les chrétiens trouvent également une leçon dans ces mémorables paroles. « Le Sauveur, dit Bossuet, n'appelle à son banquet que les faibles, les malades, les languissants; il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent sa marque : la pauvreté et la croix. Tel était son premier dessein lorsqu'il a formé son Église; mais, si tout le monde était pauvre, qui pourrait soulager les pauvres, et les aider à soulever le fardeau qui les accable? C'est pour cela qu'outre la voie des afflictions, qui est plus assurée, il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés : c'est celui de la charité et de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas à vivre, comme Jésus, dans l'humiliation et

dans l'indigence, voici une autre voie qui vous est montrée, une seconde espérance qui vous est offerte : c'est de secourir les misérables, et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières. Si vous vivez dans l'affliction, croyez que le Seigneur vous éprouve pour connaître votre patience; si vous êtes dans l'abondance, croyez que le Seigneur vous éprouve pour connaître votre charité. »

LIVRE X

I

La fête de la Dédicace se fit à Jérusalem, et l'on était en hiver. Cette fête était célébrée chaque année à Jérusalem le 25 du mois hébraïque correspondant à notre mois de décembre. Elle durait huit jours; mais les Juifs n'étaient pas obligés d'aller à Jérusalem, comme pour la fête de Pâque et celle des Tabernacles. On l'appelait encore *fête des lumières :* à l'occasion de cette solennité les habitants de Jérusalem avaient coutume d'illuminer la porte de leurs maisons. Judas Machabée l'avait instituée à la suite d'une victoire éclatante remportée sur les Syriens, en con-

sacrant de nouveau au culte du Seigneur le temple profané par Antiochus; l'idole de Jupiter y était restée six ans et demi. C'était une fête joyeuse, rappelant aux Israélites et la purification du lieu saint et leur délivrance du joug étranger.

Jésus se trouva à cette fête, et il se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les docteurs avaient habitude de donner leurs leçons en se promenant, et les philosophes de la Grèce conservèrent longtemps le même usage. Ce portique était bâti sur la grande terrasse élevée de quatre cents coudées au-dessus de la vallée. Il portait le nom du roi Salomon, qui avait exécuté ce magnifique ouvrage; mais Hérode en entreprit la reconstruction. Aujourd'hui encore, à la base des murailles, les archéologues distinguent des restes considérables remontant au règne glorieux du fils de David.

Tandis que Jésus enseignait en marchant, les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : « Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit dans l'incertitude? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. »

Jésus leur répliqua : « Je vous l'ai dit déjà, et vous n'ajoutez pas foi à ma parole. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Si vous ne croyez pas en moi, c'est que vous n'êtes pas du nombre de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne seront pas perdues dans l'éternité. Le Père me les a données. Le Père et moi, nous sommes UN. »

A peine ces mots sont-ils prononcés, que les Juifs courent chercher des pierres pour le lapider. Jésus leur dit alors : « J'ai fait devant vous beaucoup de bonnes œuvres au nom de mon Père; pour laquelle voulez-vous me lapider? » Les Juifs répliquèrent : « Nous ne vous lapidons pas pour aucune bonne œuvre, mais parce que vous blasphémez, et que vous vous faites Dieu, quoique vous ne soyez qu'un homme. »

Jésus leur répondit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : Je l'ai dit, vous êtes des dieux? Si donc l'Écriture appelle dieux ceux qui ont reçu seulement la parole de Dieu, et s'il est

vrai que l'Écriture ne puisse être détruite, comment pouvez-vous dire à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde qu'il blasphème, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, croyez à mes œuvres. »

Ils cherchèrent encore à s'emparer de lui; mais il leur échappa, et se retira de nouveau au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait d'abord administré le baptême. Il demeura en ce lieu, sur les limites de la Judée, presque vis-à-vis de Jéricho; ses ennemis ne pouvaient l'y atteindre. Beaucoup de Juifs le suivirent, disant : « Jean n'a fait aucun miracle; mais tout ce que le prophète a annoncé de Jésus était véritable. » Aussi beaucoup crurent-ils en lui.

Les bords du Jourdain étaient encore remplis du souvenir de Jean-Baptiste. On n'avait pas oublié le témoignage éclatant que le Précurseur avait rendu à la divinité de Jésus-Christ à plusieurs reprises. Après les prodiges sans nombre opérés dans toutes les régions de la terre occupée par les enfants d'Israël,

comment une foule d'âmes droites auraient-elles pu résister à l'évidence, et ne pas reconnaître le Messie en la personne de Jésus?

II

Se voyant accompagné d'une foule innombrable, attirée par le bruit de ses miracles et sa réputation de sainteté, Jésus s'arrêta pour lui adresser la parole. Le Sauveur n'ignorait pas que plusieurs étaient attirés à sa suite par la curiosité, cédant à cet attrait qui pousse la multitude vers la nouveauté; plusieurs aussi étaient animés de mauvaises intentions, car nous voyons constamment les pharisiens s'attacher à ses pas dans l'espérance de le compromettre. Beaucoup, sans doute, étaient mus par une admiration stérile. « Si quelqu'un, dit Jésus, vient à moi, et aime plus que moi son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne saurait être mon disciple.

« Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.

« Celui qui ne veut pas porter sa croix et me suivre, ne peut être mon disciple. »

« Quoi donc! dit Clément d'Alexandrie, Jésus nous ordonne-t-il de haïr ou de mépriser ceux qui nous touchent de plus près en ce monde, lui qui nous commande d'aimer nos ennemis? Faut-il rompre les liens étroits qui nous attachent à des personnes si chères, comme nos parents, nos enfants? Non, assurément. Jésus nous défend d'avoir pour eux un attachement désordonné, de même que pour les richesses périssables, de manière à compromettre les intérêts de notre salut. »

III

Une autre fois, la foule s'assembla autour de Jésus. On remarquait aux premiers rangs des publicains et des pécheurs, qui s'approchaient pour l'entendre. Les pharisiens et les scribes, à cette vue, laissaient éclater leurs murmures. « Voyez, disaient-ils, il accueille les pécheurs, et il ne fait pas difficulté de prendre ses repas avec eux. »

Jésus, témoin des mauvaises dispositions des pharisiens, et voulant manifester ouvertement la doctrine évangélique de la miséricorde à l'égard du pécheur repentant, proposa les paraboles suivantes :

1. « Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il vient à en perdre une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir à la recherche de celle qui s'est égarée, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules, et la rapporte en laissant éclater sa joie. De retour chez lui, il appelle ses amis et ses voisins. Réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue.

« Je vous assure, ajouta le Sauveur, qu'il y a également dans le ciel plus de joie à l'occasion d'un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de faire pénitence. »

2. Jésus continua : « Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle vient à en perdre une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison, et ne cherche soigneusement jusqu'à

ce qu'elle l'ait trouvée? Lorsqu'elle l'a trouvée, elle convoque ses amies et ses voisines. Réjouissez-vous avec moi, leur dit-elle, car j'ai réussi à trouver la drachme que j'ai perdue.

« Ainsi, je vous assure, sera la joie des anges de Dieu au sujet d'un pécheur repentant. »

3. Jésus dit encore :

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Donnez-moi la part de bien qui me revient. Et celui-ci fit le partage de son bien à ses enfants. Peu de jours après, le jeune homme, ayant recueilli tout ce qu'il avait, partit pour un pays éloigné, où il dissipa toute sa fortune en vivant dans la débauche.

« Lorsqu'il eut tout dépensé, une famine affreuse désola ce pays, et il tomba dans la détresse. Il se mit alors au service d'un habitant de cette contrée, qui l'envoya dans une métairie, où il fut employé à garder des pourceaux. Telle fut sa misère, qu'il désirait assouvir sa faim en mangeant la nourriture des pourceaux; mais personne ne lui en donnait.

« Rentrant alors en lui-même, il dit : Combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père; et moi, je meurs ici de faim! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un des mercenaires que vous employez dans votre maison.

« Il se mit en marche, et se dirigea vers son père. Il était loin encore, et son père le vit, et le reconnut. Émn de compassion, le père courut au-devant de lui, se jeta à son cou, et le baisa. Mais son fils, rempli de confusion et n'osant lever les yeux, lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Le père aussitôt dit à ses serviteurs : Apportez-lui promptement sa première robe, et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt, et une chaussure aux pieds. Allez tuer le veau gras; nous ferons un festin, et nous nous réjouirons; car mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. Les serviteurs commencèrent aussitôt les apprêts du festin.

« Le fils aîné, qui était aux champs, voyant, à son retour, toute cette agitation, et entendant le bruit de la musique et de la danse, appela un des serviteurs pour lui demander ce que c'était.

« Votre frère est revenu, répondit le serviteur; c'est pourquoi votre père a fait tuer le veau gras, en signe de réjouissance de ce qu'il l'a recouvré sain et sauf.

« A ces mots, le frère aîné fut pris de colère, et refusa d'entrer. Le père sortit pour lui faire instance. Alors le frère aîné répondit : Comment! je vous sers depuis tant d'années, et jamais je n'ai commis un seul acte de désobéissance à votre égard; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau, afin que je puisse me réjouir en le mangeant avec mes amis. Tandis que mon frère, qui a dissipé tout son bien dans la débauche, est à peine revenu, que vous avez ordonné de tuer le veau gras en son honneur.

« Le père répliqua : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort, et il est res-

suscité; il était perdu, et il est retrouvé. »

4. Jésus ajouta cette autre parabole, en s'adressant à ses disciples :

« Un homme riche avait un économe, qui fut accusé devant lui de dissiper son bien. Il le fit paraître en sa présence, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration; car désormais vous n'aurez plus la gestion de mon bien.

« L'économe se dit alors en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître ne veut plus que je régisse son bien? Je n'ai pas la force de travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin de trouver des gens qui me reçoivent chez eux quand j'aurai perdu ma charge. Il fit donc venir chacun des débiteurs de son maître, et dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Cent tonneaux d'huile, répondit le débiteur. Retirez votre obligation, reprit l'économe; asseyez-vous là, et écrivez-en une autre de cinquante.

« S'adressant ensuite à un autre : Et vous, dit-il, combien devez-vous? Cent mesures de

froment, répondit celui-ci. Prenez votre billet, dit-il, et faites-en un autre de quatre-vingts.

« Le maître loua l'habileté de cet économe infidèle ; car les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière.

« Et moi je vous dis, ajouta Jésus : Faites-vous des amis avec vos trésors d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. Celui qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes; et celui qui est infidèle dans les petites choses, le devient également dans celles qui sont importantes.

« Nul serviteur, continua le Sauveur, ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et Mammon. » (Mammon est un mot syro-chaldaïque qui signifie les richesses, et l'idole qui les symbolise.)

Les pharisiens, dont l'avarice était connue de tous, se raillaient de Jésus en lui entendant prononcer ces paroles. Mais Jésus leur dit :

« Vous cherchez à paraître justes devant les hommes; mais Dieu connaît vos cœurs : souvent ce qui semble grand aux yeux des hommes est abominable devant Dieu. »

5. Pour réprimer l'orgueil des pharisiens, Jésus continua en ces termes :

« Il y avait un homme riche, vêtu de pourpre et de lin, qui tous les jours se livrait à la bonne chère. Il y avait en même temps un mendiant nommé Lazare, couvert de plaies, et couché à la porte du riche. Le malheureux Lazare aurait bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait. Les chiens venaient lui lécher ses plaies. Ce mendiant mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi; mais il fut enseveli dans l'enfer. Comme il était dans les tourments, il leva les yeux, et vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Il poussa un grand cri : Abraham, mon père, disait-il, ayez pitié de moi; envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue; car je suis horriblement tourmenté dans cette flamme.

« Mon fils, répondit Abraham, souvenez-vous que durant votre vie vous possédiez des biens, et Lazare n'avait que des maux ; celui-ci maintenant est consolé, et vous, vous êtes dans les tourments. Il existe à présent et à jamais un abîme entre vous et nous, en sorte que nul ne pourrait aller d'ici jusqu'à vous, ou venir à nous du lieu où vous êtes.

« Mon père, je vous en prie, continua le riche, envoyez-le du moins dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères. Il leur attestera ces choses, afin qu'ils évitent de venir, eux aussi, dans ce lieu de tourments.

« Abraham répondit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent.

« Le riche insista : Père Abraham, si quelqu'un d'entre les morts va les trouver, ils feront pénitence.

« S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, reprit Abraham, quand bien même un mort ressusciterait, ils ne croiraient pas. »

La doctrine qui ressort de ces paraboles est évidente : c'est toujours la charité, le pardon, la pénitence remplaçant l'innocence ; l'aumône, l'amour du prochain, l'oubli des

injures, le mépris des richesses temporelles, l'estime des richesses spirituelles, qui ne périssent pas, et méritent les récompenses éternelles. Les pharisiens recherchaient uniquement l'apparence de la justice, peu soucieux de pratiquer les préceptes essentiels de l'amour de Dieu et du prochain, sans lesquels s'évanouit toute idée de perfection religieuse et morale. Fiers d'être les descendants d'Abraham, ils s'imaginaient que le sang de ce grand patriarche dans leurs veines était une garantie assurée de salut. Ils regardaient la possession des richesses comme une récompense de leur prétendue fidélité à observer la loi. Si Jésus, connaissant leurs injustices, leur rapacité, et la dureté de leur cœur à l'égard des pauvres, enseigne que personne ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent, ils se moquent de sa parole. Mais le Sauveur montre leur sort futur en racontant l'histoire ou la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Leur endurcissement est si grand, qu'ils sont hors d'état de comprendre la loi de Moïse et l'enseignement des prophètes. En vain Dieu leur fait-il entendre de salutaires avertissements :

ils méconnaissent sa voix; ils ferment l'oreille aux prédications de ses envoyés. Jésus a beau leur rappeler la vérité en la présentant à leurs yeux sous toutes les formes, ou suaves, ou terribles, ils refusent de l'écouter. Quand bien même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts, ils ne croiraient pas.

IV

Malgré les leçons sévères que Jésus adressait aux pharisiens quand s'offrait une occasion favorable, ceux-ci n'en continuaient pas moins de lui tendre des piéges. Ils s'approchèrent donc de Jésus, et lui proposèrent cette question : « Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit? »

En l'interrogeant en ces termes, les pharisiens comptaient bien surprendre Jésus. Si, en effet, il répondait affirmativement, ils l'accusaient de prêcher une morale relâchée, ou ils éloignaient de lui le peuple, en tout temps opposé à la facilité du divorce; si, au con-

traire, il répondait négativement, ils étaient disposés à déférer sa doctrine au grand conseil, ou à le dénoncer au tribunal d'Hérode-Antipas, parce que ce prince avait renvoyé sa femme injustement. Ce fait nous montre à quel état de dépravation les mœurs étaient tombées chez les Juifs au temps où Notre-Seigneur vécut. Le mariage était fréquemment déshonoré par le divorce; en sorte qu'une institution établie de Dieu au commencement du monde, comme le fondement de la société civile, se trouvait avilie et méprisée. La dignité de l'épouse était foulée aux pieds. Trop souvent aussi les femmes, par le déréglement de leur vie, augmentaient la dissolution générale. Si nous tracions ici le tableau de la corruption répandue parmi les païens, on détournerait la tête de dégoût. Le monde était descendu à peu près aussi bas qu'avant le déluge. La pure morale de l'Évangile pouvait seule le tirer de l'abîme.

Ramenant les pharisiens à l'institution primitive du mariage, Jésus répondit : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, fit l'homme et la femme? A cause de

cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer.

— Pourquoi, répliquèrent les pharisiens, Moïse a-t-il commandé de donner à la femme un acte de répudiation, et de la congédier? »

On voit que les pharisiens, par suite d'une confusion involontaire ou calculée, prennent l'exception pour la règle, et regardent une simple tolérance pour un commandement.

« C'est à cause de la dureté de votre cœur, ajoute Jésus, que Moïse vous a permis de renvoyer votre femme; mais il n'en fut pas ainsi à l'origine. Pour moi, je vous le dis, quiconque renvoie sa femme, sinon pour cause d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère; celui qui épouse une femme séparée de son mari, commet également un adultère. »

Il était impossible de proclamer d'une manière plus claire l'indissolubilité du mariage. Tant que vivent deux époux, ils ne peuvent se dégager du lien qui les unit: la mort seule rompt leurs engagements. « Si la femme, dit

saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens, est séparée de son mari, elle ne peut en épouser un autre. » (VII, 10.) Dans l'Évangile, Jésus-Christ n'interprète pas seulement la loi de Moïse; il parle en législateur de la nouvelle alliance à ses disciples, et, en leur personne, à tous les peuples. La défense est formelle : quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère. Quand bien même les époux se quitteraient pour de graves motifs, ils ne recouvrent pas leur liberté : il leur est interdit de convoler à de secondes noces, tant que la mort de l'un des conjoints n'a pas détruit *la loi qui les domine* [1].

Lorsque les disciples furent rentrés à la maison, ils questionnèrent Jésus sur le même objet, et lui dirent, d'après les préjugés des Juifs : « Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il n'est pas avantageux de se marier. — Tous, répondit Jésus, ne comprennent pas cette parole, mais ceux-là seulement auxquels il a été donné de la com-

[1] (S. Paul. I Corinth. — Rom. VII. 1. 3.) *Vid.* Conc. Trid. *Sess. 24, de Matrimonio, can.* 7.

prendre. Il y en a qui sont condamnés au célibat par un vice de naissance, d'autres par l'action des hommes; d'autres embrassent cet état volontairement, à cause du royaume des cieux. »

Il n'est pas douteux que Jésus enseigne ici à ses disciples le mérite et la supériorité de la continence parfaite sur l'état ordinaire du mariage. Mais cette parole ne peut être comprise de tous; ceux-là seuls en ont l'intelligence, qui sont appelés à cette vie des anges par une vocation spéciale. Pour être méritoire, ce sacrifice doit être volontaire : la violence est un crime qui perdrait les âmes.

Depuis que le Sauveur a révélé cette doctrine nouvelle à ses apôtres, l'Église a vu briller d'un éclat merveilleux une vertu jusqu'alors inconnue du monde. La virginité, *cette fleur suave et délicate*, a répandu son parfum céleste dans toutes les contrées du monde. A l'exemple des apôtres, le clergé, voué au service des autels et au ministère de la sanctification des âmes, pratique, avec l'aide de l'auteur de tout don parfait, ce genre de vie, qui donne pleine liberté à son zèle, délivre le cœur

de toute sollicitude terrestre, permet à l'âme de prendre l'essor, et de s'élever jusqu'au trône de Dieu sur les ailes de feu de la prière. Combien de pieuses vierges, dans la solitude du cloître et au milieu de l'agitation du siècle, adonnées à la contemplation ou à l'exercice des œuvres de charité, ont embrassé cette vie chaste et mortifiée *à cause du royaume des cieux!* Spectacle sublime, propre à édifier les fidèles, à encourager les faibles, à faire rougir ceux qui se laissent aller à de coupables défaillances !

V

Jésus était encore au delà du Jourdain, lorsque tomba malade Lazare de Béthanie, village où demeuraient Marie et Marthe, ses sœurs. Les deux sœurs envoyèrent aussitôt un messager vers Jésus pour lui dire : « Celui que vous aimez est malade. — Cette maladie, répondit Jésus, ne va point à la mort; elle a été permise seulement pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu soit glorifié. »

Jésus aimait Lazare, ainsi que ses sœurs, Marthe et Marie; il reçut fréquemment l'hospitalité dans leur maison à l'époque de ses voyages et de son séjour à Jérusalem. Après avoir appris la maladie de Lazare, il resta deux jours encore sur les rives du Jourdain. C'était une coutume, chez les Juifs, que les amis et les parents éloignés allassent seulement le troisième jour visiter un ami ou un parent, quand la maladie n'était pas réputée dangereuse. Alors il dit à ses disciples : « Allons en Judée. » A ces mots, les disciples, effrayés, s'écrièrent : « Maître, il n'y a pas longtemps les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez en Judée ! »

Jésus leur donna à entendre que son heure n'était pas arrivée; il n'avait rien à redouter de la part de ses ennemis. Puis il ajouta : « Notre ami Lazare dort, et je vais l'éveiller. »

Les disciples n'étaient pas rassurés. Au lieu de combattre directement une seconde fois la résolution de leur Maître, ils saisirent cette occasion pour lui dire : « S'il dort, il est mieux, et il reviendra à la santé. » Mais ils n'avaient pas compris que Jésus faisait allusion à sa

A ce spectacle, Jésus pleura. Les Juifs se disaient entre eux : « Voyez comme il l'aimait. » D'autres disaient : « Lui qui a rendu la vue à l'aveugle de naissance, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir? »

Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, s'approcha du tombeau. C'était une grotte, dont une pierre fermait l'entrée. Jésus commanda d'ôter cette pierre. « Seigneur, lui dit Marthe, sœur de Lazare, il sent déjà; car il y a quatre jours qu'il est déposé là. — Ne vous ai-je pas annoncé, reprit Jésus, que vous verrez la gloire de Dieu, si vous croyez? »

On enleva donc la pierre. Jésus alors, levant les yeux au ciel, dit à haute voix : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Je sais bien que vous m'exaucez toujours; mais je parle ainsi pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. »

Après avoir prononcé ces mots, il cria d'une voix forte : « Lazare, sortez. » Le mort sortit aussitôt, les pieds et les mains enveloppés de linges et de bandelettes, et le visage couvert d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

Beaucoup de Juifs, parmi ceux qui étaient venus chez Marthe et Marie, témoins du miracle opéré par Jésus, crurent en lui désormais. Plusieurs autres, au contraire, allèrent trouver les pharisiens, et leur apprirent ce qui venait de se passer.

VI

A cette nouvelle, les princes des prêtres et les pharisiens réunirent le grand conseil; c'était, pour ainsi dire, le sénat de la nation. Le grand prêtre en était président. Le malheur des temps l'avait privé de son indépendance. Toutefois il délibérait encore avec une apparence de liberté sur les questions religieuses et sur l'interprétation des points obscurs de la loi mosaïque. L'assemblée tenait ses séances dans une salle faisant partie des dépendances du temple de Jérusalem.

« Que faisons-nous? disaient les pharisiens. Cet homme opère beaucoup de prodiges. Si nous lui laissons la liberté d'agir, tous finiront par croire en lui. Alors viendront les Romains,

qui détruiront notre ville, et extermineront notre nation. »

Curieuse délibération! Les miracles de Jésus-Christ montrent clairement qu'il est le Messie. Tous sont forcés de le reconnaître; mais les membres du grand conseil sont décidés à résister à l'évidence. Pour voiler leur lâcheté et leur infidélité, ils mettent en avant des considérations politiques. Ils prétextent l'obéissance due à la puissance romaine, et la crainte de voir la nation juive dispersée ou réduite en esclavage.

Quel parti prendront-ils cependant? Plusieurs d'entre eux, probablement, auront fait remarquer que Jésus ne s'est rendu coupable d'aucun crime ni d'aucune infraction à la loi.

Alors Caïphe, grand prêtre cette année-là, prit la parole, et dit : « Vous n'y entendez rien. Ne comprenez-vous pas qu'il vaut mieux pour nous qu'un seul homme meure pour tout le peuple, que de voir périr la nation entière? »

Caïphe, selon la remarque de l'Évangéliste, ne prononça pas cette parole de lui-même; elle lui fut suggérée d'en haut. Comme il était grand prêtre cette année-là, il prophétisa que

Jésus devait mourir pour sa nation. Cette mort, néanmoins, ne devait pas procurer le salut seulement à la nation juive; elle allait racheter le genre humain de la servitude du péché, et réunir enfin dans une même foi les enfants de Dieu dispersés par toute la terre.

A partir de ce jour, la résolution de faire mourir Jésus fut arrêtée. Jésus, connaissant ces noirs desseins, évita de paraître en public au milieu des Juifs. Bientôt après il se retira dans la ville d'Ephraïm, près du désert de Judée. Ses disciples l'accompagnèrent, et il y séjourna quelque temps.

Ephrem ou Ephraïm, qui donna asile au Sauveur, était une petite ville de l'ancien royaume d'Israël, non loin de Bethel, et à trente kilomètres environ de Jérusalem, située sur la lisière d'un désert qui s'étend au nord vers la Galilée, et, au midi, jusqu'à la mer Morte. Plus d'un des anciens prophètes, fuyant la persécution, se réfugia dans ce désert rocailleux, où règne une perpétuelle stérilité. Jésus y continua le cours de ses prédications. « Il est impossible, dit-il à ses disciples, qu'il n'arrive pas de scandales; mais malheur à

celui qui les donne. Il vaudrait mieux pour lui d'être précipité dans la mer, une pierre attachée au cou, que de scandaliser les petits et les faibles.

« Si votre frère, ajouta Jésus, commet une faute à votre égard, reprenez-le, et, s'il fait pénitence, pardonnez-lui. S'il renouvelle sept fois sa faute, et qu'il montre du repentir, pardonnez-lui sept fois. »

VII

Jésus savait que l'heure de sa passion approchait. Il quitta Ephraïm pour faire une courte apparition en Galilée. Avant de souffrir à Jérusalem, il tint à revoir les lieux où tant de prodiges s'étaient accomplis, où il avait reçu tant de témoignages de l'admiration des peuples. L'Évangile, tout en se taisant sur les circonstances de ce dernier voyage en Galilée, ne laisse pas la moindre incertitude sur le fait lui-même, en nous apprenant que les saintes femmes, présentes à Jérusalem durant la pas-

sion, étaient venues de la Galilée en compagnie de Jésus.

Chemin faisant, à travers la Galilée et la Samarie, et à l'entrée d'un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ces infortunés, que leur mal contagieux forçait à rester à distance, élevèrent la voix, et criaient de loin : « Seigneur, ayez pitié de nous! » Jésus s'approcha d'eux, et leur dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres, suivant le devoir imposé par Moïse aux lépreux dont le mal est guéri. »

Les dix lépreux obéirent. Tandis qu'ils étaient en route pour Jérusalem, ils se trouvèrent pleinement guéris. L'un d'eux revint vers Jésus, louant Dieu à haute voix de ce qu'il avait obtenu sa guérison. Il se prosterna aux pieds du Sauveur, lui rendant grâces du bienfait reçu. Or cet homme était Samaritain. « Tous les dix n'ont-ils pas été pareillement guéris? demanda Jésus; les neuf autres, où sont-ils? »

Quoique tous eussent reçu la même grâce, et fussent guéris d'une maladie incurable, aucun ne vint remercier Jésus, sauf cet étranger. En récompense de sa conduite, Jésus lui

dit : « Levez-vous, allez ; votre foi vous a sauvé. »

VIII

Les pharisiens, que nous trouvons toujours à la suite de Jésus, lui posèrent cette question : « Quand le règne de Dieu viendra-t-il ? — Le règne de Dieu, répondit Jésus, ne vient pas d'une manière apparente. On ne peut pas dire : Il est ici, ou : Il est là. Le règne de Dieu est au dedans de vous. »

Le règne de Dieu, en effet, est avant tout un règne spirituel ; il a son siége dans le cœur de l'homme. La foi et la charité, vertus surnaturelles, en sont les deux principaux fruits ; mais ce sont des vertus intérieures. Les actes qui en découlent sont les marques extérieures qui en indiquent l'existence. Les bonnes œuvres doivent donc être regardées comme le signe de ce règne fortuné, objet des vœux les plus ardents des âmes prédestinées.

Le Sauveur est descendu du ciel pour établir le règne de Dieu sur la terre ; mais les

hommes, séduits par des apparences trompeuses, entraînés par des convoitises de toute espèce, ont refusé de prêter l'oreille à ses instructions, et d'ouvrir leur cœur aux douces influences de sa grâce. « Viendront des jours, dit Jésus, où vous désirerez voir, où vous souhaiterez ardemment retrouver un seul des jours que vous avez passés avec le Fils de l'homme, et vous ne le trouverez pas. Alors on vous dira : Le Fils de l'homme est ici, ou : Il est là. N'y allez point; ne suivez pas ces fausses indications.

« Le Fils de l'homme reviendra. Comme l'éclair brille soudain d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il de la venue du Fils de l'homme en ce jour. Ce qui se passait au temps de Noé, arrivera à l'époque du retour du Fils de l'homme. Jusqu'au moment de l'entrée de Noé dans l'arche, les hommes se livraient à la bonne chère, et célébraient les noces; mais le déluge survint, qui les perdit tous.

« Il en fut de même au temps de Loth. Les hommes mangeaient et buvaient; ils achetaient et vendaient; ils plantaient et ils bâtis-

saient. Le jour où Loth quitta Sodome, une pluie de feu tomba du ciel, et les dévora tous.

« Ces faits sont l'image de ce qui se passera au second avénement du Fils de l'homme. A cette heure-là, que celui qui se trouve sur la terrasse de sa maison ne descende pas prendre les meubles qu'il a laissés à l'intérieur, et que celui qui est dans les champs ne retourne pas en arrière. N'oubliez pas le sort de la femme de Loth. Quiconque cherchera de la sorte à sauver sa vie, la perdra. »

En manifestant ainsi les circonstances du dernier avénement du Fils de l'homme, Jésus emploie des images saisissantes, et un langage plein de mystères. Ses apôtres, effrayés, demandent une explication; mais ils n'obtiennent qu'une réponse obscure. Le Sauveur refuse de parler plus clairement en présence des pharisiens. Il en a assez dit pour ceux qui croient.

Quelques instants après, il dit à ses disciples : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération. »

La pensée de la passion prochaine ne quitte plus le Sauveur. Il l'exprime souvent, devant

ses disciples, en des termes qui ne laissent pas la moindre incertitude. A mesure que le moment approche, les circonstances mêmes de ce terrible drame sont prédites en détail. Jésus veut fortifier l'âme de ses disciples en les préparant d'avance à ce grand événement, en les prémunissant contre la tentation.

IX

Pour montrer la nécessité de la prière, et l'efficacité de la persévérance dans l'oraison, Jésus proposa la parabole suivante.

« Il y avait un juge qui ne craignait point Dieu, et ne s'inquiétait nullement des hommes. Une veuve, habitant la même ville, se présenta devant lui, demandant justice de son adversaire. Le juge refusa longtemps d'écouter ses justes réclamations. A la fin, vaincu par les instances de cette femme, il se dit en lui-même : Quoique je n'aie aucune crainte de Dieu et nul souci des hommes, néanmoins, parce que cette veuve me fatigue de ses importunités, je lui

rendrai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne à me faire quelque affront.

« Vous entendez, continua Jésus, ce que dit ce juge d'iniquité ; et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il souffrirait qu'on les opprime ! Je vous le dis en vérité, il leur rendra justice. »

Puis, revenant sur la question de son avénement futur, qui venait de l'occuper récemment, il ajouta : « Quand viendra le Fils de l'homme, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? »

Jetant alors les yeux autour de lui, il aperçut quelques-uns de ses ennemis, dont la perfidie infatigable cherchait toujours à le surprendre. Ces pharisiens hypocrites étaient pleins de mépris pour les autres hommes, à cause de leur confiance en leur justice prétendue. Jésus dit une autre parabole.

« Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères,

ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois chaque semaine; je donne aux pauvres la dîme de tout ce que je possède.

« Le publicain, de son côté, se tenait à distance, n'osant même pas lever les yeux au ciel. Il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.

« Je vous le dis, ce dernier s'en retourna justifié, et non pas l'autre. Quiconque, en effet, s'élève, sera abaissé ; et celui qui s'abaisse, sera élevé. »

Il est facile de se rendre compte de l'effet que produisaient sur la multitude ces discours du Sauveur. Le peuple détestait les pharisiens, dont l'excessif orgueil lui était odieux ; il accueillait ces paraboles comme un acte de justice. Le masque était enlevé, la vérité brillait avec éclat. En face même des hypocrites, qui se vantaient de leurs mérites supposés, et qui, satisfaits de l'apparence, se mettaient peu en peine de pratiquer les vertus qui rendent l'homme vraiment agréable aux yeux de Dieu, Jésus, agissant comme ayant autorité, renverse ce fragile échafaudage de vaine gloire. Dieu ne juge pas d'après l'extérieur; son œil

scrutateur perce jusqu'au fond des cœurs; il connaît les dispositions intérieures. L'humble pécheur, contrit et pénitent, obtient son pardon; tandis que le pharisien superbe quitte le temple sans être justifié.

Les pharisiens qui suivaient Jésus, épiant ses démarches, commentant ses paroles avec malveillance, dénaturant ses actions, devaient entendre avec une fureur concentrée ces paraboles, dont le sens est assez clair. D'ailleurs, ils ne prenaient guère la peine de dissimuler leur haine. Aussi Jésus, quoique à la veille de tomber entre leurs mains, ne recule-t-il pas devant le devoir de proclamer la vérité. Son cœur est inaccessible à la peur, ainsi qu'à la dissimulation. En outre, en s'adressant aux pharisiens, qui le poursuivent si lâchement, il a en vue les hypocrites de tous les âges. Sa parole retentit à travers tous les siècles : « Quiconque s'abaisse, sera élevé; et celui qui s'élève, sera humilié. »

X

Alors on lui amena de petits enfants pour qu'il leur imposât les mains, ou au moins qu'il les touchât en priant sur eux. Voyant cela, les disciples repoussaient ceux qui les présentaient, les réprimandant en termes durs. Témoin de la conduite de ses disciples, Jésus s'en indigna, et leur dit : « Laissez les petits enfants venir à moi ; ne les repoussez pas ; car à ceux qui leur ressemblent le royaume des cieux appartient. Je vous le dis en vérité, quiconque ne reçoit pas comme un enfant le royaume de Dieu, n'y entrera pas. » Jésus alors les embrassa, leur imposa les mains, et les bénit. Puis il quitta le lieu où il était.

XI

Au moment où Jésus se mettait en chemin, un jeune homme, appartenant aux premiers rangs de la société, accourut vers lui. Il se prosterna à ses pieds, en lui disant : « Bon

Maitre, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle? — Pourquoi, répondit Jésus, m'appelez-vous bon? Dieu seul est véritablement bon, et mérite ce titre par excellence. » Puis il ajouta : « Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez les commandements. Vous les connaissez. — Lesquels?» répliqua le jeune homme.

Jésus reprit : « Vous ne commettrez point l'homicide, ni l'adultère, ni la fornication, ni le larcin, ni le faux témoignage, ni la fraude. Honorez votre père et votre mère, et aimez le prochain comme vous-même.

— J'ai observé tous ces préceptes dès mon enfance, répliqua le jeune homme. Que me manque-t-il encore? »

Entendant cette réponse, Jésus jeta sur lui un regard de tendresse, et lui dit : « Il ne vous manque qu'une chose ; si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; ensuite venez, et suivez-moi. »

A ces mots, le jeune homme fut rempli de tristesse, et s'en alla; car il était très-riche.

Jésus, ayant remarqué sa tristesse, porta ses regards sur ses disciples, et leur dit : « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! » Voyant l'étonnement de ses disciples, il ajouta : « Mes fils bien-aimés, qu'il est difficile à ceux qui mettent leur confiance dans l'argent d'entrer dans le royaume des cieux ! Je vous le dis en vérité, il est plus aisé de faire passer un câble par le trou d'une aiguille, que de faire arriver au royaume des cieux un homme attaché aux richesses. »

Les disciples étaient de plus en plus étonnés. Ils se disaient les uns aux autres : « Qui donc pourra être sauvé? » Jésus, devinant leur pensée, et arrêtant son regard sur eux, leur dit : « Cela est impossible aux hommes; mais tout est possible à Dieu. »

Prenant alors la parole, Pierre dit à Jésus : « Nous avons tout quitté pour vous suivre; que nous sera-t-il donné? — Je vous le dis en vérité, répondit Jésus, lorsque le temps de la régénération sera venu, et que le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus

d'Israël. En vérité je vous le dis, nul ne quittera pour moi, pour le royaume de Dieu ou pour l'Évangile, sa maison, ses parents, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, ou ses champs, qui ne reçoive au centuple et au delà, dans ce monde, tout ce qu'il aura abandonné, ainsi que des persécutions, et, dans le siècle futur, la vie éternelle. »

Jésus-Christ insiste fortement sur le mépris des richesses de ce monde. Celui qui en fait l'objet de ses affections, et qui est prêt à tout sacrifier pour les obtenir ou les augmenter, n'est pas digne du royaume de Dieu. L'expérience de chaque jour, hélas! il faut le dire, une déplorable expérience nous apprend que les hommes cupides, toujours occupés du soin d'accroître leur fortune, négligent trop souvent des intérêts plus importants; que dis-je? foulent aux pieds les devoirs essentiels de la justice et de la probité. « Là où est votre trésor, dit Jésus-Christ, là est votre cœur. » Quiconque est esclave des désirs déréglés ayant pour principal objet la possession des avantages terrestres, ne saurait être disciple de l'Évangile.

« Personne ne peut servir deux maîtres à la fois : Dieu et l'argent. »

Qu'on ne dise pas que les apôtres avaient quitté peu de choses, puisqu'ils ne possédaient rien. Celui-là, dit saint Augustin, fait un grand sacrifice, qui abandonne tout ce qu'il possède, et renonce à acquérir quoi que ce soit. Les apôtres laissèrent généreusement ce qu'ils avaient : *Relictis omnibus, secuti sunt eum.* L'homme du peuple, en renonçant au peu qu'il possède, au petit patrimoine légué par son père, au champ acquis au prix de ses sueurs, à la chaumière où sa tête trouve un abri, où sa famille se presse autour de son modeste foyer, fait-il un acte moins courageux et moins méritoire que celui qui dès son enfance nage dans l'abondance, tient d'héritage un large domaine? Peut-on demander quelque autre chose à qui laisse tout, même l'espérance?

La récompense future de celui qui, voulant être parfait, se dépouille, au profit des pauvres, de toutes ses richesses, est bien propre à séduire le cœur du vrai croyant. Mais tous les hommes ne sont pas appelés à la perfec-

tion, ni à la pratique des conseils évangéliques. « Si vous voulez entrer dans le royaume de Dieu, dit le Sauveur, observez les commandements. » Telle est la condition imposée à tous sans exception.

XII

Jésus, à la suite des discours qu'il venait de prononcer sur le royaume des cieux, et faisant allusion à la vocation des gentils, ajouta : « Beaucoup qui sont les premiers deviendront les derniers, et plusieurs qui sont les derniers seront les premiers.

« Il en est, dit-il, du royaume des cieux comme d'un père de famille qui sortit dès la première aube du jour afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec eux d'un denier par jour, et les envoya dans sa vigne. Vers la troisième heure, il sortit de nouveau, et rencontra sur la place publique d'autres ouvriers inoccupés. Il leur dit : Allez aussi dans ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la

sixième et vers la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin, sur la onzième heure, il trouva encore des ouvriers sans rien faire. Pourquoi, leur dit-il, restez-vous oisifs toute la journée? Personne, répondirent-ils, ne nous a loués. Et vous aussi, reprit le père de famille, allez à ma vigne.

« Le soir venu, le maître dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant par les derniers.

« Les ouvriers de la onzième heure se présentèrent, et reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent ensuite, comptant recevoir davantage; mais ils reçurent également chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille. Ces derniers, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez de la même manière que nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Alors le père de famille, s'adressant à l'un d'eux, lui dit : Mon ami, je ne vous fais aucun tort. N'êtes-vous pas convenu d'un denier avec moi? Prenez ce qui vous revient, et allez-vous-en. Il me plaît de donner à ce dernier autant qu'à vous. Est-ce qu'il ne m'est pas

permis de faire ce que je veux? Votre œil est-il mauvais parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

S'il y avait la moindre obscurité dans la signification de cette parabole, les saints Pères l'auraient dissipée. Dieu est le père de famille; les ouvriers sont tous les chrétiens; et la vigne est la sanctification de l'âme. Dieu invite les hommes, à tous les âges de leur vie, à travailler à l'œuvre de leur propre sanctification, la plus importante, la seule vraiment importante. Il ne repousse pas ceux qui ont déjà passé la moitié de leur existence; il ne rejette pas non plus les vieillards. L'ouvrier de la onzième heure, par la miséricorde du Père céleste, recevra la même récompense que l'ouvrier appelé dès la première heure, et fidèle à sa vocation. « Vous tous, dit saint Jean Chrysostome, qui avez follement dissipé les meilleures années de votre vie au service du monde, vous êtes appelés par le Seigneur à travailler à la culture de sa vigne, c'est-à-dire à votre salut. Quand même vos cheveux au-

raient blanchi, quand même vos pas seraient chancelants et vos mains tremblantes, ne soyez pas sourds à l'appel du Maître. Soyez courageux; travaillez, tandis que sur l'horizon brillent un reste de jour et quelques rayons d'espérance. Entrez dans la vigne avant que le soleil ait disparu. Il serait trop tard quand les ténèbres couvriront la terre. L'intendant du Père de famille vous appellera avec les autres. Quoique vous ayez passé une partie du jour à ne rien faire, vous serez néanmoins compris au nombre des enfants de lumière. Vous mériterez ainsi de recevoir le denier qui doit exciter le désir des chrétiens. »

LIVRE XI

I

Connaissant les intentions perfides des Juifs à son égard, Jésus s'était éloigné de Jérusalem. Personne cependant ne lui fit violence, et il continua d'enseigner en public. Son heure cependant approchait, heure solennelle, qui était celle de la rédemption du genre humain. Aussi Jésus parle-t-il plus souvent à ses disciples de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Les apôtres, esprits craintifs, trop faibles encore pour s'élever au-dessus des choses terrestres, ne comprenaient rien à ce langage : leurs yeux n'étaient pas entièrement ouverts.

La grande fête de Pâque était proche, et beaucoup de Juifs se rendaient en avance à Jérusalem afin de se purifier. Quiconque, en effet, avait contracté une souillure légale, devait en être purifié avant de prendre part à cette grande solennité. Les uns se lavaient dans la piscine de Siloé; les autres, qui avaient communiqué avec les infidèles, ou qui avaient touché à un mort, à des ossements ou à un sépulcre, devaient être aspergés sept fois avec l'eau de purification. La loi prescrivait beaucoup d'autres ablutions et purifications qu'il serait trop long de rappeler ici. Afin de célébrer dignement la fête, quantité de Juifs arrivaient à la ville sept jours avant l'ouverture des cérémonies. Ces gens, vivement préoccupés de ce qu'ils avaient entendu dire de Jésus, quelques-uns même ayant été témoins de ses miracles, se portèrent en foule sous les portiques du temple, où Jésus avait coutume d'enseigner, dans l'espérance de le voir et de l'entendre. Trompés dans leur attente, ils se disaient les uns aux autres : « Que pensez-vous de ce qu'il ne vient point à la fête? » Personne cependant n'ignorait que les princes des prê-

tres et les pharisiens avaient donné ordre que si quelqu'un savait où était Jésus, il le découvrît, afin qu'ils le fissent prendre.

Jésus, toutefois, s'était mis en marche vers Jérusalem, précédant ses disciples, qui semblaient le suivre à regret, et ne cherchant pas à dissimuler leur frayeur. Tandis qu'ils suivaient les sentiers à travers les montagnes, l'âme en proie à mille tristes pressentiments, Jésus prit à part les apôtres, et leur dit : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres de la loi, aux scribes et aux anciens, qui le condamneront à mort. Alors il sera abandonné aux mains des gentils ; il sera par eux insulté, bafoué, flagellé, crucifié. Ainsi s'accomplira tout ce que les prophètes ont prédit du Fils de l'homme ; et, le troisième jour après qu'il aura rendu le dernier soupir, il ressuscitera d'entre les morts. »

A ces mots, les disciples restèrent interdits, comme des hommes qui n'ont pas l'intelligence de ce qu'on leur dit. Il était impossible pourtant de parler plus clairement ; mais, dit l'Évangéliste, ils ne comprirent pas ce discours.

II

L'impression produite par ces tristes prédictions se dissipa vite, puisque bientôt après les disciples s'abandonnaient à des projets ambitieux. Ils s'entretenaient de l'établissement prochain du royaume de Dieu et des places qu'ils y devaient occuper. Durant cette conversation, la mère des fils de Zébédée, accompagnée de ses deux fils Jacques et Jean, alla se prosterner aux pieds de Jésus pour lui adresser une prière. « Que demandez-vous ? » lui dit Jésus. « Ordonnez, reprit la mère, que mes deux fils soient assis, dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » Les deux apôtres, joignant leurs instances à celles de leur mère, disaient : « Maître, quoi que ce soit que nous vous demandions, nous voudrions que vous le fissiez pour nous. — Que voulez-vous donc que je vous accorde ? » répondit Jésus. « Seigneur, continuèrent-ils, que nous soyons assis dans votre gloire, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. — Vous

ne savez ce que vous demandez, répliqua Jésus. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Pouvez-vous recevoir le baptême dont je dois être baptisé? — Nous le pouvons, » s'écrièrent les deux disciples. Mais Jésus termina en leur disant : « Vous boirez, en effet, le calice que je dois boire, et vous recevrez le même baptême que moi; mais d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner : ces places seront à ceux pour qui mon Père les a préparées. »

Témoins de ce qui venait de se passer, les autres apôtres s'indignèrent de la conduite de Jacques et de Jean. Ils murmuraient hautement contre les prétentions ambitieuses des fils de Zébédée. Jésus les rassembla tous autour de lui, et leur dit : « Vous savez que les princes des gentils traitent leurs sujets avec empire, et que les puissants parmi eux agissent en maîtres. Il n'en sera pas ainsi entre vous. Que celui, parmi vous, qui veut devenir le premier, soit le serviteur de tous. Imitez la conduite du Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rédemption de beaucoup. »

III

Jésus avait résolu d'entrer en Judée en passant par Jéricho. Les Galiléens suivaient souvent cette route le long des rives du Jourdain, ou sur la pente des coteaux qui bordent la vallée du fleuve. A cette époque de l'année, d'ailleurs, tous les chemins étaient remplis d'Israélites, attirés à Jérusalem par la célébration de la Pâque. Jésus se trouva bientôt entouré d'une grande multitude.

Non loin de Jéricho, un vieillard aveugle se tenait sur le bord du chemin, demandant l'aumône. Entendant passer la foule, il s'informa de ce que c'était. On lui répondit : « C'est Jésus de Nazareth qui passe. » Aussitôt cet homme se mit à crier à haute voix : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Ceux qui précédaient Jésus réprimandaient cet homme, et voulaient le faire taire ; mais lui, sans se décourager, criait plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! »

Jésus s'arrêta, et ordonna qu'on lui amenât

l'aveugle. Quand il fut approché, Jésus lui adressa la parole avec bonté. « Que voulez-vous, dit-il, que je vous fasse? — Seigneur, reprit vivement l'aveugle, faites que je voie. » Jésus lui dit: « Voyez; votre foi vous a sauvé. » La vue lui fut rendue sur-le-champ, et il se joignit au cortége qui suivait Jésus, en glorifiant Dieu. Tout le peuple, témoin du prodige, louait et bénissait le Seigneur.

IV

Étant arrivé à Jéricho, Jésus se mit à traverser la ville, toujours accompagné de la foule. Jéricho était alors une ville considérable et opulente. Hérode y avait fait bâtir de somptueux édifices. Le commerce y attirait beaucoup d'étrangers; les Romains, par conséquent, n'avaient pas oublié d'y établir des collecteurs de l'impôt. Là, comme partout, les agents du fisc étaient détestés. A la tête de ces employés, ou des publicains, était Zachée, possesseur de grandes richesses. Cet homme cherchait à voir Jésus; mais il ne pouvait y

réussir à cause de la foule, parce qu'il était de très-petite taille. C'est pourquoi il courut en avant et monta sur un sycomore, près duquel Jésus devait passer. Arrivé près de cet arbre, Jésus leva les yeux, et dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre ; car aujourd'hui même il faut que je loge dans votre maison. » Le publicain s'empressa de descendre, et reçut Jésus avec joie. A ce spectacle, les Juifs murmuraient, en disant : « Il est descendu chez un pécheur public. »

Zachée s'approcha de Jésus, et, se tenant debout, il lui dit : « Seigneur, je donne en ce moment la moitié de mes biens aux pauvres. Si j'ai fait tort à quelqu'un, je m'engage à lui restituer le quadruple. » Jésus répondit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut. » Puis il ajouta, en se tournant vers ceux qui murmuraient : « Cet homme est aussi un fils d'Abraham, et le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

V

Tous prêtaient attention à ses paroles. Jésus en profita pour proposer la parabole suivante.

« Un homme de naissance illustre s'en alla dans un pays éloigné prendre possession d'un royaume, avec l'intention de revenir. Avant de partir, il appela dix de ses serviteurs, et leur remit dix talents, en disant : Faites-les valoir jusqu'à mon retour. Mais, comme ses sujets le haïssaient, ils lui envoyèrent une ambassade pour lui signifier qu'ils ne voulaient pas le voir régner sur eux. Il prit néanmoins possession de son royaume, et, à son retour, il manda les serviteurs auxquels il avait confié l'argent, afin de recevoir leurs comptes. Le premier se présenta, et dit : Seigneur, votre talent en a produit dix autres. C'est bien, répondit-il, bon serviteur; puisque tu as été fidèle en peu de chose, tu auras le commandement sur dix villes.

« Le second s'approcha, et dit : Seigneur, votre talent en a produit cinq autres. Toi, dit le maître, tu seras préposé à cinq villes.

« Un autre vint, et dit : Seigneur, voilà votre talent, que j'ai gardé enveloppé dans un mouchoir; car j'ai eu peur de vous, sachant que vous êtes un homme sévère, qui réclamez ce que vous n'avez pas donné, qui récoltez où vous n'avez pas semé. Pourquoi, reprit le maître, n'as-tu pas placé mon argent à la banque, mauvais serviteur? A mon retour, je l'aurais retiré avec profit. Tu t'es condamné toi-même, puisque tu savais que je suis un homme sévère, réclamant ce que je n'ai pas donné, et moissonnant où je n'ai pas semé.

« Il dit alors à ceux qui étaient présents : Otez-lui le talent que je lui avais confié, et donnez-le à celui qui en a dix. Seigneur, répliquèrent ceux-ci, il en a déjà dix. Je vous le dis en vérité, ajouta le roi, on donnera à celui qui a fait fructifier, et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a rien acquis, on lui enlèvera même ce qu'il possède. Quant à mes ennemis, à ces sujets rebelles qui ont refusé de m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les mette à mort en ma présence. »

VI

Dès que Jésus eut fini de parler, il se mit à la tête de ses disciples, et continua son voyage vers Jérusalem. Au sortir de Jéricho, il était accompagné d'une multitude innombrable. Un aveugle, dont le père se nommait Timaï, se plaça sur le chemin pour mendier. Connaissant le miracle opéré la veille, dès qu'il sut que Jésus approchait, il éleva la voix, en disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » On avait beau lui défendre de crier, il criait plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Émû de compassion, Jésus ordonna de lui amener ce malheureux. Ceux qui se trouvaient auprès de l'aveugle lui dirent : « Ayez confiance ; levez-vous ; il vous appelle. » A l'instant Bar-Timaï se débarrasse de son manteau, et s'élance. « Faites-moi voir, Seigneur, » répétait-il. « Allez, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. » Aussitôt l'aveugle recouvra la vue.

Deux autres aveugles se tenaient le long du chemin, un peu plus loin. On ne saurait guère

douter qu'ils n'eussent été conduits en cet endroit par l'espérance d'obtenir leur guérison, comme celui dont la renommée leur avait appris le sort heureux. Au moment où Jésus approchait, ils crièrent de toute la force de leur voix : « Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David! » La foule les menaçait pour les faire taire; mais ils redoublaient leurs cris : « Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David! » Jésus les guérit comme les premiers; et ils se réunirent à la foule qui le suivait.

A mesure que le terme de la dernière Pâque approche, les prodiges se multiplient. Jésus accomplit ces miracles en présence d'une foule considérable, et, pour ainsi dire, jusque sur le chemin du Calvaire. Le peuple, témoin de tant de merveilles, et qui n'était pas agité des mêmes passions que les pharisiens, était ravi en admiration, et publiait la gloire de Dieu. Son enthousiasme croissait à mesure que la pieuse caravane se rapprochait des murs de Jérusalem. Aussi ne doit-on pas s'étonner du magnifique triomphe qu'il lui fit au milieu des rues de la ville sainte, deux jours après le départ de Jéricho. Dans cette circonstance mé-

morable, le peuple cédait à un sentiment bien naturel : celui de l'admiration mêlée de reconnaissance. Le cœur des hommes simples est ouvert à toutes les impressions. La conversion de Zachée, la guérison des aveugles, cent autres miracles, et surtout la résurrection de Lazare, dont le souvenir était éveillé par le voisinage de Béthanie, excitaient vivement toutes les âmes, et entraînaient la multitude à cette démonstration éclatante où l'on fit retentir l'HOSANNA AU FILS DE DAVID. Lorsque les constants ennemis du Sauveur, irrités de cette manifestation populaire, décidés de plus en plus à sacrifier à leur haine et à leur jalousie cette victime innocente, auront semé partout la calomnie et soufflé le feu de la vengeance, cette même multitude, égarée, se laissera emporter jusqu'à demander la mort du Juste.

Mais suivons la marche de Jésus et des apôtres. De Jéricho à Jérusalem la route monte sensiblement, et présente même des passages escarpés sur le flanc des montagnes. On traverse ensuite la plaine d'Adonim, plateau de peu d'étendue, solitude désolée, en tout temps théâtre de brigandages et d'assassinats. Les

commentateurs placent en ce lieu la scène racontée dans l'Évangile sous forme de parabole: « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho; il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et l'abandonnèrent sur le chemin, couvert de blessures, et à demi mort. » Saint Jérôme nous apprend que le mot *Adonim* signifie *lieu du sang*, à cause des meurtres qui s'y commettaient fréquemment[1]. Plus loin coule une source fraîche et abondante. Les voyageurs s'y désaltèrent, et, près du bassin où l'eau murmure, se livrent au repos. Jésus s'y arrêta plus d'une fois avec ses disciples. Aujourd'hui on l'appelle *la fontaine des apôtres*. Après avoir escaladé un sentier rapide et rocailleux, on aperçoit Béthanie. C'est là que le Sauveur s'arrêta. La foule se répandit dans le voisinage, et passa la nuit sous les arbres de la montagne des Oliviers.

1 Voyez ce que nous avons dit ci-dessus, livre IX, § VII.

VII

Le village de Béthanie, où Lazare demeurait avec ses sœurs, Marthe et Marie, et où Jésus reçut plus d'une fois l'hospitalité chez cette sainte famille, est situé derrière le mont des Oliviers, du côté de l'orient, à trois kilomètres environ de Jérusalem. Malgré sa position avantageuse, ce ne fut jamais qu'une bourgade peu importante. Aujourd'hui quelques pauvres maisons y sont groupées à l'ombre de ruines imposantes, derniers vestiges d'un édifice chrétien du moyen âge.

Lorsque Jésus arriva à Béthanie, il y avait encore six jours jusqu'à la Pâque. On lui prépara à souper. Marthe servait à table, et Lazare, que Jésus avait ressuscité, était du nombre des convives. Marie prit une livre de parfum pur d'un grand prix, le répandit sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux. La maison fut entièrement remplie d'une odeur exquise. Un des disciples, Judas Iscariote, le traître, se mit à dire : « Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on

aurait donnés aux pauvres? » Il parlait ainsi, dit l'historien, non parce qu'il avait grand souci des pauvres, mais c'était un voleur; il portait la bourse commune, et il en tirait profit.

« Laissez-la en paix, dit Jésus; en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour le jour de ma sépulture. D'ailleurs, vous aurez toujours des pauvres avec vous; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Quelques auteurs ont prétendu que Marie de Béthanie était la même que Marie-Madeleine la pécheresse. Cette opinion n'est pas vraisemblable. Marie de Béthanie était adonnée à la contemplation. Elle se tenait aux pieds de Jésus, tandis que Marthe, sa sœur, s'occupait bruyamment des soins du ménage. « Marie a choisi la meilleure part, dit Jésus, et elle ne lui sera point ôtée. » Qui croira que cette pieuse femme, après avoir reçu une telle faveur de la part du Sauveur dans une première visite, se sera livrée à une vie criminelle [1]?

[1] Nous suivons en cela l'opinion la plus commune. On peut consulter à ce sujet le grand ouvrage des Bollandistes.

Le bruit de l'arrivée de Jésus à Béthanie se répandit promptement à Jérusalem, où quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient depuis Jéricho purent entrer la nuit, ou dès la pointe du jour. A cette nouvelle, beaucoup de Juifs s'y rendirent, non-seulement à cause de Jésus, mais encore pour voir Lazare, qu'il avait rappelé du tombeau. Les princes des prêtres ne pouvaient cacher leur colère en apprenant ce qui se passait. Ils avaient pris déjà la résolution criminelle de mettre Jésus à mort; ils formèrent encore le projet de tuer Lazare, parce que sa résurrection frappait si fortement les esprits, que beaucoup de Juifs les abandonnaient pour croire en Jésus.

LIVRE XII

I

Jésus avait passé le jour du sabbat dans la maison de Lazare à Béthanie. Le lendemain (jour que les chrétiens appellent le dimanche), il se mit en marche vers Jérusalem. Arrivé à Bethphagé, village situé entre Béthanie et Jérusalem, et caché, pour ainsi dire, à l'ombre de la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples vers une maison qu'il désigna, où ils devaient trouver une ânesse avec son ânon. « Déliez-les, dit-il, et amenez-les ici. Si quelqu'un vous demande pourquoi vous faites cela, vous répondrez que le Seigneur en a besoin; et aussitôt on vous les laissera em-

mener. » Les disciples obéirent. Ils jetèrent un manteau sur l'ânon, et Jésus s'assit dessus. Tout cela fut fait pour l'accomplissement de la prophétie de Zacharie, qui avait écrit : « Dites à la fille de Sion : Ne craignez pas, fille de Sion, voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur un ânon, le petit de l'ânesse qui est sous le joug. » Les disciples cependant comprirent le sens de cette prophétie seulement après que Jésus fut entré dans sa gloire.

La foule, qui était assemblée à Jérusalem de tous les coins de la terre promise, et même des régions étrangères, pour la célébration de la Pâque, ayant appris que Jésus approchait de la ville, sortit à sa rencontre. Beaucoup portaient à la main des branches de palmier; d'autres coupaient des branches d'arbre, et jonchaient le chemin de feuillages; d'autres étendaient leurs manteaux sur la route. En descendant les pentes de la montagne des Oliviers, les disciples, pleins de joie, louaient le Seigneur, ravis des merveilles dont ils étaient témoins, disant à haute voix : « Béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Sei-

gneur; paix et gloire au plus haut des cieux! » La foule qui précédait ou qui suivait criait en chœur : « Hosanna au fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de David, notre père, qui vient maintenant; hosanna au plus haut des cieux! » Cette procession triomphale descendait lentement les pentes du mont des Oliviers, faisant retentir l'écho de joyeuses acclamations. Les Juifs témoins de la résurrection de Lazare, et tous ceux qui avaient entendu parler de ce miracle éclatant, se montraient les plus empressés à célébrer les louanges de Jésus.

Les ennemis du Sauveur, les pharisiens, se trouvaient mêlés à la multitude, regardant et écoutant. Mécontents de cette ovation, choqués des paroles qu'ils entendaient, ils s'adressèrent à Jésus : « Maître, lui dirent-ils, faites taire vos disciples. — S'ils gardent le silence, répondit Jésus, les pierres mêmes crieront. »

On peut remarquer ici que c'était la coutume des Juifs de choisir en ce jour, le premier jour de la grande semaine, l'agneau qui devait être immolé pour la Pâque. Cette année-là, les prêtres avaient-ils besoin de l'aller chercher?

Celui dont saint Jean avait dit : Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, *la grande Victime de la grande Pâque,* venait s'offrir volontairement. Mais alors les yeux de tous étaient fermés ; personne ne connut ce mystère.

Lorsque Jésus fut assez près pour apercevoir distinctement Jérusalem, il pleura sur cette ville infortunée. « O cité malheureuse, dit-il, si du moins en ce jour tu connaissais ce qui peut te procurer la paix ! Mais à présent ces choses sont cachées à tes regards. Viendront des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de tous côtés. Ils te renverseront à terre ; ils donneront la mort à tes enfants qui sont dans ton sein ; ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas compris les jours où je t'ai visitée. »

Au moment où Jésus entra dans Jérusalem, toute la ville fut émue. On demandait : « Quel est celui-ci ? » et le peuple répondait : « C'est Jésus le prophète, de Nazareth en Galilée. »

Jésus fit son entrée par la porte que plus tard on appela la *porte dorée,* et qui subsiste

encore aujourd'hui. Les infidèles, maîtres actuels de Jérusalem, l'ont fait murer, persuadés, suivant une de leurs traditions, que les chrétiens doivent y passer quand ils s'empareront de cette ville pour en rester à jamais les maîtres.

Nous n'omettrons pas de citer ici une remarque du savant cardinal Baronius. A l'endroit même où était Jésus lorsqu'il regarda Jérusalem en versant des larmes, prévoyant la destruction prochaine de cette ville, Titus, à la tête des légions romaines, vint d'abord planter sa tente au commencement du siége. Circonstance frappante, bien propre à mettre en évidence l'accomplissement de cette terrible prophétie!

II

Après avoir traversé la ville au milieu des acclamations de la foule, Jésus monta au temple par les degrés placés à droite. C'était la coutume; on descendait ensuite par le côté gauche. Au moment où il parut sous le premier portique, les enfants qui se trouvaient dans le temple, probablement élevés dans le saint

lieu, comme autrefois le jeune Samuel, pour le service intérieur du culte, criaient : « Hosanna au fils de David! » A peine arrivé sous les portiques, Jésus guérit les aveugles et les boiteux qui y venaient habituellement implorer la pitié des passants. A la vue de ces miracles, l'enthousiasme redoubla, et l'on entendait de tous côtés retentir ces mots : « Hosanna au fils de David! » Les scribes et les pharisiens virent bien les guérisons miraculeuses opérées sous leurs yeux; mais la haine troublait leur esprit. S'adressant à Jésus, ils lui dirent, sur le ton du reproche : « N'entendez-vous pas ce que disent ces enfants? » Jésus se contenta de leur répondre : « Oui, sans doute; n'avez-vous pas lu ces paroles : Vous avez tiré votre louange de la bouche des enfants, et vous l'avez complétée à l'aide des cris des petits enfants encore à la mamelle? »

Personne ne pouvait résister à son autorité. Ses ennemis les plus acharnés eux-mêmes subissaient l'influence de sa divinité. En vain laissaient-ils éclater leurs murmures; en vain montraient-ils tous les signes d'une violente colère; ils semblaient paralysés. Le triomphe

du Christ devait être complet. Pénétrant jusque sous les portiques intérieurs, qui se trouvaient dans l'enceinte du temple proprement dit, Jésus, comme deux ans auparavant, à l'époque de la célébration solennelle de la Pâque, rencontra des vendeurs, des acheteurs, et des changeurs de monnaie. Saisi d'une sainte indignation, il chassa tous ceux qui se livraient au trafic dans le temple, renversa les tables des banquiers et les siéges des marchands de colombes, en disant : « Il est écrit : *Ma maison est une maison de prière ;* n'est-il pas connu parmi les nations que ma maison est consacrée à la prière? et vous l'avez transformée en caverne de voleurs. » Personne n'osa lui opposer la moindre résistance. Il sortit ensuite, et, comme le jour était sur son déclin, il se dirigea vers le village de Béthanie, où il passa la nuit avec ses disciples.

III

Le lendemain matin, comme ils retournaient à Jérusalem, Jésus, sentant la faim, et aperce-

vant un figuier couvert de feuilles près du chemin, s'en approcha pour voir si, par hasard, il n'y pourrait pas cueillir quelques fruits; mais il n'y avait que des feuilles, car la saison des figues était passée : il n'était pas rare cependant en Judée, lorsque la saison n'avait pas été très-rigoureuse, de trouver après l'hiver quelques figues au milieu des feuilles. Jésus maudit ce figuier en présence de ses disciples, en disant : « Nul désormais ne mangera de tes fruits. » Et aussitôt cet arbre se dessécha.

Rentré à Jérusalem, Jésus monta au temple, où il continua le cours de ses enseignements. Les Juifs prêtaient attention à sa parole, et se pressaient autour de sa personne. Les pharisiens en étaient furieux. Ils pensaient toujours à le perdre; mais ils cherchaient un moyen de le faire secrètement, à cause de la frayeur que leur inspirait la présence du peuple. Comment, en effet, auraient-ils pu recourir à la violence, pendant que la multitude était dans l'admiration de sa doctrine et serrée autour de lui, suspendue, pour ainsi dire, à ses lèvres?

Le soir, Jésus se retira de nouveau à Béthanie. Le lendemain matin, en passant, les

disciples remarquèrent que le figuier était sec jusque dans sa racine. Pierre en fit l'observation. « Maître, dit-il, voilà que le figuier que vous avez maudit est desséché. — Comment, ajoutèrent les autres disciples, s'est-il desséché aussitôt? »

Jésus profita de cette circonstance pour leur faire une nouvelle instruction. « Ayez foi en Dieu, leur dit-il; je vous le dis en vérité, si vous avez la foi, non-seulement vous pourrez faire ce qui est arrivé à ce figuier, mais encore, si vous commandez à cette montagne de se jeter dans la mer, elle vous obéira. Aussi, je vous en donne l'assurance, tout ce que vous demanderez dans la prière, ayez foi que vous l'obtiendrez, et il vous sera donné. Lorsque vous vous mettrez en prière, pardonnez à celui qui vous aura offensé, afin que votre Père qui est dans les cieux vous remette les péchés que vous aurez commis. Si vous ne pardonnez pas à votre prochain, sachez que votre Père céleste ne vous accordera aucun pardon. »

IV

De retour à Jérusalem, il se mit à enseigner, comme à l'ordinaire, sous les portiques du temple. Les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple vinrent le trouver, et lui dirent : « Faites-nous connaître en vertu de quel pouvoir vous faites ces choses. Qui vous a donné pouvoir?

« Je vous adresserai aussi une question, répliqua Jésus. Si vous y répondez, je vous dirai par quelle puissance je fais les choses dont vous êtes témoins. Le baptême de Jean, de qui était-il? de Dieu, ou des hommes? répondez-moi. »

A ces mots, ils furent très-embarrassés. Après réflexion, ils se disaient : « Si nous répondons : De Dieu, il nous dira : Pourquoi n'avez-vous pas cru en lui? Si nous disons : Des hommes, nous serons lapidés; car le peuple est convaincu que Jean était vraiment prophète. » Ils répondirent donc : « Nous ne savons pas. — Puisque vous ne répondez pas

à ma question, ni moi non plus je ne vous dirai pas par quelle puissance je fais ces choses. »

Jésus alors se mit à parler en paraboles. « Que vous semble, dit-il, de ceci : Un homme avait deux fils. S'adressant d'abord au premier, il lui ordonne d'aller travailler à sa vigne. Celui-ci répond qu'il n'ira pas. Bientôt, se repentant de sa faute, il y va. Cependant le père donne le même ordre à son second fils. Celui-ci répond : J'y vais ; mais il n'y va pas. Lequel des deux a fait la volonté du père ? — Le premier, » répondirent-ils. « Eh bien, répliqua Jésus, je vous le dis en vérité, les publicains et les pécheresses vous précèderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous avez refusé de croire à sa parole. Les publicains, au contraire, et les femmes pécheresses ont ajouté foi à sa parole. Pour vous cependant, témoins de ce fait, vous n'avez point fait pénitence, et vous n'avez pas honte de votre incrédulité. »

V

« Écoutez une autre parabole, continua Jésus. Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, y bâtit un pressoir et une tour, et la loua à des vignerons avant de partir pour un lointain voyage. Il resta longtemps absent. Quand le temps des vendanges fut proche, il envoya un serviteur vers les vignerons pour recevoir sa part de la récolte. Mais ceux-ci prirent le serviteur, le battirent, et le renvoyèrent les mains vides. Le maître envoya un autre serviteur pour recueillir ce qui lui revenait. Celui-ci fut reçu à coups de pierres, blessé à la tête, chargé d'injures, accablé d'outrages, et renvoyé également les mains vides. Un troisième serviteur fut aussi maltraité, et enfin mis à mort. Plusieurs autres subirent le même sort. Enfin le père de famille, incertain de ce qu'il devait faire, prit la résolution d'envoyer son fils unique, persuadé que personne n'oserait lui manquer de respect. Quand les vignerons virent le fils, ils formèrent un complot criminel. Voici l'héritier, se dirent-ils;

tuons-le, et nous partagerons son héritage entre nous. Ils s'emparèrent donc de sa personne, le chassèrent de la vigne, et le mirent à mort. Lorsque le maître de la vigne viendra lui-même, quel traitement fera-t-il éprouver à ces vignerons? » Tous répondirent d'une seule voix : « Il condamnera ces méchants à mourir, et louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui donneront sa part des fruits quand la saison des vendanges sera venue. »

Entendant ces paroles, quelques-uns, c'étaient sans doute des pharisiens, répliquèrent : « Il se contentera de châtier les coupables. » Jésus, jetant les yeux sur eux, leur dit : « Que signifient donc ces paroles de l'Écriture : La pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire? Le Seigneur a opéré cette œuvre, et elle est admirable à nos yeux. C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera enlevé, et sera transporté à une nation qui produira des fruits. »

Il ajouta, pour continuer la figure de la pierre angulaire : « Quiconque tombe sur cette pierre, sera brisé; et celui sur qui elle tombe, sera broyé. »

Dès que Jésus eut fini de raconter cette parabole, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens en saisirent le sens; ils comprirent qu'elle s'appliquait à eux. Ils auraient bien voulu mettre la main sur lui à l'instant même; mais ils eurent peur de la foule, parce que le peuple regardait Jésus comme un prophète.

VI

Jésus ne pouvait enseigner plus clairement la vocation des gentils, et annoncer la substitution des infidèles au peuple choisi. Les Juifs, comblés de toutes les bénédictions célestes, séparés des autres nations en prévision de l'avénement du Messie, ont maintes fois rompu les conditions de l'alliance divine. Dieu leur a envoyé des prophètes, ses serviteurs; mais ils les ont insultés, maltraités, exilés, ou condamnés à mort, sans vouloir les écouter. Enfin le Fils unique du Père est venu faire un dernier appel, répandant partout ses bienfaits, instruisant les pauvres, rappelant aux autres la vérité, qu'ils semblent avoir oubliée; con-

firmant sa doctrine par des miracles. Quel traitement lui réservent-ils? Venez, disent-ils, tuons-le; son enseignement nous offusque; ses reproches nous pèsent; sa vue même nous est pénible.

Les pharisiens, comme nous venons de le voir, n'étaient arrêtés dans l'exécution de leurs sinistres projets que par la peur. Ils n'ignoraient pas les sentiments de la multitude. Ils gardèrent le silence, et restèrent en observation. Jésus proposa une autre parabole. « Il en est, dit-il, du royaume des cieux comme d'un roi qui fit des noces à son fils. Ce roi envoya prévenir les invités; mais ceux-ci refusèrent de venir. Il envoya d'autres serviteurs, avec ordre de dire aux conviés : Mon festin est prêt; on a tué mes bœufs et tous les animaux que j'avais fait engraisser; tous les préparatifs sont terminés; venez aux noces. Les conviés ne tinrent aucun compte de cette démarche; ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son négoce. D'autres se saisirent des serviteurs, les chargèrent d'outrages, et les tuèrent. Apprenant cette conduite révoltante, le roi fut rempli d'indignation; il envoya une

armée, qui extermina ces meurtriers, et réduisit leur ville en cendres. Puis il dit à ses serviteurs : Le festin est prêt; mais ceux que j'avais invités n'en étaient pas dignes. Allez à l'issue de tous les chemins; et ceux que vous rencontrerez, invitez-les aux noces. Les serviteurs exécutèrent les ordres de leur maître; ils coururent sur les chemins, et amenèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais. Ainsi la salle du festin fut remplie de convives. A la fin, le roi entra pour voir ceux qui étaient à table. Apercevant un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Cet homme n'eut rien à répondre. Alors le roi ordonna à ses ministres de lui lier les pieds et les mains, et de le jeter dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Les ennemis du Sauveur, aussi mécontents du sens de cette seconde parabole que de la première, s'esquivèrent, et disparurent.

VII

Les pharisiens se concertèrent pour essayer de nouveau de surprendre Jésus dans ses paroles. Ils attachaient beaucoup d'importance à cette manière d'agir, parce que si le Sauveur se compromettait dans quelque discours, même dans une simple réponse, ils étaient décidés à mettre la main aussitôt sur sa personne. Le peuple, témoin de la faute, serait désabusé; personne ne prendrait la défense d'un coupable. Le plan était adroitement conçu; mais la sagesse divine pouvait-elle être embarrassée de ces vaines combinaisons?

Les pharisiens choisirent donc quelques-uns d'entre eux, qui devaient faire semblant d'être favorables à Jésus, et lui tendre un piége. Ils étaient accompagnés de plusieurs des gens d'Hérode, ayant pour instruction de s'emparer de Jésus, et de le livrer sur-le-champ à la puissance et au tribunal du gouverneur romain. Les premiers dirent à Jésus en l'abordant: « Maître, nous savons que votre enseignement

est vrai, et qu'en prêchant la vérité vous ne faites pas acception des personnes. Vous considérez la vérité, sans vous mettre en peine de l'opinion des hommes. Vous instruisez les autres dans la vraie voie de Dieu, et vous n'êtes arrêté ni par l'apparence, ni par ménagement pour qui que ce soit. Dites-nous votre opinion : devons-nous payer le tribut à César? ou pouvons-nous le refuser? »

L'historien Josèphe nous apprend comment les Juifs supportaient impatiemment le joug étranger. Plus d'une fois ils refusèrent de payer l'impôt; ils allèrent même jusqu'à la révolte contre les représentants de l'autorité étrangère, et se livrèrent à des actes de violence envers les agents du fisc. En adressant cette question insidieuse, les pharisiens étaient sûrs d'entrer dans les passions de la multitude; car en tout pays le peuple regarde presque comme une oppression la dure nécessité de l'impôt, et les Israélites, en outre, faisaient valoir des motifs religieux comme excuse à leur conduite.

Les Juifs, en grand nombre autour de Jésus, étaient très-attentifs à cette scène. Les députés

des pharisiens semblaient triompher; mais Jésus, connaissant leur malice, et démêlant leur fourberie, leur dit : « Hypocrites! pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie du tribut? »

Ils lui présentèrent un denier.

« De qui est cette image et cette inscription? » demanda Jésus. « De César, » répondirent-ils. « Eh bien, reprit Jésus, rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

En écoutant ces paroles, tous furent dans l'étonnement. Les pharisiens n'y trouvèrent rien à reprendre, et le peuple ne cachait pas son admiration. Voyant leur peine perdue, les pharisiens, sans dire mot, se retirèrent à l'écart, et bientôt s'en allèrent.

VIII

A peine étaient-ils partis, que les sadducéens s'approchèrent de Jésus. Les sadducéens niaient la résurrection des morts et la vie future. Ils posèrent cette question : « Maître,

Moïse a ordonné que, si un homme, après avoir épousé une femme, meurt sans enfants, son frère prenne sa veuve, afin de donner une postérité au défunt. Or il y avait chez nous sept frères. L'aîné se maria, et mourut sans laisser d'enfants. Le second épousa sa veuve, et mourut également sans avoir d'enfants. Le troisième fit de même. Tous les sept eurent le même sort; ils moururent tous sans postérité. La femme, enfin, mourut la dernière. Dans l'autre vie, après la résurrection, de qui sera-t-elle la femme, puisque les sept frères l'ont eue pour épouse? »

Jésus leur répondit :

« Votre erreur vient de l'ignorance des Écritures, et vous ne connaissez pas la puissance de Dieu. Les enfants de ce siècle contractent des mariages; mais, dans l'autre vie, après la résurrection des corps, il n'y aura plus d'alliances de cette nature, les hommes n'étant plus sujets à la mort. Ils seront semblables aux anges, et enfants de Dieu.

« Quant à la résurrection des morts, Moïse en parle assez clairement, lorsqu'il nous montre, près du buisson ardent, Dieu lui

parlant en ces termes : Je suis le Seigneur, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants; car tous vivent devant lui. Ainsi vous êtes dans une grande erreur. »

La foule était de plus en plus remplie d'admiration au sujet de la doctrine de Jésus. Les sadducéens furent réduits au silence. « Vous avez bien répondu, » dit un docteur de la loi. Et, à partir de ce moment, personne n'osait plus l'interroger.

Jésus profita de cette occasion pour imposer également silence aux pharisiens. Ceux-ci se croyaient plus habiles que les sadducéens. Ils éprouvèrent cependant le même sort. S'adressant aux pharisiens, Jésus leur dit : « Que vous semble du Christ? De qui est-il fils? » Ils répondirent : « De David. — Comment donc, répliqua Jésus, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? »

Personne ne put lui répondre.

IX

Jésus s'assit près du tronc des offrandes, regardant la foule y jeter de l'argent. Quelques personnes riches y mettaient des pièces d'une valeur considérable. Une pauvre veuve s'approcha, et y jeta deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un quart de sou. Jésus le remarqua, et dit à ses disciples : « En vérité, je vous le déclare, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis avant elle leur offrande dans le tronc; les autres, en effet, ont donné de leur abondance; celle-ci, au contraire, dans son indigence, a offert même ce qui était nécessaire à sa subsistance, en donnant tout ce qu'elle possède. »

Cette remarque de Jésus contient une grande leçon. Dieu ne regarde pas tant la quantité de la somme offerte pour l'entretien du temple ou pour le soulagement des pauvres, que les dispositions intérieures. Que les riches donnent en abondance : ils recevront leur récompense; les autres, en donnant une modeste pièce de

monnaie, enlevée, non à leur superflu, mais à leur nécessaire, n'obtiendront pas une moindre récompense. Jésus, dont l'œil divin pénétrait jusqu'au fond des cœurs, parmi la multitude qui faisait de riches offrandes, distingua uniquement l'humble don d'une pauvre veuve.

X

A l'entrée du temple, et sous le portique des femmes, il y avait plusieurs boîtes ou troncs, destinés à recevoir les offrandes publiques. L'argent qu'on y déposait était consacré à des usages particuliers. Un de ces troncs contenait l'impôt de l'année courante; l'autre était réservé aux arrérages; le troisième avait pour but de fournir les sommes nécessaires à l'achat des colombes offertes en sacrifice. Ces trois troncs étaient les principaux; ils étaient ouverts trois fois l'année, à l'époque des trois grandes fêtes. D'autres boîtes étaient destinées à payer l'encens, les libations, le sel, les pains, les vêtements sacerdotaux; à pourvoir, en un mot, à tous les besoins du culte. On recevait

également des dons volontaires en faveur des lépreux, des pauvres, des femmes indigentes pour soigner leurs enfants nouveau-nés, et des femmes infirmes. Les uns apportaient du bois pour les holocaustes, d'autres amenaient différents animaux pour servir de victimes expiatoires. Dans les immenses réunions qui avaient lieu à Jérusalem à l'occasion des grandes solennités, les offrandes volontaires étaient ordinairement très-considérables. Aussi le service du temple se faisait-il chaque jour avec régularité et une extrême magnificence. La fumée de l'encens et des victimes inondait les portiques, et s'élevait en nuée jusqu'au ciel.

XI

Par suite des événements que nous venons de raconter, les pharisiens furent entièrement déconcertés. Ils se disaient les uns aux autres : « Voyez, nous n'avons rien gagné; tout le monde suit Jésus. »

Il y avait alors à Jérusalem quelques gentils de race grecque, venus à la fête pour adorer

et prier. Émus de tout ce qu'on leur racontait, ils s'adressèrent à Philippe, natif de Bethsaïde, en Galilée, pour lui exprimer le désir qu'ils avaient de voir Jésus. Philippe fit part à André de cette demande, et tous deux la firent connaître à Jésus.

Faisant allusion à sa passion prochaine, Jésus leur répondit : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, je vous le dis, si le grain de froment n'est recouvert de terre, et ne meurt en germant, il est stérile. Si, au contraire, il germe et périt, il porte des fruits abondants. Qui aime sa vie, la perdra; et qui dédaigne sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Que celui qui veut être mon serviteur me suive. Où je suis, là doit être mon serviteur. Celui qui sera mon serviteur sera glorifié par mon Père. En ce moment mon âme est troublée. Que dirai-je? M'adresserai-je à mon Père, en disant : Mon Père, secourez-moi à cette heure? Non; car c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Mon Père, *glorifiez votre nom!* » Au même instant une voix du ciel retentit : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore! »

La foule qui entourait Jésus, en entendant cette voix, fut vivement surprise. Les uns disaient : « C'est le tonnerre; les autres : Un ange de Dieu a parlé.

— Ce n'est pas pour moi, reprit Jésus, que cette voix s'est fait entendre; c'est pour vous. C'est maintenant que le monde va être jugé; maintenant le prince de ce monde est chassé. Mais, lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout le monde à moi. »

En parlant ainsi, dit l'Évangéliste, Jésus faisait allusion au genre de mort qu'il devait souffrir.

L'effet de la rédemption était de briser l'empire de Satan, le prince du monde dégénéré.

Le peuple alors dit à Jésus : « La loi nous apprend que le Christ demeure éternellement. Comment dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre? Quel est donc le Fils de l'homme? »

Jésus répondit : « La lumière est au milieu de vous pour peu de temps. Marchez pendant que vous avez encore la lumière, avant que les ténèbres ne vous environnent. Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Tandis que

vous avez la lumière, croyez, afin d'être des des enfants de lumière. »

Malgré tant et de si grands prodiges opérés en leur présence, beaucoup de Juifs ne croyaient point en Jésus. Leur aveuglement était l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, lorsqu'il dit : « Seigneur, qui a cru aux paroles sorties de votre bouche ? » Le même prophète ajoute : « Il a obscurci leurs yeux, il a endurci leur cœur; de sorte que leurs yeux ne voient point, leur cœur est dénué d'intelligence; en cet état, ne comprenant rien, ils ne peuvent être guéris. » Tel est le langage d'Isaïe, voyant dans l'avenir la manifestation de la gloire du Messie.

Plusieurs, néanmoins, même parmi les princes, crurent en lui; mais ils n'osaient confesser leur foi, par peur des pharisiens, craignant d'être chassés de la synagogue. Ces hommes préféraient la faveur des hommes à la gloire de Dieu.

Jésus, en ce moment, élevant la voix, disait, de manière à être entendu de tous : « Qui croit en moi, ne croit pas seulement en moi, mais en Celui qui m'a envoyé. Qui me voit, voit

Celui qui m'a envoyé. Je suis la lumière venue en ce monde; celui qui croit en moi n'est pas dans les ténèbres. Si quelqu'un écoute mes paroles, et ne les observe pas, je ne le juge pas; car je ne suis pas venu juger le monde, mais le sauver. Toutefois celui qui me méprise, et n'accueille pas mes paroles, trouvera son juge. La parole que je lui ai annoncée servira à son jugement au dernier jour; car je n'ai point parlé de moi-même; j'ai parlé au nom de mon Père, qui m'a envoyé, et m'a prescrit tout ce que je dois enseigner. »

XII

Comme Jésus sortait du temple, un de ses disciples lui en fit remarquer la magnificence. Les autres, de concert, en vantaient l'architecture, les matériaux choisis et les ornements, sans omettre les dons nombreux qui l'enrichissaient. Le temple de Jérusalem, en effet, restauré par Hérode le Grand, était un édifice dont rien, en Orient, n'égalait la splendeur. Les murs étaient bâtis en marbre blanc, vert,

ou nuancé; toutes les pierres étaient taillées, et régulièrement ajustées les unes aux autres. Le sanctuaire élevait dans les airs ses masses imposantes. Une partie du monument était revêtue de lames d'or; les rayons du soleil, en frappant sur ce métal précieux, se réfléchissaient en gerbes étincelantes. Parmi les dons offerts au temple, vases, couronnes, armes, trophées, on distinguait, à la porte du sanctuaire, un pied de vigne dont la tige et les feuilles étaient d'or,.tandis que les grappes, longues d'une coudée, étaient formées de pierres précieuses.

« Vous voyez tout cela, dit Jésus; mais, je vous le dis en vérité, viendront des jours où il ne restera pas pierre sur pierre. Ces édifices superbes seront entièrement démolis. »

Ils continuèrent leur marche jusque sur le mont des Oliviers, où Jésus s'assit pour se reposer. Pierre, Jacques, Jean et André s'approchèrent de lui, et lui dirent en particulier : « Maître, faites-nous connaître quand ces choses arriveront, et quel signe annoncera leur accomplissement. Quel signe précèdera votre venue et la fin du monde? »

Rien de plus solennel et de plus mystérieux que cette conversation entre le Sauveur et ses apôtres. La scène elle-même est imposante. Assis au haut de la montagne des Oliviers, en face du temple de Jérusalem, leurs regards peuvent embrasser à la fois le mont Moria, Sion, Acra, les principaux édifices et les maisons de la ville. A leurs pieds, s'étend la vallée de Josaphat, où le torrent de Cédron se creuse un lit profond avant de se précipiter dans la mer Morte. Non loin, se dresse le mont du Scandale, où Salomon, après sa chute, consacra des bosquets et des statues aux idoles de Sidon, de Moab et d'Ammon. Au delà des habitations, se trouve le Golgotha. Derrière eux, le lac maudit de Sodome remplit l'air de vapeurs lourdes et malsaines.

Jésus répond en ces termes à la question qui lui est adressée : « Prenez garde de vous laisser séduire; car beaucoup de faux prophètes viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ; le temps est accompli. Ils séduiront la multitude; et ils opèreront des prestiges si extraordinaires, que les élus eux-mêmes y seraient trompés, si cela était possible. Soyez sur vos

gardes; car je vous prédis toutes ces choses. Si donc on vous dit : Il est dans le désert, n'y allez pas; Il est dans le lieu le plus secret de la maison, ne le croyez point.

« Lorsque vous entendrez des bruits de guerre, de batailles et de séditions, ne vous troublez pas; soyez sans crainte, car il est nécessaire que ces choses arrivent; mais ce n'est pas encore la fin. On verra alors se lever peuple contre peuple, royaume contre royaume. Il y aura, en différents pays, de violents tremblements de terre, la peste, la famine, des signes effrayants dans le ciel. Tout cela encore n'est que le commencement des douleurs.

« On mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera. Vous serez exposés à des tribulations de tout genre. On vous traînera devant les tribunaux; on vous flagellera dans les synagogues. Vous comparaîtrez en présence des rois et des gouverneurs pour rendre témoignage de moi. Lorsque vous serez cités, ne vous inquiétez pas de ce que vous devrez répondre à l'interrogatoire qu'on vous fera subir. Le Saint-Esprit vous mettra sur les lèvres les paroles que vous aurez à répondre. Je vous

donnerai moi-même des paroles et une sagesse auxquelles tous vos adversaires ne pourront ni résister ni rien opposer. Vous serez livrés par vos parents et vos frères, par vos alliés et vos amis; et vous serez l'objet de la haine, chez tous les peuples, à cause de mon nom. Cependant un seul cheveu ne tombera pas de votre tête. Beaucoup seront scandalisés, et se laisseront séduire par les faux prophètes; leur charité se refroidira en présence de tant d'iniquités. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. Cet Évangile sera prêché dans tout l'univers, afin d'être en témoignage pour tous les peuples : alors viendra la fin. »

XIII

« Lorsque vous verrez l'abomination et la désolation, prédites par le prophète Daniel, régner dans le lieu saint; lorsque Jérusalem sera entourée par une armée, sachez que la ruine de cette ville est proche. Que celui qui est en Judée fuie alors dans les montagnes; que celui qui est au milieu de la ville en sorte

au plus vite; que celui qui se trouve sur la terrasse de sa maison n'en descende pas pour emporter quelque chose; que celui qui est aux champs n'entre pas en ville chercher son vêtement. Ces jours-là sont des jours de vengeance, pendant lesquels s'accompliront toutes les prophéties. En ce temps, malheur aux femmes enceintes et aux nourrices! Priez pour que ces événements n'aient pas lieu durant l'hiver, et pour que votre fuite ne s'effectue pas dans la mauvaise saison ou le jour du sabbat. Car il y aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis la création du monde, et qu'il n'en existera jamais. D'effroyables calamités tomberont sur la terre, et la colère de Dieu s'appesantira sur ce peuple. Les uns tomberont sous le tranchant du glaive; les autres seront emmenés en captivité; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens, jusqu'à ce que le temps des païens soit aussi accompli. Je vous le dis en vérité, cette génération ne s'éteindra pas avant que toutes ces choses soient accomplies. »

XIV

En interrogeant leur Maître sur l'époque de la destruction de Jérusalem, les apôtres lui avaient également demandé quel signe précèderait sa venue et la fin du monde. Aussi, dans une même réponse, après avoir parlé des malheurs qui devaient fondre sur la cité coupable, Jésus continue, en indiquant les signes qui doivent annoncer la fin du monde et le jugement dernier. « De même, dit-il, que l'éclair qui brille du côté de l'orient resplendit jusqu'au couchant, ainsi en sera-t-il de l'avénement du Fils de l'homme. Il y aura alors des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le soleil s'obscurcira, la lune ne répandra plus de lumière, et les vertus des cieux seront ébranlées. Tous les peuples seront en proie à une angoisse terrible en entendant le mugissement des flots de la mer; ils sècheront d'effroi dans l'attente de ce qui doit arriver au monde entier.

« Alors le signe du Fils de l'homme appa-

raîtra dans le ciel. Toutes les nations de la terre se lamenteront; elles verront au même instant le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Alors il enverra ses anges, qui, au son éclatant de la trompette, rassembleront ses élus des quatre vents de la terre, du haut des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. Mais personne ne connaît ni ce jour ni cette heure. De même que l'éclair qui brille illumine subitement toute l'étendue du ciel, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Veillez, afin que vos cœurs ne soient pas appesantis par l'intempérance ou les soucis de cette vie. Autrement vous serez surpris par ce jour, qui adviendra subitement; car il tombera comme un filet sur tous les hommes qui habitent l'univers. Il en sera de la venue du Fils de l'homme comme du déluge. Au temps de Noé, les hommes se livraient à la bonne chère, contractaient mariage, et célébraient des noces; ils continuèrent jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, sans connaître le moment du déluge, qui arriva soudain, et les engloutit tous.

« Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point. »

XV

L'annonce de ces grandes et terribles scènes, avec leurs circonstances principales, était bien propre à jeter l'épouvante dans l'esprit des apôtres. Jésus profite du trouble dans lequel cette prophétie les a jetés pour les exhorter de nouveau à la vigilance. Un pareil avertissement s'adresse à tous les hommes. « Prenez garde, dit Jésus, veillez et priez; car vous ignorez quand viendra le Fils de l'homme. Quel est le serviteur prudent et fidèle que le père de famille a établi sur sa maison? Heureux ce serviteur s'il ne se laisse pas surprendre par le retour inattendu de son Maître, et s'il accomplit constamment son devoir! Je vous avertis tous, ajoute Jésus; veillez. »

XVI

C'est à la suite de ces enseignements que le Sauveur proposa à ses disciples la parabole des dix vierges.

« Le royaume des cieux est semblable à dix vierges, qui, leurs lampes en main, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Parmi elles, cinq étaient sages, et cinq étaient folles. Celles-ci négligèrent de mettre de l'huile dans leurs vases, en même temps qu'elles prirent leurs lampes. Les autres, au contraire, eurent soin de se pourvoir d'huile. L'époux tardant à venir, toutes s'endormirent. A minuit, un cri s'éleva : Voici l'époux qui arrive ; allez au-devant de lui. Alors les dix vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les vierges sages répondirent : De peur que notre provision ne soit pas suffisante pour nous et pour vous, allez plutôt chez les marchands, et achetez-en. Pendant que les folles allaient en acheter,

l'époux arriva; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle du festin nuptial, et la porte fut fermée. Les autres vinrent enfin, et se mirent à crier : Seigneur, seigneur, ouvrez-nous. Mais l'époux leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne vous connais point. Veillez donc, puisque vous ne connaissez ni le jour ni l'heure. Vous ne savez quand le maitre de la maison arrivera : le soir, à minuit, au chant du coq, ou au matin. Quelle que soit l'heure de sa venue, faites en sorte qu'il ne vous surprenne pas endormis. »

XVII

« Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, entouré d'anges, il se placera sur un trône de majesté. Toutes les nations seront assemblées devant lui, et il opèrera parmi elles une séparation, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume pré-

paré pour vous dès l'origine du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez logé ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi.

« Les justes répondront : Quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons vu affamé, et que nous vous avons nourri ; altéré, et que nous avons étanché votre soif ; dépourvu de vêtements, et que nous vous avons couvert ; malade ou prisonnier, et que nous sommes allés vous visiter ?

« En vérité, en vérité, répliquera le souverain Juge, chaque fois que vous avez fait une de ces choses à l'un des moindres de mes frères, vous l'avez fait à moi-même.

« Alors, se tournant vers ceux qui seront à sa gauche, il leur dira : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel préparé pour Satan et pour ses anges. J'ai eu faim, et vous avez refusé de me donner à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas donné

l'hospitalité; j'étais malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité.

« Eux aussi répondront : Seigneur, quand avons-nous vu que vous étiez affamé, altéré, étranger, nu, malade ou prisonnier, et quand avons-nous refusé de venir à votre secours?

« Et le Juge répliquera : En vérité, en vérité je vous le dis, chaque fois que vous avez refusé de venir en aide au moindre de mes frères, vous me l'avez refusé à moi-même.

« Ces derniers iront subir un supplice éternel, tandis que les justes jouiront de la vie éternelle.

« Veillez donc; priez sans cesse, afin d'échapper aux malheurs réservés aux méchants, et de mériter de vous tenir avec confiance en présence du Fils de l'homme. Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. »

LIVRE XIII

I

Chaque jour de cette grande semaine, Jésus se rendait au temple pour y enseigner, et, le soir, il allait sur la montagne des Oliviers pour y passer la nuit. La foule, avide de l'entendre, accourait de grand matin sous les portiques. Nous venons de voir comment les scribes et les pharisiens, jaloux de l'influence que Jésus acquérait de plus en plus par ses prédications et ses miracles, lui avaient tendu des embûches à plusieurs reprises. Chaque fois ces tentatives, en apparence si bien concertées, avaient tourné à leur confusion. Cependant la fête de Pâque approchait; les ennemis du Sauveur résolurent de frapper le dernier coup.

Il n'y avait plus que deux jours jusqu'à la solennité, lorsqu'ils se réunirent en conseil dans la maison du grand prêtre, appelé Caïphe. Il s'agissait de savoir comment on pourrait s'emparer de Jésus par surprise, et le mettre à mort. L'assemblée était nombreuse : c'était le sanhédrin, composé des chefs des prêtres, des scribes ou docteurs de la loi, et des anciens du peuple. Lorsque les membres étaient tous présents, ils étaient au nombre de soixante-dix, sans compter le président, qui était le soixante-onzième. Le grand conseil des Juifs se composait de trois ordres distincts. Les princes des prêtres, dans l'origine, étaient les chefs de toutes les familles sacerdotales descendant d'Aaron : ils devaient se faire remarquer par la gravité de leurs mœurs, leur science de la loi, et leur exactitude à rendre la justice. Mais, au temps où vécut Jésus-Christ, le conseil des prêtres était tombé dans un complet discrédit. Au scandale de la nation, on avait vu s'asseoir dans la chaire de Moïse des grands prêtres ignorants et grossiers : c'étaient des mercenaires, et non des bergers, peu soucieux de la garde du troupeau. Les préteurs romains ven-

daient la dignité du pontificat, et, afin de rendre ce trafic plus profitable pour eux, ils créaient et renversaient à leur gré les grands prêtres, comme on nomme et révoque des employés subalternes. Aussi le peuple méprisait-il ces pontifes, qu'il appelait des idoles d'or et d'argent. Tel avait été l'abus de ces élections irrégulières, que douze grands prêtres destitués faisaient alors partie du conseil. A ce dernier titre, figurait Anne ou Ananus, vieillard rusé, qui, dépossédé du pontificat, avait vu se succéder dans sa dignité cinq de ses fils, et enfin Caïphe, son gendre. Joseph, surnommé Caïphe, du lieu de sa naissance, avait pris possession de sa dignité sous le gouvernement de Pilate, et il avait pour suppléant ou vice-président Anne, son beau-père.

Après le conseil des prêtres, venait celui des scribes ou docteurs de la loi. Plusieurs appartenaient à la tribu de Lévi; les autres sortaient du reste des tribus indifféremment.

Enfin le conseil des anciens du peuple était composé d'Israélites versés dans la connaissance de la loi, et choisis parmi les personnages les plus considérables de la nation.

Ces trois conseils réunis formaient le grand conseil, qui, en vertu de son institution, avait le droit de délibérer sur les questions d'un intérêt général pour la nation. C'était le tribunal suprême, dont les décisions étaient sans appel. Il jugeait les causes spirituelles, civiles et criminelles. Il pouvait condamner les coupables à l'amende, à la prison, et même à mort. Mais, au temps de Jésus-Christ, et sous le gouverneur Ponce-Pilate, ces attributions du grand conseil n'existaient plus que de nom. Les Romains étaient trop jaloux de l'autorité pour la partager; ils s'étaient réservé le jugement de toutes les causes importantes. Le préteur avait même le droit d'évoquer à son tribunal toutes les affaires contentieuses quand il le croyait opportun, c'est-à-dire selon son bon plaisir. Au gouverneur romain seul appartenaient la connaissance et le jugement des crimes qui emportaient la peine capitale. Les Romains abandonnaient volontiers au grand conseil les causes purement religieuses, dont ils se souciaient peu.

Ajoutons que la division, parmi les membres du conseil judaïque, même sous le rapport

religieux, avait achevé de le discréditer dans l'opinion. Les deux partis principaux étaient celui des sadducéens et celui des pharisiens. Les sadducéens, espèce de philosophes, ne croyaient ni à la résurrection ni à l'immortalité de l'âme : sorte d'épicuriens contents de jouir des biens terrestres et des plaisirs de ce monde, sans élever plus haut leurs aspirations et leurs espérances. Ils coloraient leur incrédulité de raisonnements subtils, comme ils le montrèrent lorsqu'ils crurent embarrasser Jésus en lui parlant de la femme qui avait eu successivement sept maris. Les pharisiens n'étaient guère moins corrompus; mais ils cachaient leurs vices sous une grande ostentation de vertu et même d'austérité, faisant consister la perfection dans la pratique extérieure des prescriptions légales. Au moyen de leurs interprétations, et sous prétexte de garder les traditions, la religion dégénérait en un culte surchargé d'observances puériles. Ils tenaient plus à ne pas se mettre à table sans s'être lavé les mains qu'à donner l'aumône aux veuves et aux orphelins. C'étaient des hypocrites. Aussi Jésus poursuivit-il constamment avec vigueur

ces fanfarons de vertu, démasquant leur orgueil et leurs fourberies.

Les membres du conseil des prêtres étaient la plupart sadducéens. A eux, excités par la jalousie des pharisiens, revient la part principale dans la condamnation du Sauveur. Ils auraient dû s'assembler dans une salle spéciale attenant au temple. Nous venons de les voir réunis dans la maison de Caïphe, qui remplissait les fonctions de grand prêtre cette année-là, afin que, dans la condamnation de Jésus, l'illégalité fût jointe à l'injustice.

II

La délibération du conseil se prolongeait sans résultat. Les plus acharnés n'hésitaient point sur le but à atteindre; mais ils ne savaient comment y réussir. Ils redoutaient le peuple. Aussi étaient-ils d'avis de n'agir qu'après la fête, afin d'éviter une émeute populaire. Tandis que les esprits étaient en suspens, une circonstance imprévue vint les tirer d'embarras. Pendant que Jésus était à Béthanie,

Satan était entré dans le cœur de Judas Iscariote. Cet apôtre infidèle conçut le dessein de trahir son maître. Il vint trouver les princes des prêtres, et leur proposa de le leur livrer. Ceux-ci furent très-joyeux de cette ouverture, et lui offrirent une somme d'argent. « Combien me donnerez-vous? » demanda le traître. « Nous vous donnerons, répondirent-ils, trente pièces d'argent. » Judas acquiesça, et le marché fut conclu. Il ne s'agissait plus que de saisir le moment opportun pour exécuter cette infâme convention à l'insu de la multitude.

III

Pendant que ses ennemis concertaient sa perte, Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux. Tandis qu'il était à table, une femme s'approcha de lui, brisa un vase d'albâtre rempli de parfums, et répandit la précieuse liqueur sur sa tête. Quelques-uns, parmi les disciples, étaient mécontents de voir ainsi prodiguer un parfum d'un prix considérable. Ils étaient indignés de la conduite de

cette femme. Jésus l'excusa, comme il avait fait pour Marie dans la maison de Lazare, en disant qu'elle avait pris l'avance en pratiquant sur son corps les onctions qui précèdent la sépulture.

Jésus rappelle sans cesse à ses apôtres les prédictions qu'il leur a déjà faites de sa mort prochaine. « Vous savez, dit-il, qu'après-demain se fera la Pâque, et le Fils de l'homme sera livré, et mis en croix. »

IV

Tout se prépare pour le grand sacrifice. La victime sera bientôt remise entre les mains de ceux qui doivent l'immoler. Judas avait reçu le prix de la trahison. Helcias, au rapport de l'historien Josèphe, était alors trésorier du temple : c'est lui, sans doute, qui donna les trente pièces d'argent. Selon les calculs d'un écrivain érudit, cette somme correspond à cent francs environ de notre monnaie. Ce n'était pas sans un dessein de la Providence que le prix de la trahison fut fixé à trente

deniers. C'était le prix d'achat d'un esclave. Ainsi s'accomplit la prophétie de Zacharie : « Il a été estimé comme un esclave, et son prix a été fixé à trente deniers. » Quelle dégradation a donc subie l'âme d'un apôtre! Celui-là même qui murmurait, chez Lazare, à la vue de Marie versant sur la tête de Jésus un parfum qu'il estime valoir plus de trois cents deniers, ne rougit pas de vendre son maître trente deniers! Par une effroyable punition, quarante-deux ans après cet acte impie, lorsque Jérusalem fut renversée, et la nation juive réduite en esclavage, les femmes et les enfants au-dessous de dix-sept ans furent vendus trente pour un denier; et encore personne ne se présentait pour les acheter.

Judas devait attendre un moment favorable pour livrer son maître. L'occasion n'était pas difficile à trouver. Le traître connaissait bien les habitudes du Sauveur, qui se retirait chaque soir sur la montagne des Oliviers pour y passer la nuit. En conséquence, dès la première entrevue l'heure fut fixée, des soldats furent désignés, et toutes les mesures arrêtées.

V

Le premier jour des Azymes, jour où la loi prescrivait d'immoler l'agneau pascal, les disciples vinrent trouver Jésus, et lui demandèrent où il fallait aller faire les préparatifs pour manger l'agneau de la Pâque. Jésus choisit Pierre et Jean, et les chargea du soin de tout préparer. « En quel lieu? » demandèrent les deux disciples. Jésus reprit : « Allez à la ville; vous trouverez à la porte un homme portant une amphore pleine d'eau. Suivez-le, et, lorsqu'il sera entré, dites au maître de la maison : Le Maître vous envoie dire : Mon temps est proche; je fais la Pâque chez vous avec mes disciples : où est la salle à manger où je puis fêter la Pâque avec mes disciples? Alors il vous montrera une grande salle ornée de tapis. Préparez-la pour nous. »

Les deux apôtres obéirent sur-le-champ. Ils vinrent à Jérusalem, où ils trouvèrent tout comme Jésus l'avait indiqué, et ils préparèrent la pâque, selon l'ordre qui leur avait été donné.

La tradition nous apprend que le cénacle était situé sur le mont Sion.

Le soir étant venu, Jésus se mit à table avec ses disciples. On ne commençait ce repas sacré que lorsque la nuit était close, et que les étoiles se distinguaient au firmament. Dix personnes au moins devaient être réunies pour manger un agneau pascal : le cénacle en contenait treize. Les convives se plaçaient, suivant une coutume d'Orient, sur des espèces de lits très-bas, le coude gauche appuyé sur la table, les pieds touchant au sol. Pierre était à la droite de Jésus, et Jean à sa gauche, c'est-à-dire près de la poitrine de son Maître : ce qui explique le mot de l'Évangéliste. Les autres apôtres étaient rangés probablement suivant l'ancienneté de leur vocation à l'apostolat.

Jésus sait que son heure est venue de quitter ce monde et de retourner à son Père. Comme il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. « J'ai désiré vivement, dit-il, manger cette pâque avec vous avant de souffrir. Je vous le dis en vérité, je ne la mangerai plus désormais, jusqu'à ce que l'accomplissement du règne de Dieu arrive. »

Jésus alors, en compagnie des douze apôtres, mangea l'agneau pascal, observant toutes les cérémonies prescrites, figure de l'institution d'une nouvelle Pâque. Dès que la cène fut achevée, le démon ayant déjà poussé Judas Iscariote à la trahison, Jésus, sachant que son Père lui a tout remis entre les mains, et qu'étant sorti de Dieu, il retourne à Dieu, se lève de table, et quitte ses vêtements. Il prend un linge, dont il se ceint les reins, verse de l'eau dans un bassin, et commence à laver les pieds de ses disciples, les essuyant avec le linge dont il est ceint. Il vint devant Simon-Pierre; celui-ci s'écria : « Seigneur, vous me laveriez les pieds! — Ce que je fais, répliqua Jésus, tu l'ignores à présent; mais tu le sauras plus tard. — Non, reprit Pierre, vous ne me laverez jamais les pieds. — Si je ne te lave les pieds, continua Jésus, tu n'auras point de part avec moi. — Seigneur, répondit Pierre, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. — Celui qui est déjà lavé, répondit Jésus, a besoin de se laver les pieds seulement, et il est pur; or vous êtes purs, mais non pas tous. »

Jésus connaissait celui qui le devait trahir;

c'est pourquoi il ajouta : « Vous n'êtes pas tous purs. »

Quand il eut fini de leur laver les pieds, il prit ses vêtements, et se remit à table. « Comprenez-vous, dit-il, ce que je viens de vous faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison; car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres; car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez également. En vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui de qui il tient sa mission. Heureux si vous comprenez cela, et si vous le mettez en pratique! »

Jésus ajouta aussitôt : « Je ne dis pas cela de tous; je sais qui j'ai choisi; mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : celui qui mange le pain avec moi, lève le pied contre moi. Je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que, le fait accompli, vous reconnaissiez qui je suis. En vérité, en vérité je vous le dis, qui reçoit mon envoyé, me reçoit; qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. »

A peine ces paroles sont-elles prononcées, que Jésus paraît ému profondément. Il reste à table néanmoins, et dit à ses disciples : « Je vous le dis en vérité, un de vous me trahira. » A ces mots, les apôtres, vivement attristés, se mirent à dire l'un après l'autre : « Seigneur, est-ce moi ? » Jésus leur répondit : « C'est un des douze, celui-là même qui porte la main au plat avec moi en ce moment. Le Fils de l'homme s'en va comme il a été prédit de lui ; mais malheur à celui qui trahira le Fils de l'homme. Il vaudrait mieux pour le traître de n'être jamais né. »

Élevant la voix en cet instant, Judas le traître dit : « Est-ce moi, Maître ? — Vous l'avez dit, » répondit Jésus.

Or, pendant qu'ils achevaient de manger l'agneau pascal, Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez ; CECI EST MON CORPS, qui est donné pour vous ; faites cela en mémoire de moi. »

De même, prenant le calice, il rendit grâces, et le leur remit, en disant : « Buvez-en tous ; ceci est mon sang, le sang de la nouvelle al-

liance, qui sera répandu pour beaucoup en rémission des péchés. »

Ils en burent tous, et Jésus ajouta : « En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

Puis, revenant une seconde fois sur une pensée désolante : « Quelqu'un de vous, dit-il, me trahira; la main du traître est appuyée sur cette table. » Les disciples se regardaient entre eux, ignorant de qui il voulait parler. Comme ils se demandaient les uns aux autres quel était celui qui pouvait commettre une pareille trahison, Simon-Pierre fit signe à Jean, placé à la gauche de Jésus, et, à cause de cette position, pouvant seul lui parler à voix basse, de lui demander qui c'était. Jean alors se rapprocha de son Maître, et lui dit : « Seigneur, qui est-ce? » Jésus répondit : « C'est celui auquel je vais présenter du pain trempé. » Au même moment, il offrit du pain trempé à Judas Iscariote. A peine le traître eut-il pris la bouchée qui lui était adressée, que Satan entra en lui. Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le

vite. » Or aucun de ceux qui étaient présents ne comprit le sens de ces dernières paroles. Les uns crurent, à cause des fonctions de Judas, qui avait la bourse commune, que Jésus lui avait ordonné d'acheter les objets indispensables à la célébration de la fête; les autres pensèrent qu'il lui avait commandé de donner quelque chose aux pauvres. Ces deux suppositions des apôtres sont faciles à expliquer. Durant la solennité, il était défendu, comme au jour du sabbat, de rien acheter, comme de faire aucune œuvre servile : il était donc nécessaire de prendre ses précautions à l'avance. En outre, pour la célébration de la pâque, il était recommandé aux Israélites de donner de leur superflu aux indigents, afin que ceux-ci pussent acheter et manger l'agneau pascal.

VI

A peine Judas eut-il pris la bouchée qui lui était présentée par son Maître, qu'il quitta la salle. La nuit alors était complète. Dès que le traître fut sorti, Jésus adressa à ses apôtres ce

discours suprême, qui renferme ses dernières instructions, en même temps que l'expression de ses sentiments de bonté paternelle à leur égard.

« A présent, dit-il, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu l'a été en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et ce sera bientôt.

« Mes enfants bien-aimés, je n'ai plus qu'un peu de temps à rester avec vous. Vous me chercherez; mais, comme je l'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez venir où je vais. Voici le signe auquel on vous reconnaîtra pour mes disciples : Si vous vous aimez les uns les autres, comme moi-même je vous ai aimés. »

Simon-Pierre lui dit alors : « Où donc allez-vous, Seigneur? — Où je vais, reprit Jésus, tu ne peux me suivre; mais tu me suivras plus tard. — Pourquoi, répliqua Pierre, ne puis-je vous suivre à présent? Je donnerais ma vie pour vous. — Tu donnerais ta vie pour moi! continua Jésus. En vérité, en vérité je te le dis, le coq n'aura pas chanté, que tu m'auras renié trois fois. »

A ce moment solennel, les apôtres discu-

taient entre eux pour savoir qui serait le plus grand. Jésus leur dit : « Les rois des nations dominent sur elles; il n'en est point ainsi entre vous. Que celui de vous qui est le plus grand, devienne comme le moindre; et que celui qui a la première place, soit comme le serviteur. Quel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

« Pour vous, qui m'êtes restés fidèles dans les épreuves que j'ai souffertes, je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, afin que vous mangiez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. »

Puis, s'adressant à Pierre, il ajouta : « Simon, Simon, voilà que Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, une fois converti, confirme tes frères. »

Pierre répondit sur-le-champ : « Seigneur, je suis prêt à vous accompagner, soit en prison, soit à la mort. — Je te le dis, Pierre, répliqua Jésus, avant le chant du coq, cette

nuit même, trois fois tu nieras que tu me connaisses. »

Puis il continua, en parlant aux apôtres : « Lorsque je vous ai envoyés prêcher, sans bourse, sans provisions, sans chaussures, vous a-t-il manqué quelque chose? — Rien, » répondirent-ils. « Mais à présent, reprit-il, que celui qui a une bourse, la prenne; et que celui qui n'en a pas, vende son manteau pour acheter une épée; car, je vous le dis, il faut qu'en moi s'accomplisse cette parole de l'Écriture : Il a été mis au rang des scélérats. En effet, tout ce qui a été écrit de moi a son terme. »

Les disciples ne saisirent pas la portée de ce discours; ils lui dirent : « Seigneur, il y a deux épées ici. — C'est assez, » répondit-il.

VII

Tout entier aux événements qui se passaient, Jésus dit à ses apôtres : « Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu; croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures. Je vais vous

y préparer une place. Je reviens ensuite, et je vous prends avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. Or vous savez où je vais, et vous connaissez le chemin. — Seigneur, interrompit Thomas, nous ignorons où vous allez; et comment pouvons-nous connaître le chemin? » Jésus reprit : « Je suis la voie, la vérité, et la vie. Personne ne va au Père que par moi; si vous me connaissez, vous connaissez aussi mon Père; désormais vous le connaîtrez, et vous l'avez vu. »

L'apôtre Philippe interrompit Jésus à son tour, et lui dit : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus répondit : « Je suis avec vous depuis si longtemps, et vous ne me connaissez pas! Philippe, celui qui me voit, voit le Père. Comment dis-tu : Montrez-nous le Père? Est-ce que vous ne croyez pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même; et le Père, qui est en moi, opère lui-même les œuvres dont vous êtes témoins. Croyez à cause de ces œuvres. En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en opèrera

de plus grandes que moi, parce que je vais à mon Père, et que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. »

VIII

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai mon Père qu'il vous donne un autre consolateur, le Paraclet, qui restera toujours avec vous; l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le connaît point et ne le voit point. Mais vous, vous le connaîtrez; car il demeurera au milieu de vous, et sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous me verrez; parce que je vivrai, et que vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous.

« Celui-là m'aime, qui garde mes commandements et les observe. Or celui qui m'aime,

sera aimé de mon Père ; je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui. »

L'apôtre Jude, prenant la parole, dit : « Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous, et non pas au monde ? »

Jésus lui répondit : « Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous établirons notre demeure en lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas ma parole, et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père, qui m'a envoyé. Je vous dis ces choses tandis que je suis encore avec vous ; mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne soit point troublé ni par l'inquiétude ni par l'effroi. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles auront été accomplies, vous croyiez en moi. Maintenant je vous parlerai peu, car le prince

de ce monde (Satan) approche. Il n'a aucun pouvoir sur moi; mais j'agis ainsi, afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'obéis à sa volonté.

« Levez-vous; sortons d'ici. »

IX

Après avoir récité l'hymne d'actions de grâces, ils se dirigèrent vers la montagne des Oliviers, où ils avaient coutume de passer la nuit.

En quittant le cénacle, Jésus continua d'instruire ses apôtres.

« Je suis la vraie vigne, dit-il, et mon Père est le vigneron. Toute branche qui ne fructifie pas en moi sera retranchée; celle qui porte des fruits sera émondée pour en produire davantage.

« Maintenant vous êtes purs, comme je vous l'ai dit déjà. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Une branche séparée du cep ne peut avoir de fruits; il en serait de même de vous, si vous ne demeuriez en moi.

« Je suis le cep de la vigne; vous en êtes les branches. Quiconque demeure en moi, en même temps que je demeure en lui, porte des fruits en abondance avec moi : sans moi, il est stérile. Quiconque ne demeure pas en moi, sera coupé comme un sarment inutile, qui se dessèchera, et sera ramassé pour être jeté au feu, où il se consumera. Si vous demeurez en moi, et que vous gardiez fidèlement mes paroles, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. Mon Père a été glorifié en ce que vous portez les fruits les plus abondants, et que vous êtes mes disciples. Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous observez mes commandements, vous resterez dans mon amour, comme j'ai moi-même accompli la volonté de mon Père, et que je suis resté dans son amour. Je vous parle ainsi pour que ma joie passe en vous, et que votre bonheur soit au comble. Vous êtes mes amis. Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous ai appelés mes amis; le serviteur ignore ce que fait son maître, et moi je vous ai manifesté tout ce que mon Père m'a

révélé. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; c'est moi qui vous ai choisis et appelés. Je vous ai établis mes apôtres afin que vous produisiez du fruit, et que ce fruit reste; afin aussi que vous obteniez de mon Père tout ce que vous demanderez en mon nom.

« Voici maintenant mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Si le monde vous hait, n'oubliez pas qu'il m'a d'abord eu en haine. Si vous aviez été du monde, le monde vous aimerait comme tout ce qui lui appartient; mais, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai séparés du monde, le monde vous déteste. Toutefois souvenez-vous toujours de cette parole : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître; si l'on m'a persécuté, on vous persécutera également. »

X

Je vous prédis toutes ces choses, afin que vous ne soyez pas découragés, et que la persécution ne soit pas pour vous une occasion

de chute. Un temps viendra où ils vous chasseront de leurs synagogues. En vous mettant à mort, ils s'imagineront rendre hommage à Dieu. Ils en agiront ainsi à votre égard, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi.

« Je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous pour quelque temps; à présent je vous les fais connaître, parce que je m'en vais.

« En écoutant ces paroles, votre cœur est rempli de tristesse; mais je vous dois manifester la vérité.

« Il est utile que je m'en aille, pour vous envoyer le Paraclet.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous n'êtes pas en état de les porter maintenant. Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.

« Dans peu temps vous ne me verrez plus; puis vous me reverrez pour un peu de temps, et je m'en vais à mon Père. »

Les apôtres ne comprenaient rien à ces dernières paroles. Voyant qu'ils allaient l'interroger, Jésus les prévint, et leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous

gémirez; le monde, au contraire, sera dans la joie. Vous serez vivement attristés; mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme souffre les douleurs de l'enfantement, elle est dans l'angoisse; mais elle ne tarde pas à oublier ses maux, ravie d'avoir mis un fils au monde. Et vous aussi, en ce moment, vous éprouvez de la tristesse; mais je vous reverrai, votre cœur sera inondé d'allégresse, et personne ne vous ravira votre joie. En ce jour vous invoquerez mon Père en mon nom; je ne vous dis pas que j'unirai ma demande à la vôtre; car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que j'étais venu de Dieu.

« Je vous ai parlé en paraboles jusqu'à présent; mais aujourd'hui je vous parle ouvertement. Je suis issu du Père, et j'ai paru en ce monde; maintenant je quitte le monde, et je retourne à mon Père. »

Les disciples lui dirent : « Nous reconnaissons que vous nous parlez ouvertement, et non plus en paraboles. Nous savons qui vous êtes. Personne n'a besoin de vous interroger. Nous croyons que vous êtes issu de Dieu.

— Vous croyez donc maintenant? reprit Jésus. Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de votre côté. Vous me laisserez seul. Je ne suis cependant pas seul, car mon Père est avec moi. Je vous ai parlé ainsi afin que votre foi en moi ne soit aucunement troublée. Vous aurez beaucoup à souffrir dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

XI

A peine Jésus a-t-il achevé ce discours, qu'il lève les yeux au ciel, en disant : « Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. Vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il leur procure la vie éternelle. Or la vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez chargé d'accomplir. Et maintenant, ô Père, glorifiez-moi en vous-même, de cette gloire que j'avais en

vous avant que le monde existât. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés sur la terre; et, comme ils étaient à vous, ils ont gardé votre parole. Ils ont reconnu véritablement que je suis issu de vous, et que vous m'avez envoyé. Je vous prie pour eux, et non pour le monde. Je ne suis plus pour longtemps dans le monde, je retourne à vous; pour eux, ils restent encore dans le monde. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés. Tandis que j'étais avec eux, je les ai gardés moi-même. Aucun n'a péri, excepté le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Conservez-les donc; sanctifiez-les dans la vérité; car votre parole est vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les envoie aussi dans le monde. Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole; afin que tous soient un, comme vous êtes en moi, ô Père, et que je suis en vous. Ainsi le monde connaîtra que vous m'avez envoyé. Père juste, le monde ne vous a pas connu. Moi, je vous con-

nais, et ceux-ci savent que vous m'avez envoyé. Je leur ai annoncé votre nom, et je l'annoncerai encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois en eux moi-même ! »

LIVRE XIV

I

Au moment où Jésus, après avoir traversé le torrent de Cédron, se disposait à entrer dans le jardin de Gethsémani, il dit à ses disciples : « Vous serez tous scandalisés cette nuit à cause de moi, car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. Lorsque je serai ressuscité, je vous précèderai en Galilée. »

Pierre, prenant la parole, s'écria : « Quand bien même tous les autres seraient scandalisés à cause de vous, moi je ne le serai jamais.

— Je te le dis en vérité, reprit Jésus, cette nuit même, avant le second chant du coq, tu m'auras renié trois fois. »

A ces mots, Pierre répliqua avec vivacité : « Lors même qu'il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. »

Les autres disciples firent les mêmes protestations.

Jésus alors, ainsi que les apôtres, entra dans le jardin, où il avait coutume de se retirer. Judas connaissait bien cette retraite. Aujourd'hui, après dix-huit siècles, un enclos de pierres sèches entoure le jardin de Gethsémani, où végètent encore huit oliviers, dont le tronc porte les signes d'une extrême vétusté. Si ces arbres ne sont pas contemporains de Jésus-Christ, ce que rien pourtant ne prouve, ce sont certainement leurs rejetons.

« Reposez-vous ici, dit Jésus, pendant que j'irai là-haut pour prier. Priez vous-mêmes, afin de ne pas entrer en tentation. » Il emmena avec lui Pierre, Jacques et Jean, et bientôt il devint triste, et fut saisi d'une angoisse mortelle. « Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort; restez ici, et veillez avec moi. » Puis il s'éloigna un peu, s'agenouilla, et tomba la face contre terre, priant, et disant : « Mon Père, si c'est possible, éloignez de moi ce

calice; mais que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. »

Il vint ensuite vers ses disciples, qu'il trouva endormis, et dit à Pierre : « Simon, tu dors! Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, de peur de tomber en tentation; l'esprit est vif, mais la chair est faible. »

La première prière et l'agonie du Sauveur avaient déjà duré une heure. Jésus s'éloigna une seconde fois, et répéta la même prière, en disant : « Mon Père, si ce calice ne peut être éloigné de moi, que votre volonté soit faite. »

Il vint de nouveau à ses apôtres, qu'il trouva plongés dans le sommeil; car leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre.

Il les quitta encore, et se mit une troisième fois en prière, disant : « Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice; cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. » Sa tristesse redoubla; il tomba dans une agonie terrible, de sorte que la sueur ruisselait en gouttes de sang jusqu'à terre. Sa prière devint plus fervente. Alors un ange descendit du ciel pour le fortifier.

Il retourna vers ses disciples, qui dormaient toujours, accablés eux-mêmes de tristesse. « Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez-vous. C'est assez. L'heure approche ; voici que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous ; allons : celui qui me livre n'est pas loin. »

Il parlait encore, lorsque parut Judas Iscariote, un des douze, accompagné d'une foule armée de glaives et de bâtons. Cette troupe avait été envoyée par l'ordre des princes des prêtres, des scribes et des anciens du peuple. Le traître était convenu d'un signe avec eux. « Celui, avait-il dit, que j'embrasserai, c'est lui ; prenez-le, et emmenez-le sous bonne garde. »

Judas, en effet, marchait en avant de cette cohorte, qui, outre les armes, portait des torches et des flambeaux. En arrivant, il se dirigea aussitôt vers Jésus, en disant : « Maître, je vous salue ; » et il le baisa.

Jésus lui dit : « Mon ami, pourquoi es-tu venu? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! »

La troupe était restée dehors, et entourait

le jardin. Jésus connaissait tout ce qui devait lui arriver; il s'avança, et dit : « Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, » répondirent-ils. « C'est moi, » reprit Jésus. Judas se trouvait en ce moment au milieu d'eux. Dès que Jésus eut prononcé ces mots, ils reculèrent, et tombèrent à la renverse. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, » dirent-ils. « Je vous l'ai dit, répliqua Jésus; c'est moi. Mais, puisque c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci, » ajouta-t-il en désignant ses apôtres. Il parlait ainsi pour accomplir cette parole de l'Écriture : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

Alors les soldats s'approchèrent, mirent la main sur Jésus, et l'arrêtèrent. Voyant ce qui se passait, et où l'on en voulait venir, ceux qui entouraient Jésus s'écrièrent : « Seigneur, si nous frappions avec l'épée? » Sans attendre la réponse, Pierre, qui avait une épée, la tira, et frappa aussitôt un serviteur du grand prêtre, auquel il coupa l'oreille droite. Ce serviteur avait nom Malchus. « N'allez pas plus loin, » dit Jésus; et il guérit l'oreille du blessé en la

« Je
les bra
même t
fruits e
stérile.
sera co
dessèch
feu, où
moi, et
roles, v
drez, et
glorifié
plus ab
Comme
aimés. I
observez
dans mo
compli l
resté da
que ma
heur soi
Désorma
viteurs,
viteur ig
vous ai

II

Le tribun qui commandait la cohorte des soldats, et les ministres juifs attachèrent Jésus, et le conduisirent à la maison d'Anne, beau-père de Caïphe : c'était lui qui, dans le conseil, avait dit aux Juifs : « Il est expédient qu'un seul meure pour tout le peuple. » Chemin faisant, ils mirent la main sur un jeune homme qui suivait par derrière, couvert seulement du drap dont il s'était enveloppé durant son sommeil ; mais celui-ci, rejetant ce léger vêtement, réussit ainsi à leur échapper. Simon-Pierre suivait de loin, en compagnie d'un autre disciple. Ce dernier était connu du grand prêtre ; aussi put-il entrer avec Jésus dans la cour intérieure, tandis que Pierre resta dehors. Cependant le disciple qui était connu chez le grand prêtre dit un mot à la portière, et celle-ci laissa passer Simon-Pierre.

La maison d'Anne était située sur la montagne de Sion, dans le quartier actuel des Arméniens. Anne n'avait ni le titre ni la juri-

diction de grand prêtre; mais l'histoire, qui le dépeint comme un homme plein de ruses et d'artifices, nous apprend qu'il exerçait une grande influence, non-seulement sur l'esprit de son gendre, mais encore dans le conseil de la nation juive.

A peine Pierre fut-il entré dans la maison d'Anne, que la portière lui dit : « N'êtes-vous pas un des disciples de cet homme? » Pierre affirma que non. Comme il faisait froid, on alluma un feu de charbon auquel se chauffaient les serviteurs et les ministres; Pierre se tenait avec eux pour se chauffer. Pendant ce temps-là, le pontife interrogea Jésus touchant ses disciples et touchant sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai enseigné publiquement devant tout le monde; j'ai prêché dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent; je n'ai rien dit en secret. Qu'avez-vous besoin de m'interroger? Demandez à ceux qui m'ont entendu quel a été mon langage : ils savent bien ce que j'ai dit. »

Là-dessus un des valets qui se tenait près de Jésus lui donna un soufflet, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? »

Jésus se contenta de lui dire : « Si j'ai mal parlé, prouvez-le; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? »

Cette violence inouïe d'un valet en plein tribunal, et qui ne mérita aucune réprimande de la part du juge, nous donne une première idée de l'étrange procédure suivie en toute cette affaire. Chez les Juifs, précisément, la loi était très-sévère pour ceux qui commettaient une pareille offense. Celui qui donnait un soufflet à un autre était passible d'une amende de deux cents deniers, plus de six fois le prix de la trahison de Judas. Jamais, d'ailleurs, on n'ouvrait pendant la nuit les débats dans une cause capitale. Chez tous les peuples l'accusé est respecté jusqu'à ce que la sentence soit prononcée. La législation judaïque se montre même plus favorable que les autres à l'égard de l'accusé. La preuve par le témoignage était admise avec réserve. Ici on va solliciter des témoins; on se mettra peu en peine de mettre d'accord les témoignages; on violera toutes les règles ordinaires de la légalité. Nous savons pourquoi, puisque nous connaissons le résultat de la délibération secrète prise na-

guère par les ennemis du Sauveur, à présent ses juges.

Anne ne poussa pas plus loin son interrogatoire. Il renvoya Jésus, garrotté, par-devant le tribunal de Caïphe.

III

Ceux donc qui s'étaient emparés de Jésus le menèrent à la maison de Caïphe, où était réuni le conseil des princes des prêtres, des scribes et des anciens du peuple. Pierre suivait à distance, et réussit à entrer dans la cour, où il se mit près du brasier devant lequel se chauffaient les gardes et les valets. Pierre désirait voir l'issue de cette affaire.

Cependant les princes des prêtres et les membres du conseil cherchaient un témoignage contre Jésus, afin de pouvoir le condamner à mort; mais ils n'en trouvaient aucun conforme à leur dessein, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés: car les témoignages ne s'accordaient pas entre eux. A la fin, deux faux témoins s'avancèrent, et

dirent : « Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir trois jours après. » D'autres s'exprimaient autrement : « Nous lui avons entendu dire : Je renverserai ce temple fait de main d'homme, et, trois jours après, j'en édifierai un qui ne sera pas fait de main d'homme. »

Ces témoignages n'avaient pas grande valeur. Jésus n'avait pas dit : *Je détruirai le temple* ; mais : *Détruisez ce temple,* et je le rebâtirai trois jours après. Ces paroles, d'ailleurs, ne suffisaient pas pour établir un crime capital. Les Juifs le savaient bien. Aussi Jésus gardait-il le silence. Le conseil était déconcerté. « Comment, dit le grand prêtre en s'avançant au milieu de l'assemblée, vous ne répondez rien aux témoignages que l'on vient de porter contre vous? » Jésus continua de se taire.

L'embarras croissait. Ce moyen de preuve fut abandonné, et les témoins écartés. Caïphe alors eut recours à un autre système. Il reprit l'interrogatoire, et dit à Jésus d'un ton solennel : « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

A cette injonction, exprimée en termes aussi graves, Jésus répondit aussitôt : « Vous l'avez dit; je le suis. Mais, je vous le dis, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. »

A ces mots, le grand prêtre déchira ses vêtements, en s'écriant : « Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous l'avez entendu; il a blasphémé. Donnez vos voix. »

Tous alors, n'attendant que cette question, répondirent : « Nous le condamnons; il mérite la mort. »

Les Juifs avaient coutume de déchirer leurs vêtements lorsqu'ils entendaient prononcer un blasphème, pour témoigner l'horreur que leur inspirait ce crime contre Dieu. Cet usage cependant était bien tombé. Peu de personnes avaient assez de zèle pour déchirer leurs habits, et les jeter ensuite au rebut. Même en feignant la plus grande indignation, on faisait comme les juges et les témoins qui condamnèrent saint Étienne : en criant au blasphème, on se bouchait les oreilles pour n'être point obligé de déchirer ses vêtements.

IV

Tandis que ces choses se passaient dans la maison du grand prêtre, une autre scène avait lieu dans la cour parmi les gens de basse condition qui la remplissaient. Pierre s'y trouvait au milieu d'eux. Une servante, l'ayant examiné avec curiosité, s'approcha, et lui dit : « Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia, en disant : « Je ne sais ce que vous voulez dire. » Les assistants lui adressèrent la même question. Pierre nia encore. Une autre servante, le voyant à la lumière, et le regardant avec attention : « Vraiment, dit-elle aux voisins, c'est un des disciples de Jésus. » Un des serviteurs, parent de Malchus, auquel Pierre avait coupé l'oreille, ajouta : « Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec lui? » Les assistants continuèrent : « Vous êtes Galiléen; votre accent l'indique assez : n'êtes-vous pas un des disciples? » Pierre se mit à protester vivement en ces termes : « Je ne connais pas cet homme. »

Je ne connais pas cet homme! quelle parole méprisante! Il parlait encore, et Jésus lui jeta un regard. A l'instant même le coq chanta. Pierre se souvint de la prédiction de son Maître : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Il sortit, et pleura amèrement.

V

A peine la sentence prononcée contre Jésus, les gardes et les valets commencèrent à l'accabler d'outrages et de coups. Les uns le frappaient au visage, les autres le souillaient de leurs crachats, ajoutant l'insulte grossière aux mauvais traitements. Ils lui jetèrent un voile sur la face; puis ils le frappaient, en disant : « Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. » Aucun opprobre ne lui fut épargné.

Pendant le reste de la nuit, la soldatesque et les valets se firent un cruel plaisir de l'abreuver d'humiliations. En aucun pays du monde la loi ne tolère à l'égard d'un condamné une pareille aggravation de la peine. Ici tout se

réunit pour accabler une innocente victime : les juges n'ont nul souci des traitements horribles sous lesquels elle succombe ; ses gardiens deviennent ses bourreaux. Dans la maison même du grand prêtre, toutes les atrocités que peut inventer l'imagination pervertie d'hommes abjects sont commises au milieu des risées, des plaisanteries et des blasphèmes.

VI

La réunion nocturne des juges qui avaient interrogé et condamné Jésus n'était pas nombreuse probablement. L'œuvre qui venait d'être accomplie n'avait pas autorité ; aussi dès le matin le conseil fut-il convoqué. Les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple s'assemblèrent en conseil. L'interrogatoire de la nuit avait suffisamment éclairé ceux qui l'avaient dirigé ou qui l'avaient entendu. Cette fois, on ne manda pas de témoins. On dit de suite à Jésus : « Si vous êtes le Christ, dites-le nous. » Il répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; si je vous expose mes

motifs, vous ne m'écouterez pas, et vous ne me délivrerez pas. Vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. — Vous êtes donc le Fils de Dieu? » demandèrent-ils tous à la fois. « Vous dites vous-mêmes, répondit Jésus, que je le suis. » Tous s'écrièrent de concert : « Qu'avons-nous besoin de témoignages? N'avons-nous pas entendu les paroles qu'il vient de prononcer? »

A ces mots, l'assemblée se leva. Jésus, toujours chargé de liens, fut mené vers Pilate, gouverneur de la Judée.

Le conseil national des Juifs ne possédait plus que de faibles lambeaux d'autorité. Les étrangers étaient maîtres, et ils exerçaient seuls les actes de la souveraineté. Ainsi le sceptre de Juda était brisé depuis plus d'un quart de siècle. Le gouverneur romain décidait seul des peines capitales. C'est pour cela que le grand conseil traduit Jésus devant le tribunal de Pilate, et va soutenir l'accusation pour laquelle il sollicite une sentence de mort. Le Romain ne partage point la haine de ces Juifs, que l'emportement conduit au crime. Voyons la suite de cette étrange procédure.

VII

Judas cependant, prévoyant le triste dénouement résultant de sa trahison, et sachant que le grand conseil avait déjà condamné Jésus, poussé par le remords, vint rapporter les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens du peuple, disant : « J'ai péché en livrant le sang innocent. »

Ce cri de la conscience du traître aurait dû produire une impression de vive inquiétude sur l'esprit des juges. Le pacte infâme conclu à prix d'argent était dévoilé aux yeux du public. C'était, en outre, une dernière protestation en faveur de l'innocence. Les juges, avec une indifférence calculée, répondirent à Judas : « Que nous importe? Cela te regarde. » En proie au désespoir, l'apôtre infidèle jeta l'argent dans le temple, et alla se pendre. Le corps du traître se rompit, en sorte que ses entrailles se répandirent jusqu'à terre.

Les princes des prêtres ramassèrent l'argent; mais ils refusèrent de le mettre dans le

trésor du temple; « parce que, disaient-ils, c'est le prix du sang. » Ils l'employèrent à l'achat du champ d'un potier, pour en faire le cimetière des étrangers. Ce lieu de sépulture fut depuis lors appelé *Haceldama,* c'est-à-dire *le champ du sang.* Alors fut accomplie cette prophétie mémorable de Zacharie : « Ils ont pris les trente pièces d'argent, prix de celui qui a été vendu par les enfants d'Israël, et ils les ont données pour acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur me l'a commandé. »

Aujourd'hui encore on montre *le champ du sang* au pèlerin qui visite Jérusalem. Saint Jérôme, au IVe siècle de l'ère chrétienne, le connaissait. Les chevaliers de Saint-Jean avaient coutume d'y ensevelir le corps des Francs morts à Jérusalem. Les Arméniens y ont enterré leurs morts jusqu'à ces derniers temps. Quand on remue le sol, on trouve quantité de fragments de poterie. On y reconnaît toujours *le champ du potier.*

VIII

Il était encore matin quand les membres du conseil arrivèrent chez Pilate. Ils ne voulurent pas entrer dans le prétoire, de peur de contracter quelque souillure légale qui les empêchât de célébrer la fête de Pâque.

Le gouverneur romain résidait habituellement à Césarée, à deux journées de marche de Jérusalem, sur les bords de la mer, où le climat est plus agréable et plus sain qu'au milieu des montagnes de la Judée. Les Juifs eussent préféré, sans doute, y envoyer Jésus, en l'éloignant de Jérusalem pour le soustraire aux yeux du peuple, qui lui était favorable. Mais ordinairement le préteur, à l'époque des grandes fêtes, se transportait à la ville sainte, entouré de soldats, et dressait son tribunal dans le palais du gouvernement, au pied de la citadelle. Beaucoup de personnages considérables se rendaient à Jérusalem pour y passer la fête de Pâque, et Hérode, tétrarque de Galilée, n'y manquait pas. Il s'y trouvait cette

année-là dans son palais, non loin de l'esplanade du temple.

A l'arrivée du conseil, Pilate sortit, et s'avança de quelques pas vers les princes des prêtres, en leur disant : « De quel crime accusez-vous cet homme ? »

Il paraît que l'officier romain ne leur fit pas accueil comme ils s'y attendaient; car ils répondirent d'un ton de mécontentement : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. »

Pilate voyait bien qu'il s'agissait non d'un crime, mais de passions cachées sous le masque de la religion. « Prenez-le, vous autres, répondit-il, et jugez-le selon votre loi. — Il ne nous est permis, reprirent-ils, de condamner personne à mort. »

Ainsi s'accomplissait la parole de Jésus, qui avait prédit de quel genre de mort il devait mourir. Chez les Juifs, en effet, les faux prophètes et les blasphémateurs étaient lapidés. Puisque les Juifs poursuivaient Jésus à ce double titre, ils auraient dû l'accabler de pierres, et non le déférer au tribunal d'un juge auquel ils allaient demander pour l'ac-

cusé un supplice affreux, réservé aux esclaves chez les Romains et les Carthaginois, et inusité chez les autres peuples.

Les princes des prêtres se mirent alors à exposer leurs chefs d'accusation, en disant : « Nous l'avons surpris séduisant le peuple, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-roi. »

Voilà donc la triple accusation soumise au jugement du gouverneur. Pilate alors rentra dans le prétoire, et Jésus comparut devant lui. « Êtes-vous le roi des Juifs? » demanda le juge. « Dites-vous cela de vous-même? répondit Jésus, ou l'avez-vous appris par d'autres? »

Cette expression *le Christ-roi* avait chez les Israélites un sens mystique dont les étrangers avaient entendu parler vaguement; mais les Romains ne s'en préoccupaient guère. Aussi Pilate répliqua : « Est-ce que je suis Juif, moi? Les princes des prêtres vous ont amené devant mon tribunal. Qu'avez-vous fait? » Jésus lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde; s'il était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse point

livré aux Juifs; mais mon royaume n'est point d'ici-bas. — Vous êtes donc roi? » reprit Pilate. « Vous le dites, répondit Jésus, je suis roi. Je suis né et je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité.

— Qu'est-ce que la vérité? » demanda Pilate. Et, sans attendre la réponse, il alla trouver les princes des prêtres et les autres Juifs, et leur dit : « Je ne trouve cet homme coupable d'aucun crime. » Ceux-ci s'animèrent alors jusqu'à la fureur. Ils criaient : « Cet homme agite le peuple par ses prédications dans toute la Judée et la Galilée. »

Ce dernier mot fut aussitôt saisi par le Romain, qui se hâta de demander si Jésus était Galiléen. Apprenant qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à ce prince, qui se trouvait à Jérusalem pendant ces jours de solennité. Hérode fut sensible à cet acte du préteur. Depuis ce jour Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

Le Romain voulait se débarrasser d'une affaire pénible, où un innocent était poursuivi par des ennemis acharnés. Hérode fut satisfait

de voir Jésus; car depuis longtemps il désirait vivement le voir, à cause de la renommée qui lui avait appris bien des choses, et parce qu'il souhaitait ardemment voir un miracle. Le tétrarque interrogea Jésus longuement, et lui adressa plusieurs questions; mais Jésus ne répondit rien. Les princes des prêtres et les scribes étaient là, continuant toujours leurs accusations.

Déçu dans son attente, mécontent du silence qu'il ne put réussir à rompre, Hérode, avec sa cour, méprisa Jésus. En signe de dérision, il le revêtit d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate; refusant, sans doute, d'exercer sa juridiction sur un territoire étranger; montrant assez, d'ailleurs, qu'il n'y avait pas lieu de condamner un homme qui ne lui semblait nullement à craindre.

Pilate, saisi de nouveau de cette affaire, convoqua les princes des prêtres, les scribes et le peuple, et leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme en l'accusant de soulever le peuple. Je l'ai interrogé en votre présence, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes que vous lui imputez. Hérode, auquel je vous

ai renvoyés, en a jugé de même; il n'y a donc en cet homme aucun fait qui mérite la mort. Je le renverrai, après l'avoir fait châtier. »

Les princes des prêtres renouvelèrent toutes leurs accusations. Jésus gardait le silence. « N'entendez-vous pas, dit Pilate, les témoignages qu'ils portent contre vous? » Mais il continua de garder le silence. Pilate continua : « N'avez-vous rien à répondre? Voyez combien d'accusations pèsent sur vous. » Jésus ne répondit rien, au grand étonnement du gouverneur.

IX

Le préteur ne savait plus quel parti prendre. L'innocence de l'accusé était évidente. S'il n'avait pas le courage de prononcer son acquittement, serait-il assez méchant pour prononcer une condamnation à mort? Il voulut profiter de l'occasion de la fête pour faire demander par la multitude la délivrance de Jésus. C'était, en effet, la coutume, et en même temps une concession faite au peuple par les conqué-

rants, de délivrer un prisonnier choisi par le peuple aux jours de grande solennité. Il y avait pour lors en prison un insigne voleur nommé Barabbas, lequel, en outre, s'était rendu coupable d'homicide dans une sédition. Pilate, s'adressant à la multitude : « C'est la coutume, dit-il, que je vous accorde la délivrance d'un prisonnier à Pâque. Lequel voulez-vous que je délivre, de Barabbas ou de Jésus, qui est appelé Christ? Voulez-vous que je délivre le roi des Juifs? »

Le préteur parlait ainsi de manière à laisser entrevoir sa pensée; car il n'ignorait pas que les princes des prêtres avaient livré Jésus par jalousie.

Au moment même où Pilate prononçait ces paroles, assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : « Ne vous mêlez point de ce qui concerne cet homme juste; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée en songe à cause de lui. »

Alors les princes des prêtres excitèrent vivement le peuple à demander l'élargissement de Barabbas, et à faire périr Jésus. La foule céda à ces suggestions. Quand le président

réitéra sa question, une immense clameur s'éleva pour demander Barabbas. « Que ferai-je donc de Jésus? » dit Pilate. Un cri formidable lui répondit : « Qu'il soit crucifié! — Quel mal a-t-il fait? » répliqua le gouverneur. Un second cri, plus formidable que le premier, se fit entendre : « Crucifiez-le! crucifiez-le! »

Voyant qu'il ne gagnait rien, et que le tumulte, au contraire, allait croissant, Pilate prit de l'eau, et se lava les mains en présence de la multitude, disant : « Je suis innocent du sang de cet homme juste; c'est votre affaire. » Tout le peuple, d'une seule voix, s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! »

Pilate essaya encore de délivrer Jésus en haranguant la multitude; mais tous recommencèrent à crier : « Crucifiez-le! crucifiez-le! »

Pour la troisième fois, le préteur leur dit : « Quel mal a-t-il fait? Je ne le trouve coupable d'aucun crime qui mérite la mort. Je vais le renvoyer, après l'avoir fait flageller. »

La tempête, loin de se calmer, devenait de plus en plus violente. Les cris étaient encore plus forts pour réclamer une sentence de mort.

X

Le gouverneur romain n'avait pas encore cédé. Il résolut d'essayer un dernier moyen, celui de la commisération. Ce sentiment, d'ordinaire, est puissant sur le peuple. La vue de la souffrance et du sang l'émeut profondément. Pilate ordonna donc de flageller l'accusé. Le supplice de la flagellation était un des plus cruels qui fussent en usage chez les Romains. On se servait de lanières de cuir ou de cordes attachées à une espèce de manche, et chaque lanière se terminait par un petit morceau de plomb ou de fer. Chaque coup faisait jaillir le sang, et déchirait horriblement le dos et les épaules; car le patient avait les mains liées, attaché lui-même à une petite colonne haute d'environ cinquante centimètres.

Non contents de frapper la victime, les soldats ajoutèrent les insultes aux coups. Ils lui mirent sur la tête une couronne d'épines, à la main un sceptre de roseau, et le couvrirent d'un manteau de pourpre. Puis, fléchissant le

genou devant lui par dérision, ils disaient : « Salut, roi des Juifs. » En même temps ils lui donnaient des soufflets, et le frappaient avec le roseau.

Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : « Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. » Jésus parut donc portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre. « VOILA L'HOMME : *Ecce homo,* » dit Pilate. Ce spectacle aurait attendri les cœurs les plus durs, s'ils avaient été animés du moindre sentiment d'humanité. Les princes des prêtres et leurs serviteurs recommencèrent à crier : « Crucifiez-le! crucifiez-le! — Eh bien, reprit Pilate, prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le; pour moi, je ne le reconnais coupable d'aucun crime. — Nous avons notre loi, répliquèrent les Juifs, et, suivant cette loi, il a mérité la mort; car il s'est appelé Fils de Dieu. »

Quand Pilate eut entendu ces paroles, son embarras et ses appréhensions augmentèrent. Il rentra dans le prétoire, et dit à Jésus : « D'où êtes-vous? » Celui-ci ne répondit pas. « Vous ne me dites rien, reprit le juge; ignorez-vous

que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier ou de vous relâcher? — Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit Jésus, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est plus coupable que vous. »

A partir de ce moment, Pilate était décidé à prononcer l'élargissement de l'accusé. Connaissant ces dispositions, les Juifs changent de tactique. Ils abandonnent leurs premiers griefs. Leur loi n'est plus mise en avant, et ici apparait la preuve de leur faux zèle. La conscience du préteur se révolte; pourquoi commettrait-il un crime inutile? On va s'adresser à son ambition, et tâcher de l'effrayer d'une menace de dénonciation. Les Juifs se mirent donc à crier : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César; car quiconque se fait roi se déclare contre César. » Les Juifs avaient réussi. Entendant ces paroles, Pilate fit sortir Jésus, et établit son tribunal en un endroit appelé le Haut-Pavé, en hébreu Gabbatha. Puis, s'adressant aux Juifs d'un ton ironique, qui était en même temps un reproche de leur mauvaise foi, il leur dit : « Voici votre roi. » Les Juifs crièrent : « Prenez-le! prenez-le! cru-

cifiez-le! — Est-ce que je crucifierai votre roi? » reprit Pilate. « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » répondirent les princes des prêtres.

A une telle protestation des premiers dignitaires de la nation et des représentants naturels des traditions religieuses et politiques des Israélites, il est facile, même aux Juifs modernes les plus obstinés, de reconnaître le terme de la fameuse prophétie de Jacob. Le Désiré des nations a dû paraître; Juda a perdu le sceptre. La rédemption va s'accomplir.

C'était vers la sixième heure du jour, la veille du sabbat, un vendredi, que ce grand drame se passait à Jérusalem. Désireux d'être agréable à la multitude, suivant une faiblesse fatale dans tous les temps, Pilate prononça d'abord la délivrance d'un homme coupable du crime d'homicide, d'un séditieux et d'un voleur. Barabbas fut rendu à la liberté, puisque le peuple l'avait réclamé. Quant à Jésus, dont l'innocence avait été reconnue et proclamée à plusieurs reprises, le juge l'abandonna aux Juifs, selon leur volonté, pour qu'il fût crucifié.

XI

Ainsi fut arrachée à un juge faible, par peur et par politique, la condamnation d'un innocent. Ainsi s'accomplit la prédiction de Jésus sur le chemin de la Galilée à Jérusalem, dans le pays d'Ephraïm, quand il disait à ses apôtres : « Le Fils de l'homme sera livré aux païens, outragé et mis en croix. » La sentence fut rendue vers onze heures du matin. Aussitôt les soldats, avec la grossièreté habituelle à cette époque chez les gens de guerre, recommencèrent les insultes dont ils avaient déjà rassasié Jésus. Après avoir épuisé les coups, les injures, les moqueries, ils lui ôtèrent le manteau de pourpre, et lui remirent ses vêtements. Aussitôt ils le traînèrent dehors, et le conduisirent au lieu du supplice. Jésus se mit en marche, chargé du bois de sa croix, se dirigeant vers le Calvaire, en hébreu *Golgotha*. Deux malfaiteurs, condamnés au même genre de mort, devaient être exécutés en même temps. En suivant la voie douloureuse, épuisé par la

souffrance et la perte de son sang, Jésus succombait sous le poids de sa croix. Les soldats rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs et passait par là. Ils l'arrêtèrent, et le forcèrent de porter la croix de Jésus.

C'était la coutume chez les Romains que le condamné portât l'instrument de son supplice. Quelques auteurs prétendent qu'il s'agissait ordinairement, pour le patient, de porter la traverse de la croix, et non l'arbre, qui était communément d'une grandeur considérable. Le funèbre cortége était ordinairement précédé d'un crieur public, proclamant les motifs de la condamnation, ou portant un écriteau sur lequel chacun pouvait lire les termes de la sentence. Pilate écrivit le titre qui devait être placé au haut de la croix; il était conçu en ces termes : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS, et en trois langues, c'est-à-dire en hébreu, en grec et en latin. Beaucoup de Juifs lurent cette inscription; ils en étaient mécontents. Les princes des prêtres en firent la remarque au gouverneur : « N'écrivez pas : ROI DES JUIFS; mais qu'*il*

se dit le roi des Juifs. » Pilate leur répondit sèchement : *Ce que j'ai écrit est écrit.* Les deux malfaiteurs allaient en avant; Jésus suivait, accompagné d'une grande foule et de pieuses femmes qui pleuraient et se lamentaient. Jésus se tourna, et dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car viendront des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles et celles qui n'ont point eu d'enfants; heureux le sein qui n'a point allaité! On dira alors aux montagnes : Écrasez-nous! et aux collines : Couvrez-nous! »

Dans cette marche pénible, Jésus semble oublier ses douleurs, et ne pense qu'à la ruine prochaine de Jérusalem, de cette ville coupable qui repousse et tue les prophètes. Durant les derniers assauts qui précédèrent la prise de Jérusalem, des milliers d'infortunés qui avaient cherché leur salut dans des souterrains profonds furent ensevelis sous les ruines. Ce ne furent pas cependant les plus à plaindre. Combien de malheureux, tristes jouets des vainqueurs, vendus en esclavage, traînés partout comme le rebut du genre humain, eussent

souhaité de trouver un tombeau sous les débris de leur patrie !

Ce fut en ce moment qu'une pieuse femme, suivant une tradition respectable, appelée Bérénice, quoique plus connue sous le nom de Véronique, s'avança vers Jésus d'un air compatissant, et lui essuya le visage inondé de sueur et de sang. L'empreinte de la face du Sauveur y resta marquée. Une autre tradition non moins digne de foi nous apprend que Jésus tomba plusieurs fois le long de la voie douloureuse, depuis le prétoire jusqu'au Calvaire. Puisque nous avons mentionné ces deux anciennes traditions, nous ne devons pas en omettre une autre non moins pieuse ni moins ancienne. Marie, mère de Jésus, se tenait non loin du prétoire tandis que les Juifs demandaient à grands cris le sang de l'innocente victime. Quoi de plus naturel pour une mère? Aussi la voyons-nous quelques instants plus tard au pied de la croix. A peine sorti du tribunal, Jésus aperçut sa mère, et lui fit un salut respectueux en passant. La Vierge tomba comme demi-morte. En cet endroit, les chrétiens érigèrent dans la suite un sanc-

tuaire sous le titre de *Notre-Dame-des-Douleurs*.

Au haut de la rue suivie par le lugubre convoi, s'ouvrait la porte Judiciaire, qui donnait sur le Golgotha ou la place des exécutions. Arrivés au Calvaire, les soldats offrirent à Jésus comme boisson du vin mêlé de myrrhe; mais, lorsque Jésus en eut goûté, il refusa d'en boire. Ensuite ils le dépouillèrent de ses vêtements, et le crucifièrent en lui enfonçant de gros clous dans les mains et dans les pieds; ils plantèrent sa croix entre celles des deux voleurs, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Il a été mis au rang des scélérats. » Pendant ce temps-là, Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. »

Après avoir crucifié Jésus, les soldats, par suite d'un usage peu honorable [1], prirent ses vêtements, et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Mais, comme sa tunique était

[1] Les soldats, à cette époque, faisaient l'office de bourreaux; ils se partageaient les vêtements du supplicié. L'empereur Adrien abolit cette coutume, si peu digne de l'armée romaine.

sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils résolurent de ne point la couper, et de la tirer au sort. Cette parole de l'Écriture fut ainsi accomplie : « Ils ont partagé mes vêtements entre eux, et ils ont tiré ma robe au sort. »

Après avoir terminé leur œuvre de bourreaux, les soldats s'assirent pour garder les suppliciés.

XII

Jésus fut attaché en croix à la sixième heure du jour, c'est-à-dire à midi. La foule le regardait. Les princes des prêtres se moquaient de lui. « Il a sauvé les autres, disaient-ils; qu'il se sauve maintenant lui-même, s'il est le Christ Fils de Dieu! » Les passants l'insultaient également; haussant les épaules, et branlant la tête, ils disaient : « Eh bien, toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! » Les scribes et les anciens du peuple se joignaient aux princes des prêtres

pour proférer de sanglantes railleries; ils se disaient les uns aux autres : « Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu; que Dieu le délivre à présent, s'il veut; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. » Les soldats l'insultaient aussi, de même que l'un des malfaiteurs en croix, qui disait : « Si tu es le Christ, sauve-toi, et sauve-nous avec toi. » L'autre malfaiteur reprit son compagnon d'infortune, en disant : « Ne crains-tu pas Dieu, parce que tu es condamné au même supplice? Pour nous, nous avons été condamnés avec justice, et nous souffrons la peine due à nos crimes; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Puis, s'adressant à Jésus, il ajouta : « Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume. » Jésus lui répondit : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras en paradis avec moi. »

La croix n'était pas entourée seulement d'hommes au cœur d'airain. Non loin, se tenaient debout Marie mère de Jésus, Marie belle-sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, Marie-Madeleine, et plusieurs autres.

Apercevant sa mère à côté du disciple bien-aimé, il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » S'adressant ensuite à Jean, le disciple préféré, il ajouta : « Voici votre mère. » Depuis ce moment, le disciple la traita comme sa mère, et la reçut chez lui[1].

Ces grands événements, les plus extraordinaires qui aient jamais étonné le monde, se passaient entre midi et trois heures. Pendant tout ce temps-là, les ténèbres couvrirent la terre entière. Le soleil s'obscurcit, se voilant de plus en plus jusqu'à la neuvième heure, c'est-à-dire jusqu'à trois heures après midi. Alors Jésus jeta un grand cri, en disant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Quelques-uns des assistants crurent qu'il invoquait Élie; d'autres dirent : « Attendons, pour voir si Élie viendra le secourir. »

Jésus, sachant que tout est accompli, afin d'accomplir encore l'Écriture, dit : « J'ai soif. »

[1] D'après une tradition reposant sur le témoignage d'Évode, disciple de saint Pierre, la sainte vierge Marie était alors âgée d'environ 48 ans, et saint Jean avait 24 ans. Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, p. 185.

Aussitôt on trempa une éponge dans un vase rempli de vinaigre, et on la mit au bout d'un roseau pour lui donner à boire.

Lorsque Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est consommé ! » Puis il ajouta d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » En prononçant ces paroles, il inclina la tête, et rendit le dernier soupir.

XIII

Aussitôt le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent. Le centurion, qui se tenait debout vis-à-vis de Jésus, ayant vu comment il était mort en poussant un grand cri, et témoin du tremblement de terre, rendit gloire à Dieu, en disant : « Certainement cet homme était innocent ! C'était vraiment le Fils de Dieu ! » Les gardes, également témoins de tout ce qui venait d'arriver, furent saisis d'une vive frayeur : « Vraiment, disaient-ils, c'était le Fils de Dieu ! » La foule, qui s'était assemblée pour voir ce triste spectacle, se

retira consternée : chacun, en s'en allant, se frappait la poitrine.

Non loin, se tenaient tous ceux qui connaissaient Jésus. Il y avait en outre plusieurs saintes femmes venues avec lui de la Galilée, et qui le servaient. Ces pieuses servantes de Jésus regardaient de là : on distinguait parmi elles Marie-Madeleine; Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph; et Salomé, mère des fils de Zébédée. Il s'en trouvait beaucoup d'autres, que les circonstances présentes avaient décidées à monter à Jérusalem.

Le corps de Jésus, soumis aux conditions ordinaires de l'humanité, venait de perdre la vie. Le calice des souffrances et des humiliations était épuisé jusqu'à la lie. Le plus grand mystère était consommé. L'âme du Sauveur descendit dans les limbes, pour annoncer la nouvelle de la délivrance aux âmes des justes qui s'y trouvaient détenues [1]. L'heure de la rédemption était enfin venue pour le monde.

[1] Saint Pierre. Ep. I, chap. III, vers. 18 et 19.

XIV

Lorsque le soir fut arrivé, comme c'était la veille du sabbat, et que ce jour était très-solennel, les Juifs prièrent Pilate de faire rompre les jambes des suppliciés, et de faire descendre les cadavres de la croix, afin qu'ils ne restassent pas exposés durant la journée du sabbat. Sur l'ordre qui leur fut donné, des soldats rompirent les jambes des deux larrons. Cette affreuse blessure devait ôter un reste de vie qui prolongeait quelquefois le supplice durant plusieurs jours d'agonie. Le bourreau, par une sorte de pitié, donnait parfois un coup de massue sur la poitrine pour amener aussitôt la mort : c'est ce qu'on appelait le coup de grâce. Quand les gardes vinrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance, et aussitôt il en coula de l'eau avec du sang. Ces derniers faits étaient encore l'accomplissement de l'Écriture : « Vous ne briserez aucun de ses os. » Un autre passage

ajoute : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé. »

L'écoulement du sang mêlé d'eau était un signe certain de mort. C'était aussi une image de la purification du genre humain; car, chez les Juifs, on aspergeait le peuple avec de l'eau et du sang pour le purifier. L'ouverture du côté du Sauveur est pleine de mystères. Les saints Pères ne tarissent pas à ce sujet, quand ils parlent de la fécondité miraculeuse de l'Église, l'Ève nouvelle, et de la grâce des sacrements.

Saint Jean, dans son Évangile, insiste sur ce fait; il nous affirme qu'il a été témoin de la blessure faite au côté, et que son témoignage est certain. L'apôtre saint Jean, en effet, écrivait à une époque où certains hérétiques enseignaient que Jésus avait eu un corps céleste et sans réalité, et qu'il avait souffert la mort en apparence. D'un mot, l'Évangéliste détruit leurs erreurs : « J'ai vu, dit-il, et personne ne peut infirmer mon témoignage. »

XV

La soirée s'avançait, et le soleil était sur le point de se coucher, lorsque survint Joseph d'Arimathie, ainsi nommé d'une ville de Judée. C'était un homme considérable, riche, membre du sénat de la nation, rempli de justice et de probité. Il n'avait point donné son consentement dans le conseil des anciens, et s'était opposé aux résolutions des autres. Il attendait le royaume de Dieu, et était disciple de Jésus, secrètement toutefois, par peur des Juifs. Joseph se présenta hardiment devant Pilate, et demanda l'autorisation de prendre le corps de Jésus.

Étonné d'apprendre que Jésus fût déjà mort, Pilate manda le centurion, et l'interrogea sur la vérité du fait. Sur l'affirmation de l'officier, Pilate accorda la permission demandée.

Nicodème vint aussi. C'était ce même homme qui, dès le commencement, était venu trouver Jésus pendant la nuit; il apportait un mélange

de myrrhe et d'aloès, du poids d'environ cent livres[1].

Ils descendirent donc le corps de la croix, le couvrirent d'aromates, l'enveloppèrent d'un suaire, et l'entourèrent de bandelettes, selon les coutumes usitées chez les Juifs pour la sépulture des morts.

A l'endroit où Jésus fut crucifié, il y avait un jardin appartenant à Joseph d'Arimathie. Celui-ci y avait fait creuser dans le roc un sépulcre, où personne encore n'avait été déposé. Joseph et Nicodème se hâtèrent d'y placer le corps de Jésus; car les étoiles allaient bientôt paraître au firmament, et, dès qu'elles brillaient, le sabbat commençait. Joseph ferma l'entrée du sépulcre en y roulant une grosse pierre.

Marie-Madeleine, Marie, mère de Joseph, et les autres pieuses Galiléennes, étaient assises devant l'ouverture du tombeau, regardant les apprêts funèbres, et considérant la manière dont le corps avait été posé. Elles voulaient, à leur retour en ville, acheter des aromates et

[1] Ou mieux, d'une valeur d'environ cent livres d'argent.

des parfums pour continuer l'embaumement du corps. Mais, à cause du sabbat et du repos absolu prescrit pour ce saint jour, elles restèrent tout le jour sans rien faire.

De même que le sabbat commençait, suivant notre manière de diviser le temps, le vendredi soir à la chute du jour, lorsque la nuit était assez obscure pour qu'on distinguât aisément les étoiles au ciel; ainsi, le lendemain, il finissait à la même heure.

Cependant, le jour même de la Pâque et du grand sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur, lorsqu'il était encore vivant, a dit : Je ressusciterai après trois jours. Commandez donc de garder le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent en cachette dérober le corps, et ne fassent accroire au peuple qu'il est ressuscité; car alors cette dernière erreur serait pire que la première. » Les ennemis de Jésus trahissaient ici leur mauvaise foi. Ils l'avaient accusé de vouloir détruire le temple de Dieu; maintenant ils avouent qu'il faisait allusion à sa ré-

surrection, qui aurait lieu trois jours après sa mort. Pilate n'ignorait aucun des mobiles de leur indigne conduite. Il comprit sans peine la contradiction dans laquelle ils tombaient en ce moment; aussi leur répondit-il de mauvaise humeur : « Vous avez des gardes à vous ; établissez-les gardiens du tombeau comme vous l'entendrez. »

Les députés du grand conseil s'en allèrent sur-le-champ exécuter leur dessein. Ils mirent des gardes à l'entrée du sépulcre, et scellèrent la pierre qui fermait la tombe.

LIVRE XV

I

Dès que le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums et des aromates pour achever l'embaumement du corps du Sauveur, commencé à la hâte dans la soirée du vendredi. Le premier jour de la semaine, le dimanche, selon le langage des chrétiens, qui commençait au lever des étoiles [1], les saintes femmes se disposèrent à aller au sépulcre. Elles partirent pendant que les ténèbres cou-

[1] A vespera usque ad vesperam celebrabitis sabbata vestra. *Levit.*, XXIII, 32.

vraient encore la terre, et arrivèrent après le lever du soleil. Chemin faisant elles se disaient : « Qui pourra ôter la pierre qui ferme l'entrée du tombeau? » Elles ignoraient la présence des gardes, et les précautions prises par les Juifs en scellant la pierre.

Dès l'aurore, Jésus sortit vivant du tombeau, ressuscitant par sa propre puissance. La terre trembla, et un ange, descendu du ciel, roula la pierre, et s'assit dessus. Son visage resplendissait comme l'éclair, et ses vêtements étaient blancs comme la neige. A sa vue, les gardes furent saisis de frayeur; telle fut leur épouvante, qu'ils étaient renversés à terre comme morts.

A ce même moment, les tombeaux s'ouvrirent; les corps de plusieurs saints personnages, plongés dans le sommeil de la mort, se levèrent, sortirent du sépulcre, et allèrent dans la cité sainte, où ils apparurent à plusieurs.

Alors survinrent les saintes femmes, précédées de Marie-Madeleine. A leur grande surprise, elles virent que la pierre, dont le poids était énorme, avait été enlevée. Entrées dans

le jardin, elles découvrirent à droite un jeune homme vêtu d'une robe blanche. « Ne soyez pas effrayées, leur dit l'ange; vous n'avez aucun sujet de crainte. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il n'est pas ici; il est ressuscité, comme il l'avait prédit: voici le lieu où son corps fut déposé. Allez promptement annoncer à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. Il vous précède en Galilée, où vous le verrez. »

Ces pieuses femmes pénétrèrent dans la grotte sépulcrale, où, en effet, elles ne trouvèrent point le corps de Jésus. Tandis que leur esprit était vivement frappé de tout ce qui se passait, elles aperçurent soudain auprès d'elles deux jeunes gens vêtus d'habits éclatants. Dans leur effroi, elles n'osaient lever les yeux, et baissaient la tête. « Pourquoi, leur dirent les anges, cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est pas ici; il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu'il vous disait quand vous étiez encore en Galilée: Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Elles se souvinrent de ces paroles. Aussitôt elles sortirent du sépulcre, frappées de la plus vive impression, et se mirent à courir, sans proférer une parole, pour porter cette nouvelle aux apôtres.

Dès qu'elles furent parties, les gardes rentrèrent à Jérusalem, et racontèrent aux princes des prêtres ce qui venait d'arriver. Ceux-ci rassemblèrent les anciens du peuple, et, après s'être concertés ensemble, ils donnèrent une somme d'argent considérable aux soldats, avec cette recommandation : « Dites que pendant votre sommeil les disciples sont venus et ont dérobé le corps. »

Les soldats savaient bien que c'était une mauvaise excuse, et qu'en faisant un tel aveu ils seraient condamnés et punis : car des soldats qui montent la garde ne doivent pas s'endormir, ni laisser ravir un dépôt qui leur est confié.

« Si cela vient aux oreilles du gouverneur, ajoutèrent les princes des prêtres, nous nous chargeons de lui parler, et vous resterez en sûreté. » Là-dessus les soldats prirent l'argent, et agirent suivant les instructions qu'ils venaient de recevoir.

II

Marie-Madeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les autres femmes témoins de cet événement, annoncèrent aux apôtres ce qui venait d'arriver. Ceux-ci n'ajoutèrent pas foi à leur parole; ils regardaient leur récit comme une fable.

Cependant Marie-Madeleine, dans son trouble, courut à Pierre et au disciple bien-aimé de Jésus, disant : « On a enlevé le Seigneur du tombeau, et je ne sais où on l'a mis. »

Pierre alors se leva, ainsi que le disciple bien-aimé, et ils allèrent en hâte vers le sépulcre; mais Jean, qui était jeune, courut plus vite, et arriva le premier. Il se pencha, et vit dans la grotte les linges posés à terre, sans vouloir entrer. Aussitôt que Pierre fut venu, il entra seul dans le sépulcre, et il vit, en s'inclinant, les linges posés à terre; le suaire qui avait enveloppé la tête était plié et placé à part. Jean entra aussi; il vit, et crut. Les apôtres, toutefois, ignoraient encore le sens

des Écritures, lorsqu'elles disent : « Qu'il devait ressusciter d'entre les morts. »

III

Marie-Madeleine avait suivi les apôtres. Dès que ceux-ci sont partis, elle s'assied près de la porte du sépulcre, triste, et fondant en larmes. Tout en pleurant, elle regarde dans la grotte, où elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds, suivant la position du corps mis au tombeau. « Femme, pourquoi pleurez-vous? » lui disent les anges. « Je pleure, répond-elle, parce qu'on a enlevé le corps de mon Seigneur, et j'ignore où on l'a mis. » A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que, se détournant, elle voit Jésus debout; mais elle ne le reconnaît pas. « Femme, pourquoi pleurez-vous? lui dit Jésus. Qui cherchez-vous? » Croyant qu'elle s'adresse au jardinier, Marie-Madeleine, toute absorbée dans sa pensée, lui dit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez placé, afin que j'aille le chercher. »

Jésus, d'un ton de voix qui le fit reconnaître sur-le-champ, dit : « Marie ! » Celle-ci se retourna vivement, en s'écriant : « Mon Maître ! » Et en même temps elle s'élança pour lui embrasser les pieds. Jésus ajouta : « Ne me touchez pas ; je ne suis point encore monté vers mon Père (c'est-à-dire : Je reste encore quelque temps avec vous, et vous pourrez me revoir). Allez vers mes frères, et annoncez-leur que bientôt je retourne vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. »

Marie-Madeleine accourut toute joyeuse vers les apôtres, en disant : « J'ai vu le Seigneur. » Les apôtres se lamentaient et pleuraient; ils n'ajoutèrent pas foi aux paroles de cette femme.

Comme Marie-Madeleine, les autres saintes femmes étaient retournées au sépulcre. Jésus se présenta devant elles, en disant : « Je vous salue. » Aussitôt elles se prosternèrent à ses pieds, et l'adorèrent. Comme elles étaient troublées de cette apparition : « Ne craignez point, leur dit Jésus; allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée; là ils me verront. »

IV

Une tradition respectable rapporte que le Christ ressuscité apparut d'abord à Marie, sa mère. Saint Ambroise s'est rendu l'interprète de la croyance d'un grand nombre de Pères et d'écrivains ecclésiastiques, en disant que *Marie fut le premier témoin de la résurrection de son divin fils* [1]. Dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, existe une chapelle à l'endroit où l'on présume que se trouvait la sainte Vierge. Non loin de là s'élevait une maison appartenant à Joseph d'Arimathie. La sainte Vierge y avait cherché un refuge, attendant avec confiance l'accomplissement des prophéties. En ce même lieu, pendant tout le moyen âge, le patriarche de Jérusalem avait coutume de se rendre le jour de Pâques, dès le point du jour, pour chanter, avec l'Église, ces paroles d'une prière litur-

1 Vidit Maria resurrectionem Domini; prima vidit, et credidit. *De Virg.*, lib. III.

gique : *Resurrexit sicut dixit, alleluia. Il est ressuscité, comme il l'a dit.*

V

La résurrection de Jésus-Christ est le fondement de la religion chrétienne; aussi la Providence a-t-elle voulu qu'aucun fait historique ne fût entouré de preuves plus nombreuses et plus convaincantes. « Il est donc vrai, dit Bourdaloue, que la résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité; et c'est pourquoi toute la Synagogue, conjurée contre lui, fit de puissants efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Qu'est-il arrivé? Par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable : en sorte, dit saint Augustin, qu'un païen même et un infidèle, examinant sans préoccupation

toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnaître la vérité. Et, ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint docteur, c'est que les deux choses qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, savoir, la haine des pharisiens et l'incrédulité des apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et la fortifier. Oui, les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont, malgré eux, contribué par leur haine même à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, et par conséquent à établir notre foi. Car prenez garde : à peine Jésus-Christ a-t-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate ; et que lui représentent-ils ? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort; il s'y est publiquement engagé, et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il était fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction; et, si son corps venait maintenant à disparaître, il n'en faudrait pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pour-

voir, et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon; je vous donne tout pouvoir. Et aussitôt le sépulcre est investi de soldats; la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée; on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance? Point d'autre que d'écarter jusqu'aux moindres doutes et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ. Car, malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant pas trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les pharisiens? Que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que la garde était endormie? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps, sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs, si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé, et qui l'avait enlevé? et, si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? Quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient

devenus tout à coup si hardis, et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pouvaient-ils espérer de là? Car, s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés; et, comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur : témoignage que toute la Synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devaient attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même [1]. »

[1] Sermon pour le jour de Pâques, sur la Résurrection de Jésus-Christ.

VI

Le jour même de la résurrection, le Sauveur apparut à Pierre et à deux autres disciples. Ceux-ci se rendaient à Emmaüs, bourgade éloignée de Jérusalem de soixante stades, environ douze kilomètres. Chemin faisant, ils s'entretenaient de ce qui s'était passé les jours précédents. Tandis qu'ils conversaient ensemble, s'interrogeant mutuellement, Jésus s'approcha, et se mit à cheminer avec eux, sans qu'ils le reconnussent. Il leur dit : « De quoi vous entretenez-vous en marchant? et pourquoi êtes-vous tristes? » L'un des voyageurs, nommé Cléophas, lui répondit : « Êtes-vous le seul étranger à Jérusalem, ignorant ce qui est arrivé ces jours derniers? — Qu'y a-t-il donc? » demanda-t-il. « Ce qui vient de se passer, reprirent-ils, à l'égard de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en paroles et en actions devant Dieu et devant tout le peuple. Vous ne savez donc pas comment les princes des prêtres et les chefs de

notre nation l'ont livré pour le faire condamner à mort, et comment ils l'ont crucifié? Pour nous, nous espérions qu'il rachèterait Israël; et voilà maintenant le troisième jour que ces faits ont eu lieu. Quelques femmes, toutefois, qui sont des nôtres, nous ont effrayés. Elles sont allées au sépulcre avant l'aube du jour. N'ayant plus trouvé le corps au tombeau, elles nous ont annoncé en outre que des anges leur ont apparu, leur affirmant que Jésus est vivant. Plusieurs des nôtres, à cette nouvelle, ont couru vers la grotte sépulcrale; ils ont reconnu, suivant le rapport de ces femmes, que le sépulcre était vide, et ils n'ont pas retrouvé le corps de Jésus.

— Hommes de peu d'intelligence et de peu de foi! dit Jésus; comment votre cœur est-il si lent à croire ce qu'ont prédit les prophètes? Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? »

Alors Jésus se mit à leur interpréter les Écritures, commençant par Moïse, sans omettre aucun des prophètes, et leur expliqua tous les passages relatifs au Messie.

Cependant ils étaient arrivés au village vers

lequel ils se dirigeaient. Jésus feignit de vouloir aller plus loin. Les disciples lui firent instance. « Il est tard, disaient-ils, la soirée approche, le jour baisse; restez avec nous. » Jésus donc entra avec eux. Or, tandis qu'ils étaient à table ensemble, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur présenta. A ce moment, leurs yeux, fermés jusqu'alors, s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Mais Jésus disparut aussitôt.

Alors les deux disciples se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas enflammé, le long du chemin, pendant qu'il nous parlait et nous découvrait le sens des Écritures? »

Leur repas achevé, ils reprirent sur-le-champ le chemin de Jérusalem. Ils tenaient à porter sans retard cette bonne nouvelle aux autres disciples. Ils trouvèrent les onze apôtres assemblés, en compagnie de plusieurs personnes amies, s'entretenant de l'apparition de Jésus à Simon-Pierre. Tous disaient de concert : « Il est vraiment ressuscité. » Les deux disciples alors racontèrent ce qui venait de leur arriver en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

Malgré tant et de si frappants témoignages, les autres ne voulaient pas croire.

VII

Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, le soir du même jour, c'est-à-dire le premier jour de la semaine et celui même de la résurrection, les portes fermées par crainte des Juifs, tout à coup Jésus se trouva au milieu d'eux, en disant : « La paix soit avec vous : c'est moi; ne craignez pas. »

A cette vue, les apôtres furent saisis d'une vive frayeur. Ils tremblaient, s'imaginant être en présence d'un esprit. Jésus les rassura. « Pourquoi, dit-il, vous troublez-vous? Pourquoi ces pensées montent-elles dans vos cœurs? Voyez mes mains et mes pieds; reconnaissez-moi. Touchez et voyez. Un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Et, tout en parlant, il leur montrait ses mains, ses pieds et son côté.

Dans l'excès de l'étonnement et de la joie,

les apôtres ne croyaient point encore. Jésus leur demanda s'ils avaient quelque chose à manger. Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Après en avoir mangé devant eux, il leur donna le reste. Puis il ajouta : « Rappelez-vous ce que je vous ai dit pendant que j'étais encore avec vous : Il est nécessaire que tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse et dans les Prophètes s'accomplisse en moi. »

Alors il leur ouvrit l'intelligence, pour qu'ils comprissent le sens des Écritures. « Voilà ce qui a été écrit, leur dit-il; il fallait donc que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour. Vous êtes témoins de toutes ces choses. Vous devez prêcher en mon nom et la pénitence et la rémission des péchés, en débutant par Jérusalem. »

Les disciples furent comblés de joie par cette visite du Seigneur.

Jésus leur dit encore : « La paix soit avec vous; de même que mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. « En finissant ces mots, il souffla sur eux, disant : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui

vous les remettrez; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

VIII

Thomas, surnommé Didyme, ne se trouvait pas avec les autres apôtres au moment de cette apparition de Jésus. « Nous avons vu le Seigneur, » lui dirent les disciples; mais Thomas répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains l'empreinte des clous; si je ne mets pas mon doigt dans la plaie des clous, et ma main dans la blessure du côté, je ne croirai point. »

Huit jours après, les disciples étaient de nouveau assemblés au même endroit, et Thomas, cette fois, n'était pas absent. Les portes étaient fermées, et Jésus parut au milieu d'eux, en disant : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant à Thomas, il lui dit : « Mets là ton doigt, et regarde mes mains; mets ta main dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle.

— Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu! » s'écria Thomas.

« Tu as cru, Thomas, reprit Jésus, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ! »

IX

Les onze apôtres s'en allèrent en Galilée, suivant l'ordre que Jésus leur en avait donné, et se fixèrent sur la montagne qu'il leur avait désignée.

Le Seigneur leur apparut de nouveau près de la mer de Tibériade, de la manière suivante. Simon-Pierre se trouvait en compagnie de Thomas-Didyme, de Nathanaël, qui était de Cana en Galilée; des deux fils de Zébédée, et de deux autres disciples. Pierre dit à ses compagnons : « Je vais pêcher. » Ceux-ci le suivirent, et montèrent dans la même barque. Mais ils travaillèrent en vain toute la nuit; ils ne prirent aucun poisson.

Le matin, Jésus vint sur le rivage de la mer; mais les apôtres ne le reconnurent pas. « Mes amis, cria Jésus, avez-vous quelque chose à manger? — Non, » répondirent-ils. « Jetez

le filet à droite de la barque, ajouta Jésus, et vous ferez bonne pêche. »

Ils suivirent son avis; et ils ne pouvaient tirer le filet, tant il était plein de poissons.

Là-dessus, le disciple bien-aimé de Jésus dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Aussitôt Simon-Pierre prit sa tunique, car il n'était pas vêtu, et se jeta à la mer, tandis que les autres conduisaient la barque au rivage, éloigné d'environ deux cents coudées, tirant après eux le filet rempli de poissons. Descendus à terre, ils virent des charbons allumés, un poisson dessus, et du pain auprès. « Apportez des poissons que vous venez de prendre, » dit Jésus. Simon-Pierre retourna à la barque, et tira le filet à terre. Il s'y trouva cent cinquante-trois gros poissons, et, malgré le poids et la quantité de ces poissons, le filet ne fut pas rompu.

Jésus leur dit : « Venez manger. » Personne de ceux qui s'assirent pour prendre leur repas ne lui adressa aucune question. Ils savaient bien tous que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha, leur donna du pain, ainsi que du poisson. Quand ils eurent fini de manger, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jonas,

m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, répondit-il; vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux, » dit Jésus. Jésus reprit : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur, répondit celui-ci; vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux, » dit Jésus. Une troisième fois, Jésus lui demanda : « Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous? » Pierre fut attristé de ce que Jésus lui avait posé par trois fois la même question. Il répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime. — Paissez mes brebis, dit Jésus. En vérité, en vérité je vous le dis, ajouta Jésus, s'adressant toujours à Pierre, lorsque vous étiez jeune, vous mettiez vous-même votre ceinture, et vous alliez où vous vouliez; mais, lorsque vous serez vieux, vous tendrez les mains, et un autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudriez pas aller. »

Jésus parla de la sorte pour indiquer à l'avance par quel genre de mort Pierre devait un jour glorifier Dieu. Cela dit, il ajouta : « Suivez-moi. » Pierre, en se tournant, aperçut le disciple que Jésus aimait, et qui, à la cène,

ayant la tête près de la poitrine du Sauveur, lui avait adressé cette question : « Seigneur, quel est celui qui vous trahira? » En le montrant, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, que sera-t-il de celui-ci? — Si je veux qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne, répliqua Jésus, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. »

Dès lors le bruit se répandit parmi les disciples que celui-ci ne mourrait pas. Le Seigneur, cependant, n'avait pas dit : « Il ne mourra pas; » mais il avait dit seulement : « Si je veux qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? »

X

Après cela, Jésus apparut encore aux onze apôtres sur la montagne où il les avait appelés. « Il se montra ainsi, dit saint Paul, à plus de cinq cents frères assemblés, dont plusieurs sont encore vivants[1]. » En le voyant, ils se prosternèrent pour l'adorer : quelques-uns

[1] I Cor., xv, 6.

pourtant doutaient encore. Jésus leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas ajouté foi au témoignage de ceux qui l'avaient vu après sa résurrection.

Alors Jésus s'approcha des apôtres, et leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle.

« Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné. Voici les miracles que feront ceux qui croiront : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles; ils toucheront impunément les serpents; s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. »

Nous savons encore, d'après saint Paul, que le Sauveur se montra à Jacques [1]. L'apôtre des

[1] I Corinth., xv, 7.

gentils ne s'exprime pas plus clairement, sans doute parce que, de son temps, le fait était suffisamment connu. Est-ce Jacques, fils de Zébédée, témoin de la transfiguration et de l'agonie de Jésus, qui, le premier, scella de son sang la foi de son Maître? Est-ce Jacques, fils d'Alphée, que les Juifs et les chrétiens surnommèrent le Juste? Saint Jean Chrysostome, Eusèbe, et plusieurs écrivains ecclésiastiques, croyaient que cette faveur fut accordée à Jacques le Juste.

Durant les quarante jours que Jésus passa sur la terre depuis sa résurrection jusqu'à son ascension glorieuse, il opéra beaucoup d'autres prodiges. Il conversait avec ses apôtres, leur parlant du royaume de Dieu. L'Écriture se tait sur ces communications divines : la tradition seule nous les a fait connaître, en nous montrant les apôtres à l'œuvre dans la fondation des diverses chrétientés, et constituant l'Église dans la forme qu'elle a présentée au monde dès le premier âge.

XI

Jésus avait donné ordre à ses disciples de s'assembler à Jérusalem. La grande fête de la Pentecôte, d'ailleurs, les y appelait tout naturellement. « C'est là, leur dit-il, que je vous enverrai le don de mon Père que je vous ai promis; car Jean a baptisé dans l'eau, et vous, vous serez baptisés bientôt dans le Saint-Esprit. Restez dans cette ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. »

En ce moment solennel, ils lui adressèrent cette question : « Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? — Ce n'est pas à vous, répondit Jésus, de connaître le temps et l'heure que le Père a marqués dans sa sagesse et sa puissance. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui surviendra en vous, et vous me rendrez témoignage dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Jésus sortit alors de Jérusalem, et conduisit ses disciples sur la montagne des Oliviers, du

côté de Béthanie. Dans leur marche, ils avaient passé près de Gethsémani. Dès qu'il eut fini de leur adresser ses dernières paroles, il étendit les mains pour les bénir, et, pendant qu'il répandait sur eux ses bénédictions, il s'éleva dans les airs par sa propre puissance, montant au ciel, où il est assis à la droite de Dieu.

Comme ils le regardaient monter au ciel, au moment où un nuage éclatant le déroba à leurs regards, deux hommes vêtus de blanc leur apparurent, et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi continuez-vous de regarder ainsi en haut? Jésus, en vous quittant, vient de retourner au ciel; il reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter aux cieux. »

Ils se prosternèrent tous, et adorèrent Dieu. Puis ils revinrent à Jérusalem, inondés de joie, louant hautement le Seigneur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LIVRE I

LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV

LIVRE V

LIVRE VI

LIVRE VII

LIVRE VIII

LIVRE IX

LIVRE X

LIVRE XI

LIVRE XII

LIVRE XIII

LIVRE XIV

LIVRE XV

TOURS. — IMPRIMERIE MAME.

RA SS

MAR 17 1953



